

MENDELSON

5^e album



un événement
fff
Télérama

REVUE DE PRESSE

Au 22 août 2013



MARTINGALE

Promo indé – Jean-Philippe Béraud – 06 12 81 26 52 – jp@martingale-music.com

Mendelson

Airs libres

À l'occasion de la parution du magistral (triple) nouvel album de Mendelson, rencontre avec Pascal Bouaziz, tête pensante et chantante de ce groupe à géométrie variable qui explore, depuis plus de quinze ans, un univers très personnel, aussi dense sur le plan musical que sur le plan textuel.



Photo : Philippe Lévy.

MARTINGALE

Promo indé – Jean-Philippe Béraud – 06 12 81 26 52 – jp@martingale-music.com

« Quand on souffre de vivre, la nécessité d'un monde nouveau s'impose à vous, un monde différent de celui dans lequel on vit d'habitude, pour éviter de s'égarer dans un intérieur inhabité. Et ce monde, seule la musique le propose. » (Cioran, *Le livre des leurres*)

Rien. Non, rien ne peut vraiment préparer au choc que constitue le torrentueux nouvel album de Mendelson, déversant sur trois disques près de 2 h 30 de musique – pas même un fidèle compagnonnage avec ce groupe extrêmement attachant, découvert avec *L'avenir est devant*, premier album paru en 1997. Entre rock et chanson, Mendelson a d'emblée refusé de choisir, s'ingéniant à modeler une matière dans la composition de laquelle paroles – en français – et musiques revêtent une importance égale. Au fil des ans et des enregistrements, cette matière on ne peut plus singulière a pris des formes variables, le groupe, mû par un désir insistant de renouvellement, étant passé par des états très différents. De fait, des miniatures tremblées de *L'avenir est devant* aux fresques acérées du nouvel opus, sobrement intitulé *Mendelson*, l'évolution a été lente et passionnante. Au-delà des dissemblances d'un album à l'autre, se discerne une ligne d'une parfaite rectitude, justesse du ton et hardiesse du geste caractérisant le groupe depuis ses débuts, et plus particulièrement depuis *Quelque part*, splendide deuxième album sorti en 2000¹, avec lequel le groupe a vraiment largué les amarres pour tendre vers d'électrisants rivages. Du duo originel, formé par Pascal Bouaziz (chant, guitare) et Olivier Féjoz (basse, contrebasse), ne reste plus désormais que Bouaziz, homme à la longue silhouette et à la voix douce, dont l'exigence et la foi en la musique sont aussi inébranlables l'une que l'autre.

« J'ai vécu mon premier choc musical vers l'âge de 12-13 ans lorsqu'un "grand" m'a fait écouter *The Wall* de Pink Floyd : j'ai eu l'impression que l'on me parlait à l'oreille et que se révélait un autre monde, beaucoup plus proche de moi que le monde ordinaire. Depuis ce moment, j'ai su que la musique avait un pouvoir presque magique, un pouvoir que je ressens plus particulièrement avec les chansons. Le pic de ma passion a été atteint à la fin de l'adolescence, lorsque j'ai quitté ma banlieue pour venir étudier à Paris et que j'ai rencontré des gens aussi passionnés que moi : plus rien d'autre ne m'intéressait que la musique. »



Photo : Philippe Lévy.

À force d'écouter de la musique, Pascal Bouaziz a fini par ressentir l'envie d'en faire. Ainsi Mendelson va-t-il voir le jour et trouver naturellement asile chez Lithium, label ayant fait tant de bien au rock et à la chanson d'ici et ayant frappé un grand coup en 1992 avec *La fossette*, le premier album de Dominique A, qui a brisé tant d'inhibitions et suscité tant de vocations.

« Nous écoutons de plus en plus de musiques bizarres. »

« L'histoire de Mendelson (nom que nous avons trouvé presque par hasard, en entendant passer le nom de Mendelssohn sur France Culture, parce qu'il fallait bien trouver un nom) est d'abord l'histoire d'un passionné de musique – moi – qui rencontre un vrai musicien – Olivier. À l'époque, j'écoutais énormément de musique, toutes sortes de styles différents : je pouvais aller des Housemartins à Marvin Gaye en passant par du free jazz ou Malicorne et j'étais aussi fan de Led Zeppelin que des Smiths. Je n'avais aucune barrière et ne m'imposais aucun filtre, je suis devenu sobre plus tard. En dehors de Brassens et Brel, la chanson française est venue après. C'est vraiment grâce à Dominique A et Jean-Louis Murat que j'ai

pris conscience que la chanson française contemporaine pouvait ne pas être ringarde. Olivier, quant à lui, était un excellent musicien. Le groupe est né de notre amitié, et de la rencontre entre mon désir très fort de faire de la musique et l'expérience qu'en avait déjà Olivier. C'est lui qui m'a appris les rudiments de guitare à partir desquels je me suis débrouillé pour inventer ma manière de jouer. »

Par la suite, peu à peu, Olivier Féjoz va s'éloigner de Mendelson mais d'autres musiciens, et non des moindres, vont venir plus ou moins longuement participer à l'aventure, à commencer par le batteur Meïr Cohen, dont l'influence va être décisive sur l'évolution musicale du groupe. « *La rencontre avec Meïr a été très importante. Il a ouvert notre horizon, en nous faisant découvrir plein d'autres musiques, notamment la musique africaine : c'est lui qui m'a fait découvrir Fela, par exemple. Nous écoutons de plus en plus de musiques bizarres, de free jazz, et de moins en moins de rock.* » Les effets de cette immersion dans de nouveaux territoires musicaux ne vont pas tarder à se faire sentir... À la timidité touchante de *L'avenir est devant* va ainsi succéder l'intrépidité fulgurante de *Quelque part*, enregistré avec plusieurs pointures de la scène française des musiques improvisées (Noël Akchoté, Quentin Rollet, Joëlle Léandre, Daunik Lazro...) : en résulte un album foncièrement libertaire qui, faisant voler en éclats

Le malheur

Le malheur comme c'est simple
Le malheur comme c'est facile
Le malheur c'est le bonheur
Des idiots des imbéciles

Le malheur comme c'est simple
Le malheur comme c'est facile
Le malheur c'est le bonheur
Des idiots des imbéciles

Vivre d'apesanteur
Être heureux, oublier
Moi dans l'ensemble, je suis
Du côté du bonheur
Moi dans l'ensemble je suis
Du côté de la gaîté

La tête à rien, le cœur en fête,
Le bonheur paraît-il simplement
Que c'est d'être
L'enthousiasme et la gaîté,

La tête à rien le cœur en fête,
Le bonheur paraît-il simplement
Que c'est d'être
L'espoir et la volonté
Ce n'est pas si mal quand on y pense

Vivre d'apesanteur
Être heureux, oublier
Moi dans l'ensemble, je suis
Du côté du bonheur

L'homme se réjouit pour un rien
L'homme s'est toujours enchanté
L'homme se réjouit comme un chien
Comme un chien quand il s'est trouvé
L'enthousiasme et la gaîté
N'importe quelle nouveauté
N'importe quel déchet
Un peu frais à mâcher

Le malheur comme c'est simple
Le malheur comme c'est facile
Le malheur c'est le bonheur
Des idiots des imbéciles

Le malheur comme c'est simple
Le malheur comme c'est facile
Le malheur c'est le loisir
De pauvres imbéciles

L'espoir comme un ruban
Sur la hache du bourreau
L'espoir comme une fleur sculptée
Sur la pierre du tombeau
Comme un Yes immense
Au-dessus des clodos
Par-delà la saloperie humaine
Toujours toujours recommencée

L'espoir et la gaîté
L'enthousiasme et la volonté
Par-delà la saloperie humaine
Toujours, toujours recommencée
Ce n'est pas si mal
Quand on y pense
Ce n'est pas si mal
Quand on ne veut pas y penser

Pascal Bouaziz, texte inédit, 2013

la classique structure couplets/refrains, donne à entendre des chansons affranchies de tout carcan et entraîne l'auditeur loin de ses repères habituels, vers un *quelque part* inassignable, au carrefour du free jazz, du post-rock et de la bande originale d'un film imaginaire. Dits d'une voix neutre, sur un mode plus proche du parler que du chanter, et dotés d'un fort pouvoir suggestif, les mots de Pascal Bouaziz gagnent encore en intensité, comme chauffés à blanc par des instruments en fusion. Non loin – et même tout près – du *Remué* de Dominique A et du #3 de Diabologum, *Quelque part* compte parmi les albums de rock français les plus indociles de ces vingt dernières années – le terme « rock », utilisé faute de mieux, paraissant en l'occurrence terriblement réducteur. Sorti en 2003, *Seuls au sommet* traduit une orientation vers une forme de folk-rock laconique à la JJ Cale et n'atteint pas, malgré son titre (clin d'œil francisé au « Lonely at the Top » de Randy Newman), les grisantes hauteurs de son prédécesseur. Grâce à des morceaux tels que « Toi et moi », « L'Ardèche » ou « Qu'est-ce que tu veux », lancinante ballade aquaboniste, il se maintient toutefois bien au-dessus des

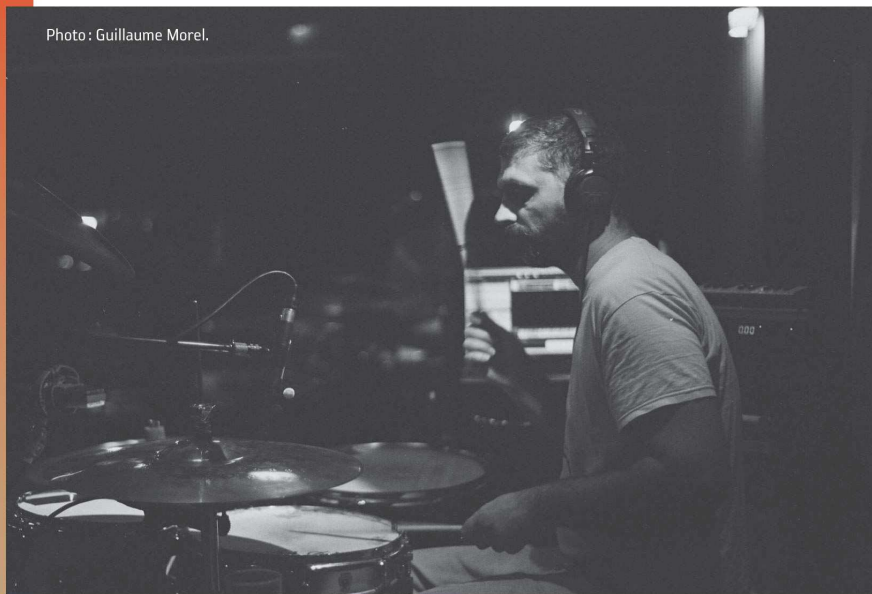
fades rengaines et des mornes plaines. En 2007, Mendelson – le noyau dur du groupe comprenant alors, outre Pascal Bouaziz, Charlie O., Jean-Michel Pirès, Pierre-Yves Louis et Sylvain Joasson – livre avec *Personne ne le fera pour nous* un « (double) album exempt de la moindre défaillance [...], [exsudant] de bout en bout une colère froide qui ridiculise irrémédiablement tout ce que le supposé rock français compte de rebelles sponsorisés »².

« La prochaine fois, je vais faire un album de haïkus, pour changer. »

Une même colère froide innerve le nouvel album qui vient de paraître chez Ici d'ailleurs. Six ans séparent les deux disques – un laps de temps aisément compréhensible, eu égard au travail sur soi qu'ils supposent de la part de Bouaziz. « Pour pouvoir écrire des textes, il faut que je vive des choses – et vivre, ça prend du temps... Je n'ai jamais eu envie

de reproduire la même chose, de creuser le même sillon d'un album à l'autre. Je ne supporte pas de me répéter. J'ai aussi un travail qui occupe beaucoup de mon temps... Et puis, j'ai besoin de laisser passer du temps après la sortie d'un album, besoin de savoir ce qu'en pensent et disent ceux qui l'écoutent, avant de passer au suivant. » Le temps joue de toute évidence un rôle capital dans la musique de Mendelson – qu'il s'agisse du temps qui passe entre deux albums ou du temps qui s'écoule (et s'écoute) durant un morceau, le groupe affectionnant de plus en plus les longues distances : cinq des morceaux du nouvel album dépassent ainsi la barre des 10 minutes tandis qu'un autre (« Les heures »), occupant un disque à lui seul, se déploie sur pas moins de 54 minutes ! « Ce sont les textes ou les personnages qui dictent leur durée aux morceaux, ce n'est pas une volonté de ma part. Nous avons intégré l'idée qu'une chanson doit durer 3 ou 4 minutes, ce qui correspond au format imposé techniquement par le 45t, mais aujourd'hui rien n'oblige à respecter ce format. J'ai eu envie de m'engouffrer plus avant dans une voie ouverte sur *Personne ne le fera pour nous*, avec les morceaux « Barbara » et « La honte ». Pour cet album, je tenais à écrire d'abord tous les textes. Contrairement à ce que j'avais fait

Photo : Guillaume Morel.



pour le précédent, je ne voulais plus être porté par la musique mais aller jusqu'au bout des textes, les faire tenir tout seuls, et voir après ce qui pouvait se passer. Je ne me considère pas comme le seul auteur des paroles : les autres membres du groupe influencent l'écriture – par leur façon de jouer de la musique mais aussi parce qu'ils sont les premiers à les entendre, à y réagir. L'écriture des textes de cet album m'a pris énormément de

temps : cela représente entre trois et quatre ans de travail. La prochaine fois, je me dis que je vais faire un album de haïkus, pour changer. En tout cas, j'ai vraiment le sentiment d'être allé au bout de quelque chose avec cet album-ci. »

Difficile de ne pas partager ce sentiment tant ce disque hors norme, dont la compacité n'a d'égale que la radicalité, semble contenir la quintessence de la musique de

Mendelson. Continûment sur le qui-vive, tâchant de ne perdre aucun détail, de ne rater aucune finesse, l'auditeur éprouve autant de familiarité – due en particulier à la voix et au phrasé si reconnaissables de Bouaziz – que de fébrilité – causée par la puissance imprévisible du flux instrumental – à l'écoute de ces onze chansons en crue, au cours desquelles l'on traverse des vies très ordinaires et des villes trop tranquilles, l'on croise « des regards vides au-dessus de caddies pleins », l'on va si près du réel que l'on touche parfois au fantastique, et l'on perçoit les empreintes vivaces d'un Houellebecq, d'un Perec – celui qui observa si fixement *Les choses* ou engendra *Un homme qui dort* – ou d'un Thomas Bernhard (pour lequel Pascal Bouaziz ne cache pas son admiration). Plus on écoute cet album, plus on y décèle de nuances et plus on se convainc de son importance. Peu nombreux sont hélas, dans ce pays si fier de son exception culturelle, les musiciens capables de concevoir un album de cet acabit et d'assumer si crânement leur indépendance.

« Heureusement que Michel Cloup [ex-membre de Diabologum, poursuivant maintenant une carrière en solo, ndlr] et quelques autres sont là, sinon je me sentirais complètement isolé. Nous sommes un peu semblables à des partisans ou des francs-tireurs, à l'intérieur d'un monde qui fait très peu de cas de nous. S'il y a une dimension de manifeste dans ma musique, elle se trouve précisément dans la revendication affirmée d'une singularité. Ce nouvel album, en particulier, n'est pas tellement négociable, il ne transige pas : il est à prendre ou à laisser. » Je prends. Tout.

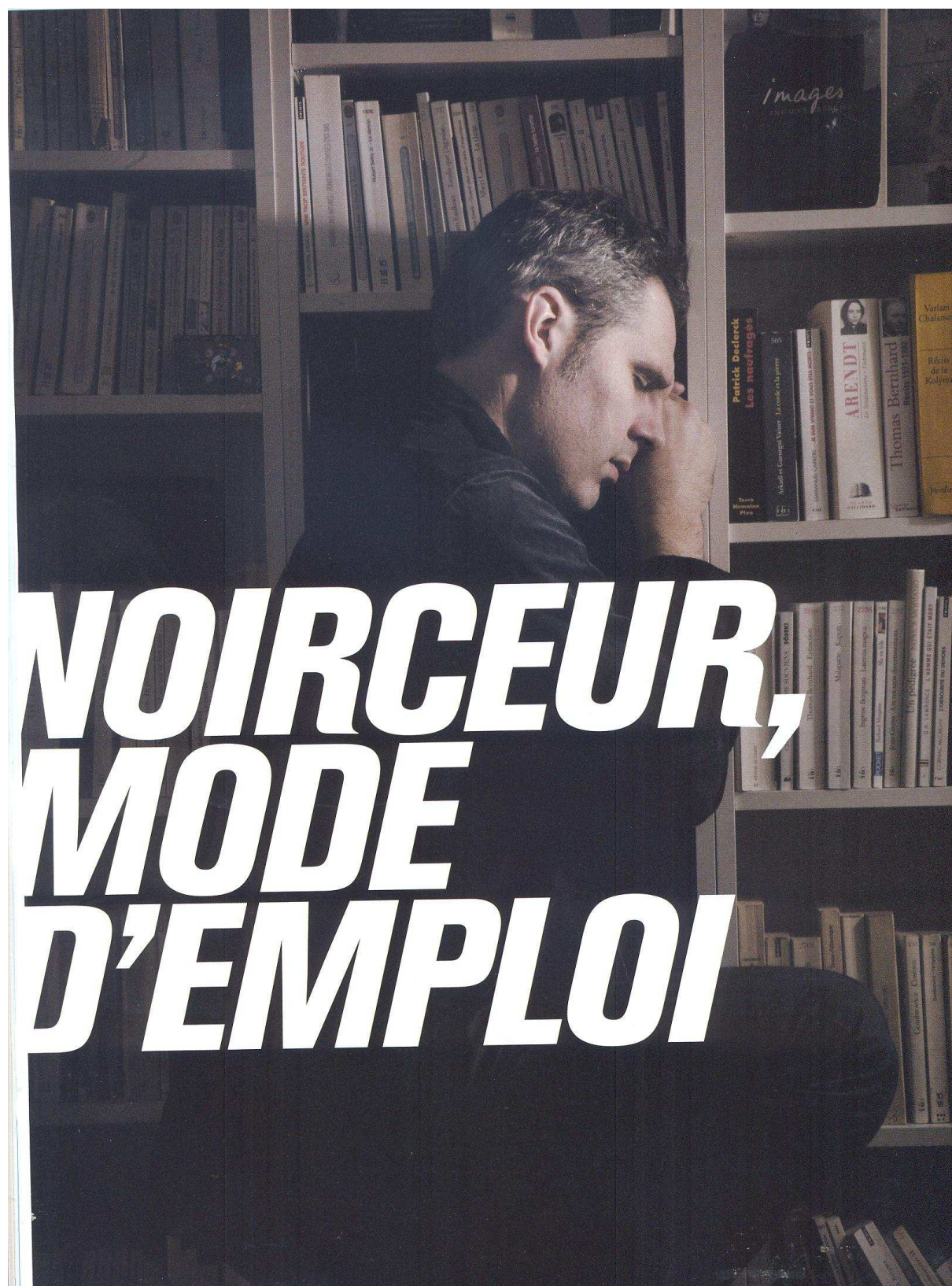
Jérôme Provençal

1. En attendant une éventuelle future réédition, *L'avenir est devant* et *Quelque part*, devenus introuvables, peuvent être écoutés gratuitement sur le site du groupe.
2. Citation extraite de « Personne ne le fera pour nous », publié le 31 octobre 2007 et accessible en intégralité pour les abonnés sur Mouvement.net.

Mendelson (Ici d'ailleurs).

www.icidailleurs.com

mendelson.free.fr



NOIRCEUR, MODE D'EMPLOI

MARTINGALE

Promo indé – Jean-Philippe Béraud – 06 12 81 26 52 – jp@martingale-music.com

MENDELSON

INTERVIEW LYONEL SASSO

PHOTOGRAPHIE EMMANUEL BACQUET

C'est comme un long métrage d'une durée fleuve, en noir et blanc, monté avec la précision d'une lame. Pour son cinquième disque, Mendelson propose un triple album à la fois brut, violent et sombre. Une lecture terrible pour un monde qui ne l'est pas moins. Ce monde, Pascal Bouaziz l'affronte avec une voix douce qui ne peut être que la sienne. Il nous parle librement de son écriture, de Georges Perec, du magnifique silence qui hante les disques de Talk Talk et du poison de la vie.

Avec ce cinquième effort, Mendelson, tu donnes l'impression de clore un chapitre de ta création. Est-ce la fin d'un chemin ?

C'est vrai que celui-là, je l'ai vraiment pensé comme... (Longue hésitation.) Comme une fin possible. Cinq albums, cinq doigts de la main. C'est tout et c'est déjà bien assez. Je dois dire que j'y avais déjà pensé au moment de mon précédent disque (ndlr. *Personne Ne Le Fera Pour Nous*, 2007), mais là, je sens que c'est l'aboutissement d'une histoire vieille de quinze ans. Oui, la fin d'un chapitre. La fin d'une évocation.

Justement, évoquons un dilemme. Mendelson, par sa densité et son courage, offre une résistance à l'immédiateté de la critique, à ce besoin de tout dire très vite. Quel rapport entretiens-tu avec ce qui est dit de ta musique ?

Je me souviens d'un entretien, il y a très longtemps, avec Richard Robert (ndlr. alors journaliste aux *Inrockuptibles*), où je lui disais être convaincu d'une chose : que les disques, en France, seraient meilleurs si la critique était meilleure. Aujourd'hui, je trouve qu'avec l'émergence des blogs et des sites de musique, la parole des gens s'est beaucoup plus élargie, elle est abondante. Leurs choix sont plus libres aussi, le public a simplement davantage de place. Finalement, la critique a été dans l'obligation de faire un bond. Ce n'est pas plus mal... Pour en revenir à ce besoin de tout dire et de tout digérer très vite, je pense à ce blog qui s'appelle *Le Désert Rouge* (ndlr. ledesertrouge.wordpress.com). Son responsable me disait qu'il n'allait pas parler du nouvel album car il s'en sentait incapable, et qu'il préférerait revenir sur tout ce qui avait précédé. Cet empêchement, je le trouve honnête, il ne me dérange pas. Il se passe du temps entre chaque disque, et si la réponse prend également du temps, j'y vois comme une évidence. De toute façon, l'hystérie qui accompagne une actualité donnée ne me

parle pas. C'est même navrant, absolument navrant... (Silence.) Naturellement, je ne m'inscris pas dans ce rythme-là.

Tu arrives à t'intéresser et à suivre l'actualité musicale ?

D'une certaine façon, je suis obligé de le faire : quelques jours par an, je participe à la programmation du festival *BBmix*. Mais la plupart du temps, je suis complètement déconnecté de l'actualité. Par exemple, tout monde me parle de The National, on me dit que c'est bien... (Il fait une pause.) Oui, on me dit que c'est important. Ce dont je suis sûr, c'est que s'il s'agit de disques et d'artistes importants, ils auront le même impact dans dix ans. J'ai donc le temps de les découvrir, rien ne presse. Je ne suis pas du tout branché par le nouveau son, les dernières tendances. Le fait que ça vienne de sortir n'a aucune espèce de valeur ajoutée pour moi. Au contraire, je préfère ces œuvres qui font le chemin jusqu'à moi, qui réapparaissent après des années. Une certaine magie opère à ce moment-là. La nouveauté qui devrait s'imposer absolument, c'est absurde. J'ai remarqué dans le métro les affiches du dernier spectacle du professeur Rollin, on peut y lire : "*Nouvelle chemise*". Voilà, la nouveauté a autant de sens pour moi.

EUSTACHE

La réalisation de tes textes prend parfois des années. Guillaume Apollinaire récupérerait certains de ses anciens vers, archivés dans des carnets, pour provoquer la composition d'une nouvelle matière poétique. Tu écris, toi aussi, à partir de fragments ?

Oui, il y a beaucoup de morceaux, de fragments que je note dans mes carnets, et qui, plus tard, soudainement ou de façon hasardeuse, viennent nourrir mon écriture. De la même façon, lorsque je retiens une phrase dans un livre, celle-ci semble n'avoir de sens que pour moi, elle ne frappe que moi. Alors je

la saisis, je la digère et j'en tire une métamorphose. J'ai besoin de la nourriture des livres, des films, des discussions. J'ai besoin de la parole des gens car j'ai besoin de vivre pour écrire. Guillaume Apollinaire et Blaise Cendrars sont les deux poètes qui me portent le plus. Ce n'est pas une mince comparaison.

Ton écriture paraît relever d'un mélange entre maturation et instinct...

C'est exactement de cette façon-là que l'on a préparé le disque, travaillé la musique : avec des éléments préparés à l'avance que l'on a apportés en studio et affrontés avec les autres musiciens. Oui, c'était un mélange d'improvisation et de structuration. Cela vaut pour la musique et les textes.

Il y a aussi un travail autour du silence. Des groupes comme Slint ou The For Carnation ont élaboré une partie de leur musique à partir de cet élément essentiel.

J'ai réellement découvert cet aspect avec le nouvel album. Ne plus avoir peur du silence, laisser les choses respirer. Slint, je m'en souviens bien, mais je pense évidemment aussi à Talk Talk. Jean-Michel Pires, notre batteur, doit être le plus grand fan que je connaisse. Ce sont des groupes qui nous ont forcément marqués. *Mendelson* est différent car nos précédents efforts avaient été conçus sur des parties de guitares. Les accords suivaient les mots ou l'inverse. Là, les textes ont été posés sur des rythmes. La musique a été imaginée comme un paysage, un décor dressé fièrement, mais lentement, avec une forme de lucidité.

Samuel Beckett, un jour de grande détresse, disait qu'il allait paradoxalement tirer une force de l'extrême lucidité qu'il éprouvait à ce moment-là. Tu ferais le même constat ?

Récemment, j'ai lu un livre d'Arthur Koestler où il dit être partagé entre deux sentiments. Il évoque d'abord le sentiment océanique : une

"OUI, J'AI BESOIN D'AUTRES SOURCES DE CRÉATION. PAS SEULEMENT POUR ÉCRIRE, MAIS POUR VIVRE. J'AI APPRIS À ME RASER CORRECTEMENT AVEC «BARTON FINK» DES FRÈRES COEN ET À FAIRE MON LIT AVEC «LA MAMAN ET LA PUTAIN»."

BBMIX

Festival hors mode

Pascal Bouaziz a une défiance naturelle envers les scènes musicales préfabriquées et les sensations du moment qui se diluent lamentablement sur les autoroutes de la programmation où il est impossible de séparer le bon grain de l'ivraie. Il préfère emprunter ces chemins parfaitement à l'écart, où des individus discrets s'affairent à penser et composer une musique réellement indépendante. Repérer ces forces vives, Pascal Bouaziz le fait comme programmeur pour le festival BBmix qui se tient chaque année, depuis 2005, au creux de l'automne, à Boulogne-Billancourt. Il le fait notamment avec Marie-Pierre Bonniot, une grande mélomane engagée et passionnée. "Notre but : attirer les têtes d'affiche de l'année prochaine", déclare Bouaziz, non sans ironie. Il faut dire que les groupes qui se succèdent au Carré Belle-Feuille ne sont pas exactement ceux qui provoquent l'hystérie sur le Web. Ils traversent souvent les époques musicales, confrontent les styles et sont avant tout des attirails pour l'aventure. On citera The Monochrome Set et Young Marble Giants pour les belles retrouvailles, sans oublier The Raincoats. The Luvax et The Radio Dept. pour les beaux lendemains. BBmix est aussi l'occasion de mettre en scène les créateurs bouloonnais et les formations issues de la ville. Voilà donc un festival ancré dans un territoire, en marge musicalement mais aussi géographiquement. Un événement situé en bordure d'une capitale agressive et tentaculaire. Une belle résistance, donc... Durant l'année, BBmix est un service de la ville de Boulogne, une structure qui accompagne le parcours de musiciens amateurs. BBmix, c'est également des conférences, des expositions tout au long du festival et une tarification digne de ce nom qui pense à tous les types de revenus. Pour que le plus grand nombre possible adhère à l'exigence. Ls

sorte de mélancolie sévère, de désespoir devant l'état du monde, quelque chose de très liquide et très noir dont il ne peut rien faire. Puis il y a l'autre versant de Koestler, la part militante de l'écrivain et du reporter, une facette solaire qui se nourrit paradoxalement du sentiment océanique. S'il n'existait pas d'interaction entre ces deux pôles, Koestler dit qu'il serait un parfait idiot. S'il n'éprouvait que le sentiment océanique, il serait un malade, bon pour l'hospice. Et s'il ne conservait que l'aspect volontaire, énergétique et militant, alors il serait une sorte de syndicaliste ahuri. (Sourire.) Je tire moi-même une force, une énergie de mon propre accablement face au monde des hommes, c'est certain.

Puises-tu également une énergie particulière dans les autres formes d'art ? En écoutant ton triple album, on pense à *La Vie Mode D'Emploi* (1978) de Georges Perec et à *La Maman et La Putain* (1973) de Jean Eustache.

Oui, j'ai besoin d'autres sources de création. Pas seulement pour écrire, mais pour vivre, tout simplement. (Silence.) J'ai appris à me raser correctement avec *Barton Fink* (1991) des frères Coen et à faire mon lit avec *La Maman Et La Putain*. *La Vie Mode D'Emploi*, je l'ai lu pendant l'écriture de certains textes du disque. J'ai été réellement fasciné par ce bouquin que je ne connaissais pas. D'ailleurs, ce qui me semble très naturel, c'est de partir d'un détail, d'un regard, d'un petit mot ou d'une carte postale et de reconstituer tout un monde autour. Perec le fait admirablement. Quand il rentre dans une pièce, il la décrit puis décrit le propriétaire de cette pièce. Ensuite, il va s'arrêter sur un tableau, nous raconter son histoire, celle de son auteur, de son modèle. Puis dans ce tableau, il pointe une locomotive où se trouve un petit enfant dont il va là encore nous raconter l'histoire... Ce procédé m'est particulièrement familier. Pour Eustache... (Long silence.) J'aime sa liberté. Sa grande liberté. Les gens libres me fascinent.

Tu parais également avoir une grande liberté concernant tes lectures.

Je lis plusieurs livres en même temps, dans des endroits différents. J'ai toujours un livre sur moi. Essentiellement des romans, mais aussi de la poésie, des poèmes grecs, japonais ou turcs. Par principe et pour ma santé mentale, j'essaie d'exclure tout ce qui est américain. Je trouve les Américains omniprésents et tout le monde le sait : ils sont très forts. Eh bien, je suis lassé de leur force, alors je m'astreins à une certaine hygiène : je les ai beaucoup lus, mais je ne les lis plus. Hormis ce cas très précis, j'essaie de ne plus trop choisir mes lectures, j'aime me laisser surprendre.

VOYAGES

La voix qui parcourt ton nouveau disque, elle aussi, nous surprend.

L'ambition de cet album, c'est de prendre un petit peu plus de poison chaque jour pour ne pas être empoisonné. Voilà, pour moi, l'écriture – car c'est elle qui façonne cette voix – revient à prendre un peu de ce poison pour pouvoir continuer à supporter le monde tel qu'il est. Parfois, je me dis que

chacun de mes albums évolue dans un monde particulier. Le premier tournait autour de la bande dessinée – j'en lisais énormément à l'époque. Le deuxième vient de l'énergie rock et le troisième se présente plus comme un exercice de songwriting. Celui-ci appartient définitivement au monde des livres. En tout cas, je ne veux pas me répéter, même s'il existe des permanences et des chemins de traverse entre tous ces disques. Ce que je voulais, c'est que ce nouvel album ait l'amertume de l'acier, comme lorsque l'on passe notre langue contre le métal.

Comment oscilles-tu entre ta vie de salarié et celle de créateur ?

J'ai longtemps été intermittent par intermittence. Comme beaucoup de musiciens, à un moment, je n'y arrivais plus. (Silence.) Alors j'ai pris un travail. Ça prend forcément beaucoup de temps et d'énergie mais je ne saurais dire si cette situation altère ma création. Elle nourrit en tout cas. À une époque, je pouvais être mentalement disponible pour la musique pendant des journées entières. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, je dois le reconnaître. En même temps, je mange à ma faim et je nourris ma famille, c'est déjà pas mal. Dans le monde du travail, tu rencontres aussi des parcours et tu recueilles des témoignages. C'est brut et essentiel. J'ai raconté tout ça dans le morceau *Pinto* (ndlr. extrait de l'album *Quelque Part*, 2000), un type qui existe vraiment d'ailleurs. (Long silence.) Pour un écrivain, la valeur travail n'interfère pas. Je pense par exemple à Fernando Pessoa qui a travaillé consciencieusement toute sa vie, ce qui ne l'empêcha pas d'être extrêmement prolifique et de créer des doubles de lui-même. D'un autre côté, Bruce Springsteen a signé les plus belles chansons sur le travail, la misère sociale et le chômage sans avoir jamais vraiment bossé en parallèle. De toute façon, on fait toujours des procès ridicules. Cendrars, on l'accusait de décrire des endroits dans lesquels il n'était jamais allé. Moi, je ne suis jamais allé en Amazonie mais je connais l'endroit grâce à Gérard Manset et Claude Lévi-Strauss. Des voyages largement suffisants.



Le groupe de rock inclassable, rassemblé autour du parleur Pascal Bouaziz, a sorti son cinquième album sur le label Ici d'ailleurs, un triple disque de onze titres avec des thèmes tranchants derrière la voix imperturbable du chanteur, des sons métalliques enregistrés en une seule prise et une chanson de 54 minutes 30, intitulée Les heures. *"J'ai trouvé mon propre style par hasard, comme ça, naturellement, explique le leader du groupe. J'ai été influencé par Gil Scott-Heron, Diabologum ou encore Léo Ferré. Les textes sont importants parce que je les chante et je n'ai pas envie de passer pour un doux débile à chanter n'importe quoi. Contrairement à ceux qui chantent en anglais, ceux qui choisissent le français sont compris du public et le n'importe quoi s'entend beaucoup plus vite dans ce cas-là !"*

Le noir triptyque de Mendelson

Le nouvel album du groupe narre le mal de vivre. Il nous transporte dans un univers sombre et troublant.

rock

Déjà, l'objet est peu habituel. Le cinquième album du groupe parisien Mendelson se présente en effet sous la forme d'un triple CD. En dehors des standards du rock ou de la chanson, puisque son contenu tient à la fois des deux, ses étonnants morceaux n'ont pas grand-chose à voir avec le reste de la production actuelle. De fait, plusieurs dépassent les dix minutes, *les Heures*, sur le deuxième disque, dure même 55 minutes. Il faut donc prendre du temps pour se familiariser avec l'univers sombre et personnel de Pascal Bouaziz, le leader de la formation, qui, d'une voix posée, narre plus qu'il ne chante le mal de vivre ou des histoires de solitude dans les

grands ensembles : « *Plus la foule est nombreuse, plus tu te sens seule, désertée* », entend-on ainsi sur *Ville nouvelle*.

La musique de Mendelson, qui dégage beaucoup de force, paraît lancinante, jamais évidente à aborder. Par son côté climatique elle peut faire penser à celle que jouait en 1972 Pink Floyd dans le film *Pink Floyd live à Pompéi*. En réalité, les véritables références musicales de Pascal Bouaziz viennent des années 1980 et de ce que l'on appelait la « new wave ». « *Si je devais à tout prix trouver des influences à ce que nous faisons, je citerais Cure, car j'ai grandi en écoutant ce groupe. Pour ce qui est de la France, mon modèle serait Play blessures qui, avec ses boîtes à rythmes et ses sonorités synthétiques, est sûrement l'un des albums les plus étranges d'Alain Bashung.* »

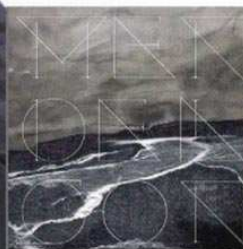
Dans la conversation, il parle aussi de Leonard Cohen, qu'il aimerait bien adapter en français, de Gérard Manset, de Barbara et des *Marquises*, l'ultime album de Jacques Brel : « *Guidé par ses textes, il parle, ne chante presque pas. Un peu ce que je cherche à faire aussi, car vouloir chanter de belles mélodies sur des paroles sombres, cela sonnerait obligatoirement faux.* » **ÉRIC TANDY**

E. BAQUET

PASCAL BOUAZIZ, le leader du groupe, tire son inspiration de la « new wave » des années 1980.

À ÉCOUTER

Mendelson
Ici d'ailleurs, CD : 20 €,
vinyle : 35 €.

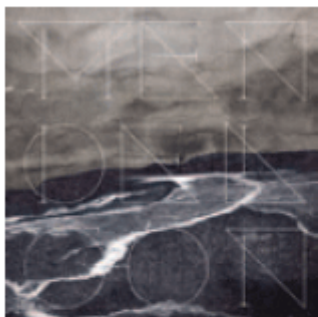


13 JUIN 2013 79

LA PLAYLIST TGV MAG



sélectionnée par
Bernard Lenoir



MENDELSON

À contre-courant, unique en son genre sur la scène hexagonale, Pascal Bouaziz franchit le point de non-retour avec l'aplomb et la force qu'on lui connaît, des musiciens tout aussi audacieux, une voix de velours et des textes au vitriol pour le froid constat d'un naufrage dans le fracas des guitares. Cinq ans après *Personne ne le fera pour nous*, un nouvel électrochoc salutaire. Triple album (*Tôt ou tard*).

(non non, pas Tôt ou Tard, *Ici d'Ailleurs*)

Poésie du désastre intime

Nouveau chapitre en 3 CD pour Mendelson, qui radicalise sa démarche singulière et repousse les limites.

De l'importance d'être constant. Ce n'est sans doute pas en référence à Oscar Wilde, mais la constance est bien l'une des nombreuses qualités de Mendelson depuis ses débuts, il y a quinze ans. Surtout, comme toutes les œuvres qui puisent et agissent en profondeur, celle de ce groupe français unique creuse son sillon disque après disque, y revenant sans cesse, en ayant soin d'en retravailler la forme en permanence.

« *Il n'y a pas d'autre histoire à raconter/Que celle d'être né* », est-il dit dans « *Il n'y a pas d'autre rêve* ». C'est donc cette histoire, et un certain nombre de ses conséquences, que raconte Mendelson. Cherchant toujours la manière la plus juste, la plus honnête et la plus sincère pour le faire. La plus imaginative aussi. Mendelson navigue à mille lieues du confort tiède des airs connus. Au cœur des ténèbres des âmes meurtries.

Mendelson est un groupe exigeant et sa musique l'est aussi. Exigeante dans sa conception, dans cette écriture minutieusement ciselée, et dans l'attention soutenue qu'elle demande de la part de l'auditeur, souvent sur des temps très longs. Ce qui la classe à part dans cette époque où l'on écoute de la musique en permanence sans toutefois y prêter attention. Il faut ajouter ce que peuvent avoir de dérangeant les échos que trouvent en chacun de nous ces fragments nus de condition humaine qui constituent les portraits des personnages évoqués dans la plupart des compositions. La récompense, à l'écoute de ce que l'on ne sait plus s'il faut encore l'appeler chansons, est une expérience absolument unique.



▲ Mendelson navigue à mille lieues du confort tiède des airs connus.

EMMANUELLE BACQUET

Mendelson
Mendelson,
Ici d'ailleurs.

Avec ce nouveau chapitre particulièrement fourni, le groupe de Pascal Bouaziz va encore plus loin dans sa revendication de liberté des formes, dans sa volonté de refuser toute autre limite que celle qui dessine chaque morceau. « Les Heures », avec ses cinquante-quatre minutes d'un voyage immobile dans l'impasse d'un désespoir narcissique, en est l'exemple le plus extrême.

Certaines chansons portent un propos politique, parlent du monde comme il va (mal), des opprimés,

des persécutés, de nos sociétés qui ne laissent le choix qu'entre la soumission et l'effacement, si possible en silence, peut-être en s'excusant. Mais, le plus souvent, ce sont des histoires de « *vies en ruine* », mal vécues, de faillites amoureuses, d'êtres brisés, vaincus, qui ont abandonné « *l'idée que revienne un jour l'idée d'avoir un destin* », tel le personnage de « *Ville nouvelle* ». Des êtres étrangers à eux-mêmes, partagés entre le dégoût et l'incompréhension (« *J'aurai perdu ma vie à comprendre à quel point*

je lui étais étranger »).

C'est une poésie du désastre intime qui, en refusant tout pathos, tout lyrisme ou toute grandiloquence, est plus terrible encore. La musique qui l'accompagne lui doit de ne pas être ordinaire. Elle mélange instruments électroniques et électriques, un piano parfois, sinistre comme le glas, une batterie rude mais rare. Une musique orageuse, ténébreuse, grave et d'un noir profond.

Les sons surgissent, flottent, disparaissent comme des fragments d'orages qui jouent un jeu cruel avec le silence et le vide. Ce vide dans lequel ils se reflètent et se perdent mais qu'ils renoncent à combler. Parfois, ce ne sont que stridences, comme si la musique criait ce que ne crient pas les mots. Ailleurs, les mots se sont tus et la musique (se) fait rage. Ces musiques sont comme des eaux-fortes. Elles accompagnent des textes qui ont cette qualité rare de garder la même force à la lecture et à l'écoute. C'est l'œuvre d'un groupe qui, malgré l'injustice d'un succès mérité qui se fait attendre, ne désarme pas.

» Jacques Vincent

Mendelson

Mendelson

Ici d'ailleurs/Differ-ant

Silencieux depuis 2007, Mendelson revient avec un triple album noir et épais, phénoménal.

Il y a un peu plus d'un an, Pascal Bouaziz a rejoint Michel Cloup sur la scène du Petit Bain pour reprendre *"l'homme est une ordure, l'homme est une merde"* de Jean-Louis Costes. Pourtant si, comme le dit la chanson, *"seule la musique est un soulagement"*, ce cinquième album de Mendelson raconte l'inverse. L'homme est au centre de cette publication annoncée comme un monstre – tant par son format que dans sa structure et son propos – et la musique en est le paramètre le plus anxiogène.

Peut-être Pascal Bouaziz n'aime-t-il pas la vie, mais contrairement à ce qu'il a pu chanter – à l'époque où il chantait encore –, il aime les gens. Il aime l'humain dans ce qu'il a d'imparfait, de misérable, de mesquin, de geignard, dans sa capacité à ériger des existences comme des monceaux de merde dans lesquels il finit par s'enfoncer si profondément que même ses appels au secours empestent. Mais ce qui fascine le plus Bouaziz reste cette caractéristique

proprement humaine : celle à se penser soi. Et donc la possibilité pour l'homme de se détester soi-même à trop contempler sa médiocrité, à trop évaluer ses mauvais choix, à trop mesurer la violence dont il peut faire preuve.

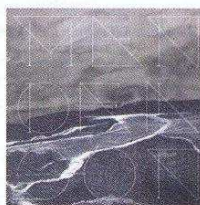
Cet album sans titre s'ouvre sur un beat synthétique lent, semblable à un battement de cœur. Ce motif, plus ou moins perceptible, court jusqu'au bout. Autour de lui s'articule une musique qui explore les territoires de l'abstraction déjà envisagés de façon ponctuelle dans *Personne ne le fera pour nous*, dans des directions proches, mais avec plus de radicalité que sur *L'imprudence* d'Alain Bashung. La musique soutient le texte dit, raconté, plutôt que lu ou joué, lentement. Pour laisser le silence, où le rythme cardiaque se meut en points de suspension, dresser une toile orageuse et grisâtre en décor à des histoires d'humains déçus.

Au cœur des paradoxes de ce disque se trouve son inattendue accessibilité. Le caractère expérimental et oppressant de la musique

ne dérape jamais vers un bruitisme hermétique, les recours à la dissonance se limitent à des interventions par touches et la noirceur des textes, si profonde soit-elle, n'est jamais pigmentée de la moindre méchanceté. Les formats (triple album dont l'un est constitué d'une chanson de 55 minutes ; des titres d'au minimum 5 minutes, dont la moitié excède les 10) ne demeurent inacceptables que si l'on cherche à entendre un album de rock.

Depuis ses débuts, Mendelson prend son temps. Ses albums sont des propositions totales. Celui-ci, si beau, si parfaitement réalisé, si monumental soit-il, n'a rien d'un aboutissement ou d'un point d'orgue. Plus que jamais, l'avenir est devant. **Nicolas Chapelle**

●●●●●
mendelson.free.fr



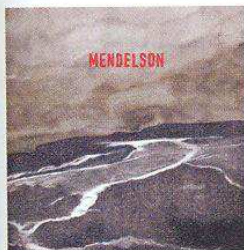
BEAU GESTE

Dans un triple album aux paroles crues, Mendelson confirme qu'il a trouvé son propre ton.

De la génération des Miossec et Dominique A, Pascal Bouaziz est le benjamin secret, pas le moins estimable. Depuis une vingtaine d'années, il mène la barque Mendelson avec une lenteur non calculée. Contre vent glacial et loi du marché. *Personne ne le fera pour nous*, double album de 2008, pouvait, devait ouvrir une brèche. Ne l'a pas fait. N'a pas trouvé sa case (rock textuel?). Alors, au lieu de composer avec l'adversité, le fier Bouaziz insiste, enfonce le clou. Met la triple dose et appuie là où ça fait mal, au quotidien.

La Force quotidienne du mal ouvre le premier volet, voix si peu détachée sur à peine quelques sons. Mendelson refuse en principe d'enchanter. Creuse un tunnel de mots dans la détresse ambiante, en ayant pris le pouls avec une effrayante acuité. Ce parler crûment descriptif oscille entre douceur chirurgicale et douleur sensuelle, les instruments autour viennent comme lacérer la page blanche, foudre électrique d'une guitare, tonnerre assourdi des batteries. « *Dans ces très vieilles villes nouvelles peuplées de vies en ruine...* » On glisserait facilement vers des parentés littéraires (Bove, Calet ou leurs héritiers). Mais Mendelson, avec ce minimum de mélodie, cette nudité sonore, joue bel et bien sa musique. Echo tardif du *Rien à raconter* de Manset, *Pas d'autre rêve* fait clignoter des lueurs : « *Pas d'autre histoire que celle de vivre et continuer...* » Des beautés, il y en a, parfois tapies au creux d'un monologue de cinquante minutes (un morceau standard de Mendelson en fait dix). Pour Pascal Bouaziz, elles ont leur juste prix. L'intransigeance a son manifeste et, sous la folie kamikaze, couve un long cri d'amour. Les lendemains, qui sait, chanteront. — *François Gorin*

fff 3 CD Ici d'ailleurs.



MENDELSON

Mendelson

(ICI D'AILLEURS.../RUE STENDHAL)

Le mal, le mal, un putain de crachat au cœur de l'âme. Celle que Pascal Bouaziz évide comme un déterrée avec la sueur qui lui rentre dans les yeux, mouillant un regard sec et décisif. Décisif point final, terrible comme une balle. *Mendelson*, triptyque au format halluciné avec en son centre, *Les Heures*, ce trou (noir) béant, long souffle pétrifié (plus d'une cinquantaine de minutes pour une seule chanson) et presque trop lucide. "Un homme apparemment d'un rationalisme absolu est incapable de distinguer le bien du mal. Dans un monde absolument rationnel, il n'existe pas de système de valeur absolu, il n'existe pas de pêcheurs mais tout au plus des êtres nuisibles." Ce constat rêche d'Hermann Broch pourrait s'appliquer au chaos qu'est *Mendelson*. "Tout au plus des êtres nuisibles..." Ce n'est jamais que leur histoire, qui en dit le moins possible jusqu'à disparaître dans un brouillard, jusqu'à pourrir dans un incendie souhaité. *La Force Quotidienne Du Mal*, c'est comme un territoire où tous les tempéraments se neutralisent, la gueule ouverte, vomissant des flots de paroles insensées et troublantes. La folie d'écrire, de toujours écrire, comme une maladie. Oui, Pascal Bouaziz est coupable d'écrire. Ces coups portés, on ne les oublie pas comme la peau n'oublie pas certaines cicatrices. Des coups portés trois fois comme l'avait fait Pierre Guyotat en écrivant *Eden*, *Eden*, *Eden* (1970). Que peut-on dire de l'origine, de la naissance ? On ne sait pas trop, on avance comme on peut : "Il n'y a pas d'autres rêves/Il n'y a pas d'autres mondes au réveil/Il n'y a pas d'autres histoires à raconter/Que celle d'être né que celle de vivre encore/Pas d'autre histoire que celle de vivre encore/Et de continuer." Non, il n'y a pas d'autre rêve que l'affrontement des journées, pas d'autre rêve que nos vies, nos passages inachevés, bouffés d'angoisse, de mensonge et de colère. Mendelson avait dès le début écrit une chanson essentielle qui rôde autour de toutes les autres : *Je Ne Veux Pas Mourir* (album *L'Avenir Est Devant*, 1997). La mort, ce secret humilié qui ne nous lâchera jamais. *Les Heures* est cette lente et terrible confession qui tremble, brûle ou disparaît. Car on tremble, on brûle et on disparaît à vouloir regarder dans les yeux la mort, la disparition et l'abandon ridicule de toutes choses. "Finalement ta vie/Tu l'auras vraiment sacrifiée/Et ce malheur qu'est devenue cette vie/Cette chose devenue si laide à regarder/Où tu choisis toujours de te voir victime/Toujours de te voir condamné/Tu la serres dans ton cœur/Comme un souvenir trop aimé." Musicalement, les trois disques sont comme le murmure d'une lave où malaxeraient *Arise Therefore* (1996) de Will Oldham, *Pornography* (1982) de The Cure et des traces d'*Astral Weeks* (1968) de Van Morrison. Le jazz, Manset, *Philophobia* (1998) d'Arab Strap, tout cela vient vers nous puis nous échappe. Cette musique devient soudainement précise pour s'ensevelir la seconde suivante dans une étoffe insalissable. On s'accroche à cette voix imparfaite, compressée, rangée. Sublime et presque inhumaine. Tendre, hautain, plein de sang et de sperme, plein de nous, ce langage s'inscrit dans notre mémoire, on le ressent. Alors oui, ces trois disques nous épuisent, nous résistent. Mais sans cette résistance et cet épuisement, il ne se passera jamais rien. Une épreuve indescriptible et nécessaire. LYONEL SASSO ♦♦♦♦♦

 Manset

PRESSE REGIONALE & ETRANGERE



avant tout de l'affaire d'un seul homme : Pascal Bouaziz. Ce type a conçu l'entité Mendelson comme un ensemble à géométrie variable, selon son bon vouloir et ses humeurs. Au fil de trop rares mais exceptionnels albums et concerts, Pascal Bouaziz se radicalise et revendique, ne serait-ce que dans ces compositions, une indépendance totale et sans concession. Ce nouvel opus ne laissera personne indifférent. D'abord parce que Bouaziz ne fait pas les choses à moitié dans la mesure où il s'agit d'un triple cd (le précédent était double), ensuite parce qu'il nous entraîne dans son

rière un quartet en pleine harmonie. Il suffira pour s'en convaincre d'écouter « Les Heures », unique titre du deuxième cd qui dure plus de cinquante-quatre minutes ! Jusqu'au boutiste à tout point de vue et néanmoins remarquable.

P. B.

→ **Mendelson,
Mendelson. Ici d'ailleurs**



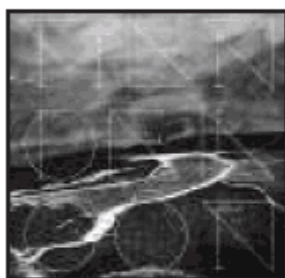
Sans concession

Le groupe Mendelson existe depuis plus de quinze ans. Il s'agit

univers pour le moins étouffant. À travers un phrasé qui ne doit rien au rap ni au slam (quoique !) mais bien plutôt à la poésie contemporaine, il débite ses histoires dramatiques d'un monde en déliquescence der-

CHANSON • MENDELSON, «MENDELSON»

Un loup pour l'homme



Il a vu triple et en noir et blanc. Pour son cinquième essai, le Français Mendelson a imaginé une œuvre anxieuse aux titres fleuves (jusqu'au jet de 54 minutes de «Les Heures», chanson-titre en forme de trou noir du deuxième

opus!). Un triptyque discographique époustouflant tout en tensions et dissonances rock, où l'expérimentation ne se révèle jamais impénétrable grâce à un savant dosage de mélodies pop.

Sur les rivages de Diabologum ou Michel Cloup, le contemporain de Dominique A qui logeait sur le même défunt et exigeant label Lithium assène toujours, vingt ans plus tard, des manifestes d'existentialisme crus. Après le déjà morose double album *Personne ne le fera pour nous* (2008), Mendelson parvient pourtant encore à muscler et assombrir le ton.

Les mots coulent ici à flots continus, plus parlés et racontés que chantés. De cette prose oppressante détaillant la noirceur et les errances de l'âme humaine au quotidien jaillissent fulgurances, évidences et troubles notoires. En résumé, l'homme est un loup pour l'homme aux yeux d'un Mendelson qui chasse les strophes délétères, l'angoisse, la honte, le mensonge, la colère et les illusions.

La mort rôde aussi dès l'entame avec «La Force quotidienne du mal (comme seule certitude)» ou «D'un coup» et la prosodie de Mendelson dicte les humeurs lapidaires. Littérateur, conteur, scandeur, le «beau» parleur flirte avec une logorrhée hantée qui paradoxalement n'épuise pas grâce aux finesses de son expressivité rock placées en contrepoint. Un triptyque torturé et tortueux qui prend littéralement aux tripes.

OLIVIER HORNER

MENDELSON, MENDELSON, ICI D'AILLEURS

Rock

Mendelson

Six ans après le succès de « Personne Ne Le Fera Pour Nous » porté aux nues par la critique au bout d'un long parcours en marge, le groupe de Pascal Bouaziz bénéficie d'un statut vraiment à part. Il signe chez Ici d'Ailleurs un retour vertigineux, magistral : un triple album virulent, un véritable pavé jusqu'au-boutiste, exigeant à l'extrême, d'une justesse, d'une force et d'un aplomb inouïs qui font de ce cinquième album un objet totalement unique...

mendelson.free.fr

Ici d'ailleurs/rue Stendhal



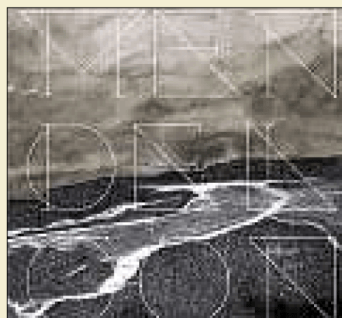
Chanson

Le triptyque anthracite du solitaire Mendelson

● “Beau geste”, 3CD, 11 titres (Ici d’Ailleurs)

Il n’est pas de beauté qui ne se mérite, qui n’exige ; pas plus qu’il n’est de sommet qui se gagne sans effort. L’écoute du rock de Mendelson a toujours demandé un effort d’attention, de tension... Sans doute la chose la plus difficile en notre épatante époque qui ne demande qu’à nous divertir. Il faut trouver le moment, le bon, tant intellectuel qu’émotionnel, voire physique. Le gain est à la hauteur : *Personne ne le fera pour nous*, le précédent album (double), restera le plus beau disque de rock en français de 2008 et le nouveau, *Beau geste*, le sera peut-être de cette année. On dit peut-être, parce qu’il est bien sûr trop tôt pour le décréter mais aussi parce qu’il est trop long, l’album, pour prétendre ici en être venu à bout.

Beau geste est un triple album d’une ambition folle, le plus long de ses morceaux, *Les heures* (une splendeur terrible), couvre un disque entier : 54’25” ! Il ne faut pas avoir peur mais

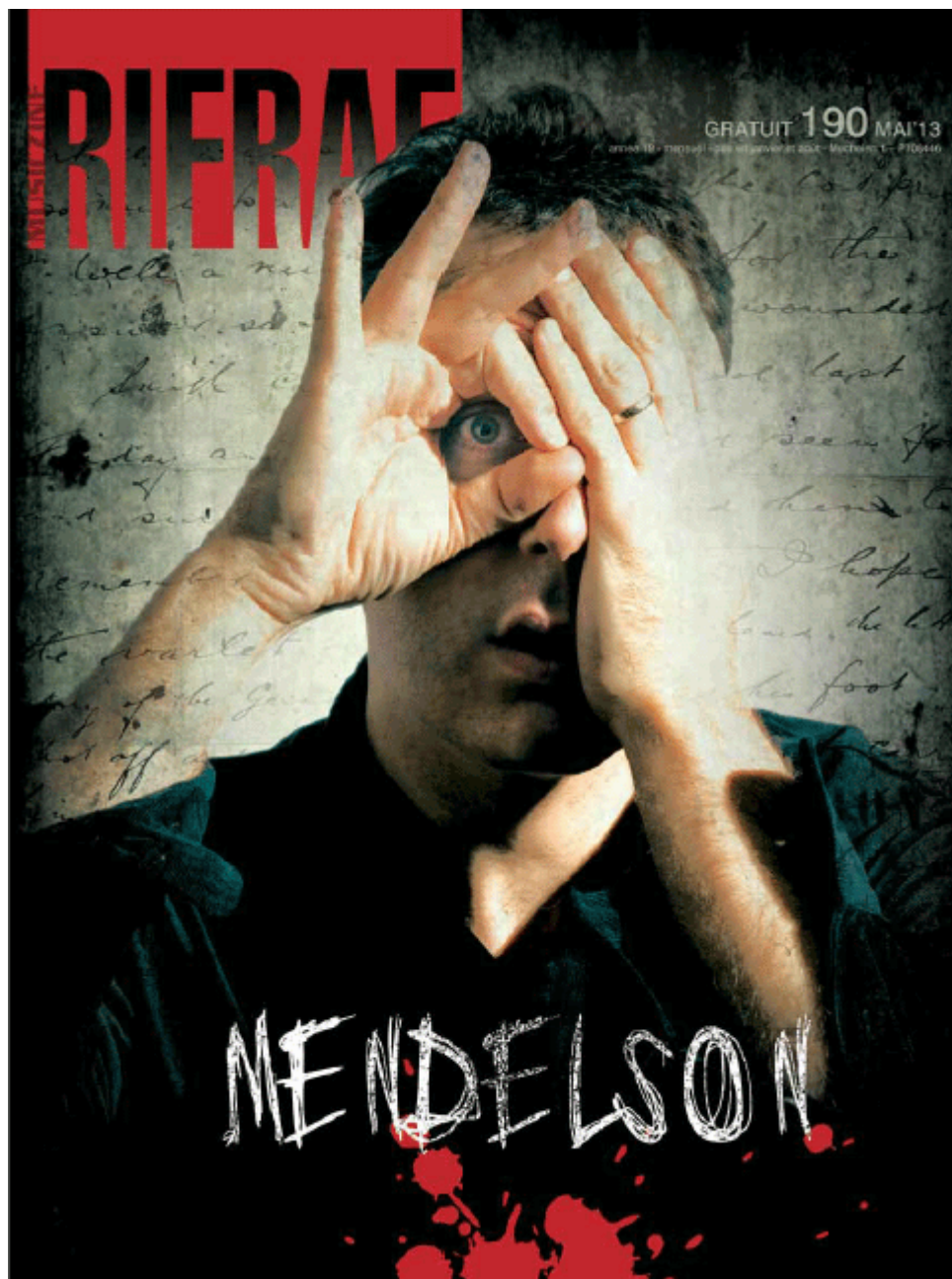


frissonner on peut. On va. Chaque chanson, plus narrée que chantée d’une belle voix par Pascal Bouaziz, velours doux sans être moelleux, et subtilement mis en son, rock bruitiste et minimaliste, est une chronique d’une réalité, d’une banalité, nous, vous, eux, toi, lui. Une plongée en apnée au plus noir de la psyché du temps présent, du temps perdu et du paumé aussi... Exigeant ? Très, on l’a dit. Mais quelle écriture sublime et terrassante ! Quelle vénusté ! On en ressort épuisé, brisé, bouleversé, transformé. Y retournera-t-on sans hésiter ? On hésitera toujours mais on y retournera encore dans dix ans, et plus. Une date.

JÉRÉMY BERNÈDE

jbermede@midilibre.com

Précision importante : l’album s’appelle « Mendelson » et non « Beau Geste » (erreur due à un titre de Télérama, voir plus haut)



En alchimie, l'expression œuvre au noir désigne la première des trois phases pour achever le magnum opus. Carl Gustav Jung, père de la psychologie des profondeurs, relie les principes de l'alchimie aux processus psychiques. Dans le roman de Yourcenar, le personnage de Zénon symbolise l'homme qui cherche mais ne peut taire la vérité au milieu de ses contemporains. Dans sa discipline de travail intérieur, d'extraction et de sublimation, Mendelson s'avance parmi les géants et accouche d'un triple album colossal. Dans son creuset de population, le rock et la langue fusionnent libérés des formats. Un truc inouï. Parmi les secousses récentes, pensez au dernier album des Swans ou de Scott Walker, au travail d'Anne-James Chaton avec Alva Noto et Andy Moor, pensez aux jalons insensés dont les arêtes dépassent de votre discothèque trop bien rangée. Et la liberté de souffler à plein poumons, que ce soit dans les cavalcades du groupe qui éperonne la monture comme dans l'écriture de plus en plus précise de Pascal Bouaziz. Écriture blanche, compositions rouge sang, exigence exemplaire, Mendelson regarde l'époque, la dévisage sans ciller et l'auditeur de vaciller - « il est l'or, l'or de se réveiller » : le rock français est debout. Nous aussi.

MENDELSON

Il y a cinq ans, Mendelson prenait son destin à bras le corps, décidant de sortir un double album - le bien nommé 'Personne ne le fera pour nous', sans label, sans distributeur, avec de

bonnes nouvelles à la clé... puisque les choses sont venues à vous plus naturellement en suite. Pascal Bouaziz : « Ça a été une sorte de petit miracle, de décider de faire tout intégralement tout seul et puis de voir que ça n'empêchait pas les gens de s'intéresser. Normalement, je pense que dans l'acception générale des gens, s'il y a un éditeur ça crédibilise pas mal le projet. Et là, en fait, non seulement ça n'a pas nuit mais c'était presque l'inverse : on a bénéficié, je pense, d'une sorte de mouvement de sympathie mêlé d'un peu de colère, de réaction de type « y en a marre des conneries qu'on nous fait manger toute la journée », où les gens en ont assez d'acheter des disques atrocement chers qui ne sont pas intéressants, qui ne leur font rien du tout. Puis ils voient que ça fait les couvertures des journaux parce que les maisons de disques achètent les journaux. Je pense qu'on a bénéficié de ce moment qui précède de peu ou qui coïncide avec la chute catastrophique du disque et qui consiste à (se) dire : non seulement ça se casse la gueule mais y en a marre quand même! On n'était pas du tout dans un mouvement revendicatif, c'était plus factuel : bon, ok, y a une personne que ça intéresse au sein des maisons de disques mais il y a des gens qui nous écrivent, qui font part du fait qu'ils sont là depuis le début et que ça les intéresse toujours. C'est très réconfortant, ça donne de la force. La seule chose qu'on n'a pas fait tout seul et je crois que c'est la chance du disque : on a demandé à Dominique Marie, que je ne remerciais jamais assez, d'être notre attaché de presse, lequel a fait un travail remarquable. Donc le disque est parti comme ça et il a eu sa première vie, qui était magnifique, très émouvante. On a vendu plus de mille disques par correspondance. Puis il y eut l'arrivée d'Ici D'ailleurs - avec qui j'étais déjà en contact à l'époque de Lithium (label nantais dirigé par Vincent Chauvier, berceau de Dominique A, Diabologum, Holden, Da Capo...), une sorte de compagnonnage de loin. Stéphane (Grégoire, le patron d'Ici D'ailleurs) m'a rappelé en me demandant : « Est-ce que tu ne veux pas un coup de main là, pour la suite de l'album? » Bien sûr! »

Avant l'arrivée du disque qui paraît ces jours-ci, vous êtes réapparus par l'entremise d'un split cd avec Michel Cloup : 'Ville Nouvelle / Nouvelle Ville'. Comment ce projet a-t-il pris corps? Pascal : « Michel, je ne l'ai jamais perdu de vue, même après Lithium. On avait déjà collaboré ensemble sur un truc qui n'est jamais sorti en 98. Il avait fait une reprise qui m'avait beaucoup flatté d'une chanson de Mendelson sur son album de reprises. C'est quelqu'un que je vois, à qui j'écris régulièrement, on s'appelle. Et puis, c'est quelqu'un dont je suis très heureux qu'il soit là, en France. Tu fais des disques, tu fais un truc, et puis tu te dis : 'Ah! Y a quelqu'un d'autre!' Y en a d'autres aussi mais lui, il est important qu'il reste là, qu'il continue. La proposition est venue d'une maison d'art contemporain à Lavaur, près de Toulouse : quelqu'un qui était fan de Mendelson et de Michel Cloup nous a proposé de faire un concert ensemble à l'occasion d'une expo. On a commencé à jouer ensemble les chansons de l'autre, accompagnés de Patrice Cartier, batteur du duo de Michel. Puis on s'est dit que ce serait quand même pas mal de faire quelque chose qui corresponde à cette exposition, d'en profiter. On a loué un studio et chacun a ramené un texte avec sa voix et l'autre l'a mis en musique. L'idée était de faire ça de la manière la plus simple possible, c'est à dire en une seule prise, un seul instrument enregistré en live, sans overdub. La maison d'art contemporain l'a édité pour illustrer son catalogue. »

A part Michel Cloup, dont la présence apparaît somme toute logique, de par les affinités électives comme le parcours, on a un peu de mal à imaginer d'autres gens qui pourraient faire partie de ta famille musicale.

L'œuvre au noir

Pascal : « Il y a une chanteuse que j'aime énormément qui s'appelle Lou, qui écrit des chansons qui me bouleversent avec, il me semble, le même souci d'écriture - j'ai du mal à expliquer

ça - la même exigence que je retrouve dans les premiers albums de Barbara. Il n'y a pas un mot en trop, pas un mot de complaisance, un mot pour faire joli par rapport à un truc. Ça n'existe pas. Ça arrive que les mots tombent pile et que ce soit magnifique, bien sûr. Mais ce n'est pas l'enjeu. Après, j'aime beaucoup les frères Nubuck qui font des choses bizarres. J'aime bien les gens qui continuent, contre vents et marées. Je te dis ça mais je vais oublier des gens, c'est un peu nul. J'ai énormément d'amour pour Katerine. Alors, ça n'a rien à voir au niveau de l'univers mais quand sur le papier tu mets son disque 'Robots après tout' et puis nos disques, j'y vois beaucoup de correspondances. »

Je serais tenté de l'embolter le pas pour 'Robots après tout', mais suite à ce formidable succès il semblerait que Katerine se soit destiné à un amusement dans une autre galaxie...

Pascal : « Les gens sont très riches, tu vois... Les circonstances font que tu écrives. Les premiers essais sont très fragiles. Si je n'avais pas rencontré Lithium, que j'avais rencontré quelqu'un de moins exigeant que Vincent (Chauvier) au début de la formation de mon écriture, certainement que j'aurais gardé une partie plus comique, détendue... mais ça ne passait pas l'exigence de Vincent et puis il y a des gens qui font ça énormément mieux que moi. Katerine a fait beaucoup de disques avant, il a fait 'Robots après tout', il a fait ce disque après, il en fera d'autres. Les gens sont libres. Il suit son truc même si je n'écoute jamais le dernier, je ne sais pas comment il s'appelle mais si ça se trouve le suivant va nous retourner. »

C'est intéressant le fait que tu soulignes l'apport que Vincent a pu avoir sur ton écriture. On a l'impression que ton écriture a toujours relevé d'une certaine exigence. Sans cette rencontre déterminante, tu penses qu'elle l'aurait été moins?

Pascal : « Il a accéléré un processus. Je ne sais pas si j'aurais continué et d'autre part j'aurais perdu plus de temps à me chercher là où lui, qui était plus âgé que moi, qui avait déjà sorti des disques, a vu ce qui faisait la spécificité de ce que je faisais. Il a appuyé dessus : « Mais non, ne perds pas ton temps; la ça fait quelque chose. Là, si tu veux, tu peux le garder pour toi ou le donner à quelqu'un d'autre. » C'est très important que je l'ai rencontré à ce moment-là. Après, au bout d'un moment, tu sais ce que tu fais. Mais là, au début, j'étais encore en formation. Il a vu avant moi où j'étais le plus fort. »

La musique comme un miracle

Vous arrivez aujourd'hui avec un triple album d'une très belle envergure. Lorsqu'en 2007 je te faisais part, comme tant d'autres, de l'engouement et de l'émotion qui submergent à l'écoute répétée de '1983 (Barbara)', tu m'avais confié que ce morceau avait failli ne pas apparaître, notamment de par sa longueur... Aujourd'hui, vous publiez un triple album où les morceaux fleuves abondent, frôlent souvent les dix minutes, où l'un d'entre eux ('Les Heures') occupe l'entièreté du deuxième LP.

Pascal : « Ça fait partie des choses qu'on découvre. '1983 (Barbara)', j'ai écrit le texte après la musique. La musique me faisait un tel effet que je n'avais pas envie de la couper. Je trouvais que la musique elle-même était comme un miracle. J'ai décidé de me laisser porter par ça. Même le texte qui est venu, le premier jet, était beaucoup plus long et j'ai beaucoup retravaillé pour que ça rentre (sourire). Je ne me voyais pas du tout réenregistrer cette musique, je ne voulais pas y

toucher. C'est la musique qui m'a invité à prendre plus de liberté dans l'écriture mais une fois que j'ai découvert ça, sur 'Barbara' ou sur 'La Honte', il y a d'autres chansons qui ne sont pas sorties sur l'album précédent mais qui avaient déjà besoin. Il y a des chansons qui ont besoin de temps. Pour cet album, j'ai écrit tous les textes d'abord. Je n'avais aucun impératif de contrainte musicale donc les textes ont vraiment pris leur forme nécessaire et après il a fallu trouver une musique qui les accompagne. Ils prennent leur forme nécessaire et peut-être qu'à ce moment là de mon écriture j'avais besoin, non pas de m'étendre mais de tendre à raconter des histoires qui demandaient un peu plus de durée. Mais juste après l'écriture de cet album, je me suis dit : le prochain, je fais des haïkus (*sourire*). J'aimerais beaucoup parvenir à raconter des histoires qui me paraîtraient aussi fortes sur un format très très court. C'est un enjeu pour moi de découvrir aussi une autre manière d'écrire. »

Il semble que soit à l'œuvre ici l'idée d'un voyage, d'une traversée nocturne. Il y avait besoin de cette amplitude, ce disque réclamait ça.

Pascal : « Écoutes, finalement, il n'y a pas tant de chansons que ça, il n'y en a que onze. On a mis de côté celles qui ne prenaient pas vie, tout simplement. Il y avait des textes auxquels je tenais beaucoup mais qui n'ont pas pris vie avec la musique. J'espère que le prochain sera concis, qu'il sera fort, il y aura dix chansons et puis hop! J'ai lu récemment un papier sur Dylan où on lui demandait « Mais cette chanson que vous avez mise sur vos bootlegs, elle est magnifique. Comment ça se fait qu'on ne la retrouve pas sur un album? » Et il répond : « Sur mes albums, je ne mets que dix chansons. Point. » Je fais à peu près l'inverse, je mets sur l'album à peu près tout ce qui est vivant au moment où on est prêts à le sortir et tout ce qui veut dire quelque chose pour moi à ce moment-là. Mais c'est une école qui m'intéresse aussi, d'être dans la rigueur, le principe, une autre rigueur peut-être un peu plus dogmatique. Mais celui-là, oui, il appelait ça. »

C'est un album - je vais utiliser ces termes là, tu me corrigeras - noir, sombre, qui happe l'auditeur dans des choses pas forcément évidentes. On va inévitablement te parler de tes textes qui se coltinent les vies d'aujourd'hui, les névroses contemporaines du quotidien.

Comment t'es-tu dit : je peux parler de ça et de cette manière là?

Pascal : « Je n'ai pas tellement de choix. Je ne sais pas comment dire... Où j'en étais de ma vie au moment où j'ai écrit ces textes, où je vois le monde tel qu'il est, j'ai du mal à imaginer autre chose que ce que j'écris et puis après, le côté noir et sombre, oui, pour l'instant, c'est ce que je fais. J'espère ne pas y être condamné. Tant que je sens que ce n'est pas un truc, un gimmick ou quelque chose que je recherche volontairement, je ne m'en prive pas. Et puis, il y en a d'autres qui font des albums très légers, qui le font certainement très bien. Moi il me semble que ce que je fais bien et aussi ce qui me semble important, c'est ça. Autant, sur le précédent, quand des gens me disaient il est très sombre, très noir, je disais « ben quand même, y a pas que ça.... » Mais là, je ne peux pas le nier : oui, c'est sombre, c'est noir et c'est dense. »

Et cependant on recense deux formidables éclaircies, deux trouées de lumière, je pense à la fin de 'La force quotidienne du mal', mais aussi à 'Pas d'autre rêve'. Leur emplacement (en ouverture et fin du premier LP) laisse à penser que tu es toujours très soucieux du tracklisting.

Pascal : « Ah oui oui oui! Je passe énormément de temps à réfléchir à la manière d'organiser les albums. Quand les gens mettent les albums en mode shuffle ou n'entendent qu'une chanson, c'est leur liberté mais moi ça me trouble. L'album commence réellement à un moment et puis il emmène. C'est comme un livre : ça ne me viendrait pas à l'idée de lire un livre en commençant par le chapitre trois, puis basculer au deux pour ensuite passer au sept. Une fois qu'on connaît le livre par cœur on peut se dire : tiens j'ai envie de relire tel ou tel passage. Il y a l'écriture de la chanson qui est une sorte de bloc mais elle prend vraiment son sens dans l'album. Je ne suis pas du tout un enfant du 45 tours. J'ai appris à aimer la musique avec des albums et je pense encore en termes de face A et de face B. Je fais très attention à ça. Les éclaircies, trouées de lumière, il n'y en a pas beaucoup plus. (*rires*) Et encore, la trouée de lumière de 'La force quotidienne du mal', c'est la trouée de lumière qui arrive quand on accepte la catastrophe. Quand la catastrophe est arrivée et qu'on en a pris conscience, il y a un soulagement. C'est plus ce moment-là. Et 'Pas d'autre rêve', c'est une éclaircie très bizarre aussi. Mais je vois très bien ce que tu dis. J'ai mis 'Pas d'autre rêve' à la fin du premier album en partie pour aider les gens à mettre le deuxième album.... et arriver jusqu'au troisième. C'est une construction. Ça ne peut pas être rebutant : même si on fait du noir, du sombre, c'est aussi un plaisir esthétique, il faut qu'il y ait un plaisir musical. »

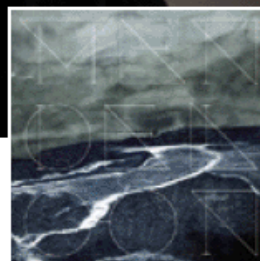
Je suis jaloux du titre 'La force quotidienne du mal'. D'une part parce qu'il peut résumer les enjeux de ce triple album mais aussi par la qualité intrinsèque de ce titre, sa force de frappe. Est-ce que tu es "arrêté" par un état de sidération quand un titre comme celui-là te tombe entre les mains?

Pascal : « Il faut que la dernière étape du mix soit terminée pour qu'avec l'ingénieur du son, avec Pierre-Yves (Louis), et les autres musiciens s'ils sont là, nous ayons la sensation que quelque chose est terminé. Le texte tel que tu l'as, il a décanté, il a été modifié, des parties sont tombées d'elles-mêmes. Si on reprend les trois ou quatre caméts où la chanson a évolué, il a beaucoup changé mais cette préoccupation qui déclenche le texte, elle est là depuis très longtemps. Cette sorte de certitude interne que même quand je marche, dans le monde au moment même où moi je me sens bien, il y a quelqu'un qui est dans un état pas possible. Ça fait des années que je vis avec ça et je suis très heureux d'avoir pu l'écrire. Ce sentiment est tellement difficile à expliquer qu'il a fallu peut-être des années pour que j'arrive à l'écrire bien. Ce qui est terrible avec ce genre de sentiment, c'est qu'on peut très vite tomber dans le kitsch et le truc complètement grotesque, gênant pour la personne qui l'écrit. Et ça m'a prit beaucoup de temps aussi pour trouver la manière la plus simple de dire les choses. Effectivement, s'il y a un texte sur lequel je ne doute pas, c'est celui-là. C'est la seule certitude. »

A quand un retour scénique au plat pays?

Pascal : « Ce n'est pas un manque de volonté de notre part. J'imagine qu'il y a des salles de concerts en Belgique. J'imagine qu'il y a des programmeurs. Nous avons toujours été disponibles pour venir jouer. J'aime énormément la Belgique. Peut-être tout bêtement parce qu'un de mes deux grands-pères y est né. Et puis j'ai énormément d'affinités pour la région des Ardennes. J'ai des souvenirs éblouis des Ardennes belges mais aussi de Westende. La Belgique, je peux y jouer tous les jours. »

Un triple album : 'Mendelson' (Ici D'ailleurs)



MENDELSON

Par Steff LE CHIEN

J'en ai gardé un souvenir puissant, épais, vivant. C'était un concert Tour de Chauffe, il y a quelques années, en 2008. Tout "fonctionnait" à merveille, l'assemblage texte-musique-vidéo, un vraiment moment de charme, envoûtant. Un vrai moment de poésie également.

Ca colle toujours aussi bien ce duo "paroles-musique". Comment travaillez-vous ?

Pascal BOUAZIZ : J'imagine que c'est le but que ça colle, paroles et musiques, ensemble, quand on fait de la chanson ou du rock ou même ce qu'on fait nous. Mais je ne travaille plus spécialement l'"équation". Avec le temps, c'est fluide, on sent tout de suite si ça marche ou pas avant même

d'essayer d'ailleurs. Quand ça marche pas, on n'a même plus l'énergie de perdre son temps.

Le deuxième CD est composé d'un morceau de cinquante quatre minutes. Peu de radios pourront le diffuser.... Au fait : en une seule prise ?

Oui une seule prise sauf quelques re-recording de détail. Les bonnes émissions de radio le diffuseront sûrement. Après tout cinquante quatre minutes c'est le format habituel d'une émission. Non ? C'est mon rêve que ce soit diffusé. D'ailleurs, c'est déjà arrivé sur Jet FM à Nantes, la semaine dernière.

Je vous ai vus pour la tournée "Personne ne le fera pour vous". Là, il y a avait la troisième dimension : la vidéo. C'est toujours prévu pour cet album ?

Merci d'être venu. Oui. C'est prévu que l'on re-travaille avec la vidéo. Mais je ne sais pas encore tout à fait sous quelle forme. La fois précédente, ça s'était imposé comme j'avais commencé les concerts seul. Petit à petit quand tout le groupe

avait rejoint, ça m'avait paru contraignant. Donc sous une forme plus libre. Plus barré aussi peut-être. Mais je suis très fier des films qu'on avait montrés sur cette tournée, qu'on avait fait avec mon frère Nicolas Bouaziz. On est sur un projet de DVD depuis longtemps maintenant qui ferait témoignage de cette époque.

Pas de "Barbara" sur cet album mais les histoires ont mûri. Est-ce votre impression ?

Ce n'est pas du tout le même processus d'écriture. Sur le précédent *Personne*, il y avait presque un côté automatique. Les textes avaient été écrits sur la musique, de nuit, dans un temps relativement court (du moins les premiers jets). Là j'ai écrit tous les textes d'abord un par un, longtemps, les reprenant sur plusieurs années. Et puis oui sûrement que j'ai mûri. C'est élégant de votre part ne pas dire vieilli. 2004 / 2011 pour l'écriture, 2007 / 2013 pour les sorties respectives. C'est long. On change. Et puis probablement qu'il n'y aura jamais qu'une seule "Barbara". Comme un seul *"J'aime Pas Les Gens"*. On essaye de ne pas se trop se répéter, de se renouveler. Déjà qu'on ne peut changer ni sa tête ni sa voix, autant faire un effort pour ne pas toujours écrire les mêmes chansons.

MENDELSON, en somme, est-ce encore de la musique, est-ce encore de la poésie ... ?

Je sais pas quoi vous dire. Il me semble bien que c'est de la musique. Oui. À mes oreilles en tout cas, ça y ressemble. Après de la poésie. Je ne sais pas. C'est un terme qui fait un peu peur. La poésie. Ça renvoie à tout un monde poussiéreux de vieux messieurs voûtés en cache-col et la goutte au nez qui écrivent des trucs que personne ne comprend. Je sais que c'est un cliché, mais le problème des clichés c'est que souvent ils sont vrais. Si c'est ça la poésie, ça m'intéresse pas. J'écris en français, dans la langue que comprennent la plupart des gens qui sont susceptibles d'écouter. J'essaye d'être clair. Le plus clair possible. Il me semble que c'est beau la clarté. Bashung c'est très fort, c'est très beau. Mais à mon sens c'est à peu près le seul qui ait réussi quelque chose dans la confusion. *"À tourner le dos au soleil, on n'est pas pour ça plus fort en ombre"* C'est magnifique. Mais c'est unique que les jeux de mots produisent quelque chose de magnifique. Bashung c'est un modèle de liberté d'indépendance de jugement et de forme musicale mais mon modèle à moi d'écriture, c'est ni Ferré, ni Brel, ni je sais pas qui encore... C'est Barbara. Les trois ou quatre premiers albums. L'écriture est d'une telle clarté. C'est éblouissant.

SAMEDI 11 MAI A Tourcoing (59) GRAND MIX

Mendelson à la Carène : seul au sommet - Brest

lundi 13 mai 2013

La joliesse conventionnelle et normée reste à la porte de la Carène, ce vendredi soir. On y accueille la beauté des marges. En ouverture de soirée, Matt Elliott boucle sa voix grave et sa guitare sensuelle pour nous emporter dans des atmosphères au sombre lyrisme. Ses trois beaux et longs morceaux poussent le public à en réclamer un quatrième, aussi court que puissant.

Puis, vient le groupe de « La force quotidienne du Mal ». Quiconque a écouté le triple album de Mendelson avant de se rendre à la Carène, attend avec fébrilité le concert des cinq Parisiens. Les morceaux entendus sur disques vont-ils conserver leur noire intensité sur scène ?

Tuons le suspense : l'attente a largement été comblée. On pourrait certes glisser quelques remarques tatillonnes ici ou là. Parce qu'avec un tel groupe, on ne peut qu'être d'une exigence extrême. Mais l'on risquerait, à s'attarder vainement sur les détails, d'occulter l'essentiel. Mendelson est un grand groupe. Comme il y en a peu dans l'Hexagone. Avec à sa tête un grand auteur : Pascal Bouaziz. La petite centaine de « happy few » brestois le sait. Elle est repartie avec, dans le ventre et dans la tête, un concert qui restera comme l'un des plus puissants de la saison.

Brest. La brillante noirceur de Mendelson éclaire la Carène

[Le groupe français Mendelson, qui joue à la Carène, à Brest vendredi, vient de sortir un triple album intitulé Mendelson. Il fera date.](#)

[Entretien avec Pascal Bouaziz, son leader guitariste et chanteur.](#)

Six années séparent votre précédent disque, *Personne ne le fera pour nous*, de ce cinquième et nouvel album éponyme, pourquoi ?

Plusieurs raisons à cela. J'ai pris un travail à côté de mon activité de musicien, j'ai donc moins de temps... Surtout, avant de m'attaquer à la musique, j'ai d'abord voulu écrire tous les textes. Or, écrire me prend beaucoup de temps. Ça me prend beaucoup de temps parce que je n'ai pas envie de me répéter, d'écrire la même chose que sur un disque précédent. Je me bats vraiment contre ça.

Des ombres littéraires planent sur ces textes...

Je passe mon temps à lire, plusieurs livres à la fois. Les premiers albums étaient inspirés par d'autres chansons. Ce n'est plus le cas. J'écoute autant de musique, mais je suis moins dans le monde imaginaire de la musique. À une époque, je pouvais être inspiré par une chanson des Smiths, de Manset ou de Sly Stone. J'ai l'impression que cette source d'inspiration est épuisée. Du coup, je vais chercher ailleurs ma nourriture : dans les livres d'anthropologie, la poésie japonaise, un roman russe, etc.

Les ambiances développées dans ce disque sont très sombres, mais jamais déprimantes, on y trouve une énergie revigorante...

Pour écrire, et espérer être entendu, il faut beaucoup d'énergie. J'ai en moi deux personnalités : une très sombre qui porte sur l'être humain, sur le monde tel qu'il va, un regard désespéré. Une autre partie de moi est très énergique et veut en parler, communiquer son ressenti, l'échanger, en faire quelque chose. Les deux sont tout le temps en balance. Et puis, affronter les choses, même quand c'est horrible, ça me donne de l'énergie.

Le travail sur les textures sonores et la mise en espace des sons est très impressionnant...

2001. On est tombé sur Stéphane Blaess, un super-mec qui a notamment travaillé à New York avec Brian Eno et au Nigeria avec Fela Kuti. Il a fait en sorte que chaque son fasse sens par rapport à l'autre, mais qu'il ait aussi son indépendance et conserve sa nature, sa beauté propre.

Ce n'est pas un album très porté sur la mélodie...

Je pense qu'on peut faire une musique qui soit belle sans être dans la recherche de la mélodie. Même quand c'est dur, même quand les guitares sont bruitistes, pour moi, c'est beau. Un portrait de Francis Bacon, c'est plus beau qu'un champ de fleur réalisé par un peintre amateur, et pourtant, les fleurs, c'est joli... Mais moi, ça me semble moins joli que certains portraits de Bacon dans lesquels je vois plus de force, de cruidité, de cruauté. Ça me fait un effet beaucoup plus puissant.

Vendredi 10 mai, 21 h, le Club, [La Carène](#), Brest, de 12 à 16 € sur place, inclus Pass découverte printemps. Avec aussi [Matt Elliott](#), autre excellent songwriter.

MOT [5]

Chaque mois deux artistes choisissent un mot afin de vous livrer un texte court et une image autour de ce choix.

© Emmanuel Bacquet



Pascal Bouaziz

est le leader du groupe de rock français **Mendelson**

LA PITIÉ

Ça m'ennuie de prendre la place de quelqu'un qui aurait envie de parler. C'est gênant. Puisque je n'ai rien de spécial à dire (ni à défendre) en ce moment. « *Il y a des années où l'on a envie de ne rien faire* » disaient les disques Saravah. Moi c'est de ne rien dire. Malheureusement là je ne pourrais pas me le permettre très longtemps comme **Mendelson** sort un disque justement cette année. C'est moche. Il va falloir que je me reconditionne, que je me rappelle à moi-même, que je me redemande mon avis. Mais qu'est-ce que je pense déjà ?

Que je me prépare au flot (toujours espéré) d'interviews. (« *Mais pourquoi vos chansons sont-elles si noires ?* »)

Là en l'occurrence je vais faire court. (C'est déjà trop long.) Je vous referai signe bientôt. J'aurai retrouvé de la conversation. De la conversation autour d'un mot au hasard, pourquoi pas ?

En attendant, vous pouvez toujours écouter l'album *Strange Mercy de St Vincent*, et la chanson-titre *Strange Mercy* qui est très belle. « *Une étrange pitié* ». Dont j'aime beaucoup la phrase.

"*Oh little one I'd tell you good news that I don't believe it would help you sleep*" Rendez-vous en mai pour la sortie de l'album, promis, j'aurais plein de choses passionnantes à partager. Sûrement.

Pascal Bouaziz

www.mendelson.fr

Triple album éponyme Mendelson – Sortie 5 mai (Ici D'ailleurs/Rue Stendhal)

WEB

MARTINGALE

Promo indé – Jean-Philippe Béraud – 06 12 81 26 52 – jp@martingale-music.com

..CHRONIQUE..

**Mendelson****Mendelson**

[Ici d'Ailleurs::2013]

[01 La force quotidienne du mal|02 D'un coup|03 Une seconde vie|04 Avant la fin|05 Il n'y a pas d'autre rêve|06 Les heures|07 Ville nouvelle|08 Une autre histoire|09 Le jour où|10 L'échelle sociale|11 Je serais absent]

Il n'est pas évident de digérer pleinement ce triple album de **Mendelson**. Du moins, pas à la première écoute. La formation de **Pascal Bouaziz** s'est lancée dans un projet hautement ambitieux qu'on n'est pas près de revoir de sitôt dans l'hexagone. Un triple album fait d'un rock expérimental, de déambulations nocturnes, de regards sur soi, sur les autres, un voyage intérieur complètement atypique qui déborde sur les affres d'une société qui n'a même plus foi en elle-même. Disque complexe mais certainement pas retors, enfin pas dans le sens où on l'entends habituellement. *Mendelson* est un disque sombre sur lequel Pascal Bouaziz déclame ses textes qui le sont tout autant d'une voix presque neutre. Il serait sans doute assez long de faire une analyse en profondeur des écrits de Bouaziz mais il faut bien comprendre que ce triple album est pour le moins tentaculaire et d'une beauté crépusculaire assez rare. De mémoire, je ne pense pas qu'il puisse exister d'équivalent à ce disque. Composé de onze morceaux dont un de plus de cinquante minutes (*Les heures*), *Mendelson* ne passe pas par les chemins habituels de la chanson. D'ailleurs, ce que fait Mendelson ici tient plus de la performance immédiate qu'autre chose. Il ne s'agit pourtant pas d'improvisation même si on peut y penser fortement. Le groupe est bien dans un autre registre, dans une autre dimension, là où tout se chuchote, là où se trouve toutes les vérités, celles qui font le plus mal, celles qui déstabilisent les certitudes et réduisent à néant les faux semblants. Parce que la vie n'est faite que de cela et que les sentiments les plus profonds sont toujours que l'on cache le mieux. Mendelson se charge de les mettre au jour sans vacarme aucun mais avec une subtilité intimiste qui dépasse de loin tout ce qu'on a pu déjà entendre dans la musique francophone. Par son caractère unique, ce disque est déjà en train de faire date et marque les esprits comme peu de disques savent le faire. Bien entendu, il ne sera pas de ceux qui connaîtront un succès planétaire ne serait que du fait du format même des morceaux, mais, dans le temps, il risque de devenir une référence, une pierre angulaire pour le rock français et, sans doute, au-delà. De part sa discographie et ce depuis l'avenir est devant, Mendelson était déjà considéré comme l'une des plus belles réussites de ces dernières années. Désormais, avec ce disque, non seulement ils jettent un pavé dans la mare mais ils entrent définitivement dans la légende.



par Fabien, chronique publiée le 24-07-2013

Notre entretien avec Mendelson

BENOÎT le 16 JUILLET 2013 · LAISSER UN COMMENTAIRE · INTERVIEW



« Je ne cherche pas spécialement à écrire des textes noirs. Je vois ce qui vient, et je fais en sorte que ce qui vient soit le mieux possible »

Quelques heures avant leur concert parisien, c'est dans les loges que *Pascal Bouaziz* et *Pierre-Yves Louis* nous ont reçu et ont très gentiment répondu à nos questions sur leur nouvel album sorti en

mai dernier.

Un triple album monumental, sombre, fascinant et totalement hors norme, dont on avait évoqué il y a quelques semaines le titre *Les Heures*.

On vous avait laissé en 2007 avec *Personne Ne Le Fera Pour Nous* (double album), on vous retrouve aujourd'hui avec un triple album intitulé *Mendelson*, comment est-il né ?

Pascal Bouaziz : On n'avait pas d'idée préconçue, moi je voulais faire un album plus court que le précédent... D'abord j'ai commencé par écrire les textes, ce que je n'avais pas fait pour l'album précédent. Une fois que j'ai eu tous les textes, on s'est vu avec *Pierre-Yves*. Au début du travail d'association texte et musique, on avait beaucoup plus de musiques que ça encore, ça faisait cinq CDs. On a gardé les textes qui fonctionnaient, dans notre petit processus d'écriture musicale.

Comment s'est déroulée l'écriture ?

Comme j'écrivais totalement indépendamment de la musique, les textes prenaient peut-être une forme plus libre, plus longue et plus aventureuse.

Vous avez écrit en une fois en vous isolant quelques mois dans un endroit au milieu de nulle part ?

Non, ça a duré 4-5 ans. L'écriture des textes a pris très longtemps. C'était plutôt une semaine par ci, une semaine par là, pendant les vacances. Ce n'était pas du tout une période isolée, c'était un long processus.

C'est un album très sombre, comment on se conditionne pour écrire de tels textes, il faut être au fond du trou ?

Ce n'était pas une période très heureuse, et effectivement cela fonctionne souvent comme une catharsis ou comme un exutoire. Ça me fait du bien d'écrire des textes comme ça pour l'instant, on verra pour la suite.

Donc, se met-on dans un état particulier ? Non, cela m'est assez naturel. Je ne cherche pas spécialement à écrire des textes noirs. Je vois ce qui vient, et je fais en sorte que ce qui vient soit le mieux possible.

Pour le texte du titre *Les Heures* (titre de 54 minutes), comment s'est-il construit ?

C'est comme un fil qu'on déroule. C'est un texte qui m'a suivi pendant toute la durée de l'écriture. C'est un texte qui a eu beaucoup de versions différentes. C'est du travail.

Comment sont alors venues les musiques ?

J'avais mes cahiers avec tous mes textes. *Pierre-Yves* a acheté une boîte à rythmes, qu'on a découvert en même temps, c'était une boîte à rythmes assez inventive. On faisait des sessions de travail juste avec elle. Dès qu'on trouvait un truc qui nous intéressait, je voyais si j'avais un texte qui pouvait correspondre à l'univers sonore. Dès que je sentais que ça marchait, on continuait à travailler dessus, jusqu'à ce que je pose la voix.

Il y avait une vingtaine de titres, comme ça, voix avec boîtes à rythmes, quelques sons de guitares, quelques sons de synthés, qu'on a emmené en studio. On s'est tous mis au casque dans le studio et on a tous enregistré par dessus.



Comment on enregistre un morceau de 54 minutes ?

On n'a pas tâtonné. On l'a fait en une prise. Quand on est sorti de la prise, on était tous conscient qu'elle était bonne. Déjà, rien que d'arriver au bout c'était pas mal.

Comment on ressort de l'enregistrement d'un tel album ?

On est content, mais à la fin de la prise c'est jamais fini, il y a après le travail de mixage. Quand on est content d'une prise on se dit toujours : « est-ce qu'on va s'en sortir au mixe ? » Comme je te disais il y avait une vingtaine de morceaux et à l'arrivée il n'y en a onze qui ont été jusqu'au bout du processus post-prise. Ça veut dire qu'après l'enregistrement il y a encore beaucoup de travail, de réflexions.

Vous avez déjà des premiers retours de cet album ?

Je trouve qu'il est très bien reçu, très bien accueilli. Je suis très content, j'ai l'impression que les gens le reçoivent comme j'imaginai. Ils sont souvent un peu séchés, abasourdis, mais ils ressentent tout de suite que c'est bien. (sourires) L'album touche tout de suite.

Peut-on parler de littérature mise en musique ? Comment définiriez-vous cet album ?

Je n'ai jamais parlé de chanson, à propos de ce qu'on faisait. Pour moi, même quand c'était une guitare acoustique ça a toujours été du rock. La chanson française ça n'est pas du tout mon univers. Il y a très très peu de choses qui m'intéressent.

C'est du rock, avec des textes qui ont de l'importance. Après le rock c'est très large.

C'est une œuvre qui éclate les frontières de la musique, à l'heure des EP, vous sortez un triple album avec des chansons hors normes, on vous le fait souvent remarquer ?

Ce n'est pas de la variété, c'est sûr. Ça n'a jamais été notre objectif.

On est libre. On n'a pas de contrainte. Tout est possible de ce qui nous plaît. Il n'y a personne qui vient nous dire : « attendez les gars, ça, ça ne marche pas. Vous devriez plutôt vous concentrer là dessus. Il est où le single ? »

Vous faites des morceaux qui ne peuvent pas passer à la radio ?!

Le titre le plus long (ndlr *Les Heures*) est déjà passé à la radio. Pas *France Inter*, mais *Radio Campus*, ... Je pense que c'est un bon titre à passer en radio, sur des radios comme *France Musique* ou *France Culture*, pour des émissions d'une heure, on fait un long voyage.

Vous avez changé de label pour vous retrouver sur *Ici D'Ailleurs*, comment ça s'est passé ?

L'album précédent était en vente uniquement par correspondance. Finalement on s'est retrouvé avec *Stéphane Grégoire d'Ici D'Ailleurs* en cours d'exploitation de l'album précédent, qu'il a distribué. C'est quelqu'un avec qui on travaille de loin en loin depuis très longtemps. A une époque on bossait avec lui sur l'administration des tournées. C'est quelqu'un qui a monté son label en même temps que nous. C'est quelqu'un qui est dans le paysage depuis très longtemps. Donc, ça semblait naturel quand on a fait cet album là de lui proposer. Il était très enthousiaste, même du triple album !

Ce triple album existe au format vinyle, comment se retrouve le morceau *Les Heures* ?

Cette chanson là, on ne peut pas la mettre en vinyle. Elle est trop longue, et je ne me voyais pas la couper au milieu. Dans le coffret vinyle, le premier et le troisième albums sont en vinyle, et celui du milieu est en CD.

Pour finir, vous pensez déjà à la suite ?

C'est difficile, avant que l'album soit vraiment reçu, qu'on ait fait des concerts, d'imaginer, en tout cas pour moi, la suite. Souvent les albums sont des questions, il faut attendre la réponse avant de pouvoir poser une question. Pour l'instant c'est encore trop neuf, même si on a des envies, on ne sait pas bien encore quoi.



Triple album de Mendelson : Extrême autopsie

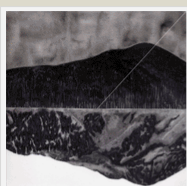
Écrit par Thierry Jolif. Publié dans > |, Musique, vidéos

Mots-clés : Alan Vega, Biolay, cyril collard, daniel Darc, dominique A, Emma, fauve, François Breut, Gilles Deleuze, Guillaume Morel, Ian Curtis, Lescop, Lithium, Mendelson, moindre poésie, Nick Cave, Pascal Bouaziz, Scott Walker



Publié dans juillet 09, 2013 avec Pas de commentaire

Dans le documentaire *Moindre Poésie* réalisé en 2008 par Guillaume Morel, Pascal Bouaziz – tête chercheuse et bras armé du groupe Mendelson – déclarait qu'il fallait pour dire le réel des « mots moins poésie ». Il souhaite « réinventer une nouvelle manière de dire les choses »... De fait, l'audacieux cinquième et triple album de Mendelson a tellement de mots... Présentation.



Mendelson, Pochette du CD n°3

Fondé en 1995, Mendelson s'est fait connaître avec le label, devenu mythique pour les vieux Rennais, Lithium. Fondé à Nantes au début des années 1990 par Vincent Chauvier, il révéla, entre autres, François Breut, Jérôme Minière, Da Capo, le groupe rennais Emma et, bien sûr, l'incontournable Dominique A. Un Dominique dont par ailleurs Pascal Bouaziz souligne (dans le documentaire *Moindre Poésie* toujours) que le premier succès (*Le Twenty-Two bar* sur l'album *La Mémoire Neuve*, 1995) a – paradoxalement – signé la perte corps et âme du très indépendant Lithium.

Et depuis, c'est comme si Mendelson, opprimé par la remise en cause de sa radicalité artistique, n'avait eu de cesse de poursuivre la route en creusant l'écart. En quête d'absolue indépendance, de la singularité d'une musique réaliste et ultime, d'une poésie percutante, abrasive et sans concession. Des chansons toujours plus longues pour ne jamais remettre en question ce qu'elles ont à dire ; jusqu'au bout, jusqu'à la dernière goutte de lave, de salive, la toute dernière écume de sève noire. Entre électro plombée, drone chthonien et rock à la lourdeur suave et volcanique, les sons enserrent les mots, les recouvrent d'une glèbe crépitante et agitée, toujours contenue, comprimée, l'énergie se réveille. Tout dénouement est un effondrement tragique, un affaissement enfin apaisé, quand plus rien ne résiste...

Mendelson, c'est entre un Miossec avec moins de pénible je m'en foutisme, un Biolay moins faussement dandy qui oserait aller au bout des choses musicalement et poétiquement, un Rodolphe Burger moins germano-romantique et plus rentre-dedans, un Nick Cave français moins lumineux et biblique, un Lescop pas hype et bien plus tristement mancusien, un Daniel Darc qui aurait attrapé toute la fièvre épileptique d'un Ian Curtis mais débarrassé de la gangue romantico-pubère pour ne garder que le tranchant noir et blanc saturé. Finalement, du Scott Walker en moins déstructuré...



Mendelson, pochette du CD n°2

Les textes, longs, ciselés, sinueux de Bouaziz ne sont jamais menacés de ridicule. Ils incorporent un sens du réel particulier, précis, impudique et sans vulgarité. Comme si Bouaziz avait intimement perçu, mais sans mettre justement de discours dessus, que l'emphase poétique – qu'elle soit dans le sens de l'échappée romantique ou du réalisme démonstratif – était toujours un signe de trahison. Alors il y a, entre les mots une lumière noire mais belle, insigne... Et c'est elle qui fait tenir tout l'édifice dans sa course éperdue.

Story-telling à rebours de la théorie marketing, c'est la précision chirurgicale du texte et de la diction qui – enchevêtrée à l'obsession oppressante des sonorités – défait l'aspect oppressant de la description de notre vie moderne dépressive par une sorte de contournement. Comme l'affirmait Deleuze, c'est la schizophrénisation de l'inconscient qui nous guérira de la cure. Ainsi en est-il de cette incroyable épopée intérieure du lamentable contemporain, *Les Heures*, chanson de 54 minutes et 25 secondes... qui – du martèlement électronique du début, évoquant un futuriste port de l'angoisse, jusqu'au rock volcanique hoquetant de la fin – est une rigoureuse odyssée crépusculaire dans l'horreur de la fausseté.

[...] et tu la laisses couler en toi cette douceur blanche amère qui te réveille et te nettoie cette douce blancheur vide qui t'éclaire et tu t'y baignes et tu t'y noies dans ce silence merveilleux que tu n'oserais pas troubler même s'il te fait mal, que tu voudrais crier ce silence qui descend se loger tout au fond de ton estomac comme du plomb coulé... et tu l'aimes comme tu t'aimes toi en dépit de tout tu l'aimes quand même même si ce silence t'en veut même si ce silence est après toi comme un vieux mercenaire après son dernier contrat... et tu ressens un fardeau écrasant sur tes épaules toute cette lignée c'est comme si tu avais été fait avec les restes des reliefs d'autres hommes, plus forts, plus intelligents et plus vivants que toi pauvre Frankenstein, pauvre monstre sans maître, personne qui sache comment fonctionner sa tête et dans ta vie mal cousue, dans ta vie mal construite, dans ta vie mal faites le sang ne circule plus... (Mendelson, *Les heures*)



Mendelson, pochette Cd n°1

Une véritable expérience musicale pour tous ceux qui n'ont pas peur de la réalité collective de notre époque. Un cauchemar sûrement pour tous ceux qui attendent de la musique un secours réjouissant ou une illusion douceureuse... Néanmoins, il serait dommage de limiter la puissance – poétique quoiqu'ils en disent – de Pascal Bouaziz et de ses acolytes à un public de dépressifs chroniques. Et tous ceux qui pensent que l'art, c'est aussi guérir le mal par le mal, ceux-là ne pourront trouver dans cet album aux dimensions provocatrices que d'exquises raisons de s'en persuader un peu plus ! Bouaziz nous a prévenus : ce que cherche Mendelson, c'est la musique que les gens ont aujourd'hui dans la tête... Et, selon lui, cette musique ressemble plus à celle du groupe Suicide d'Alan Vega qu'à toutes celles qu'on entend à la radio...

Si *Mendelson* ne se classe pas dans le top du buzz, gageons qu'ils tiennent le cap de cette cruelle radicalité sur la durée.

Thierry Jolif



Questions à Pascal Bouaziz aka Mendelson, récent auteur d'un fourni et magistral album éponyme...

Jeudi 11 Juillet
Amiens (Autres)
(80)

Faites tourner l'info : [+](#) [f](#) [t](#) [t](#)

[Ajouter un Commentaire](#)

[J'aime](#) 25

Interview d'un artiste décalé, que le niveau élevé de sa discographie et de son "petit dernier" met incontestablement en lumière...

1. D'où te vient ce goût prononcé pour l'expérimentation, cette habileté à mêler verve verbale et acidité de l'instrumentation?

Peut-être tout simplement que mes goûts personnels me poussent vers les choses décalées, plus étranges, les mondes à part. Expérimenter, ou tout simplement essayer des choses différentes, c'est aussi la garantie de ne pas se répéter (ou d'essayer de moins se répéter). On ne peut pas changer de tête, ni de voix, ni de cerveau; on peut essayer de changer tout le reste autour et voir ce que ça donne. Et puis encore plus simplement, je crois que je m'ennuie assez vite. Alors faire quelque chose de déjà vu, de déjà entendu m'ennuierait avant même d'avoir commencé...

C'est vrai que ça peut être très plaisant de faire quelque chose qui ressemble à ce qu'on aime déjà. Par exemple écrire une belle chanson folk bien jouée, délicate. C'est agréable, mais ça ne me fait pas lever le matin.

2. Pour Mendelson, ce surprenant nouvel opus, comment en es-tu venu à t'orienter vers un triple album, ainsi constitué?

On avait plus de titres que ça avant de rentrer en studio : presque l'équivalent de 5 cds. Mais à l'épreuve du studio avec le groupe en entier, il n'est resté que ça. C'est un triple, ça peut paraître beaucoup mais il n'y a que 11 chansons en fait.

3. Quelles sont tes sources d'inspiration textuelle?

Tout ce qui me passe par la main peut être une source d'inspiration. Un roman, un poème, une interview, quelque chose entendu dans le métro, une conversation avec un ami, une revue scientifique, une chanson bien sûr, les films...

4. Te sens-tu entièrement à part, singulier, dans un paysage « rock » français déjà chargé en groupes décalés, au style peu conventionnel?

Entièrement à part non. Il y a des compagnons de route. Et pas uniquement dans la marge. Mais il ne faudrait pas se leurrer non plus dans l'autre sens. Il est évident qu'on propose quelque chose de différent du tout-venant. Je suis toujours surpris de voir tous ces groupes et chanteurs qui sortent des disques qui ne changent rien, ne font rien avancer, rien bouger, ne proposent rien, ne sont absolument pas surprenants : ni dans leurs sons, ni dans leurs propos, ni dans leurs musiques. Quand on sait l'énergie qu'il faut pour faire quoi que ce soit, et qu'ils sortent « ça » ! Je ne comprends

5. J'imagine que l'univers que tu développes, d'un point de vue musical, nécessite une certaine cohérence de groupe. As-tu pu trouver la stabilité à ce niveau, officies-tu toujours avec les mêmes « accompagnants » ?

Oui les mêmes musiciens et co-compositeurs depuis 10 ans à peu près.

6. Pour en revenir à ta nouvelle oeuvre, quel est ton sentiment au moment de sa sortie? Penses-tu être parvenu à ce que tu souhaitais initialement en termes de rendu?

Je n'imaginai rien de précis. Je n'avais qu'une envie de son : froid, dur, métallique. Au moment de sa sortie, je suis heureux et soulagé d'avoir réussi à sortir cet album comme il nous est arrivé. C'est énormément de temps, d'investissement, de travail, de doutes et de travail encore. Et là le disque est bien accueilli. J'ai l'impression qu'il est compris. C'est positif et ça fait du bien.

7. Y a-t-il des artistes, hexagonaux ou non, dont tu te sens proche dans l'esprit et qui auraient pu sinon t'influencer, tout au moins t'inspirer dans ta démarche créative?

Oui évidemment. La liste est énorme. Si on se limite à la France; Brigitte Fontaine, Léo Ferré, Nino Ferrer, Les Rita Mitsouko, David Mac Neil, Diabologum, Michel Cloup, Lou, Bashung, Manset, Les Frères Nubuck, Katerine, Murat, Gainsbourg, Les Olivensteins, Quentin Rollet, Jean-Jacques Nyssen, Yves Robert, Dominique A., Daunik Lazro, Arno, Joëlle Léandre, etc etc

8. La musique, dans laquelle tu t'investis de toute évidence pleinement, est-elle pour toi un exutoire ou une autre forme de catharsis? Que t'apporte-t-elle?

Je ne sais pas. Je sais juste que probablement je ne pourrais pas faire sans. Le vide serait trop grand.

9. Comment appréhendes-tu le live? Est-ce pour toi une expérience unique, exigeante?

J'ai envie de faire de la musique sur scène. Je n'ai pas envie de refaire le disque à l'identique. Ce qui est probablement impossible de toute façon. Donc faire de la musique, être sur scène, chanter ces chansons, mais essayer d'être disponible à ce qui se passe, attendre que survienne quelque chose en plus, ou quelque chose de différent.

10. Peut-on s'attendre à une suite discographique aussi prenante et singulière que ce nouvel essai?

Qui sait ?

MENDELSON : MENDELSON (1)



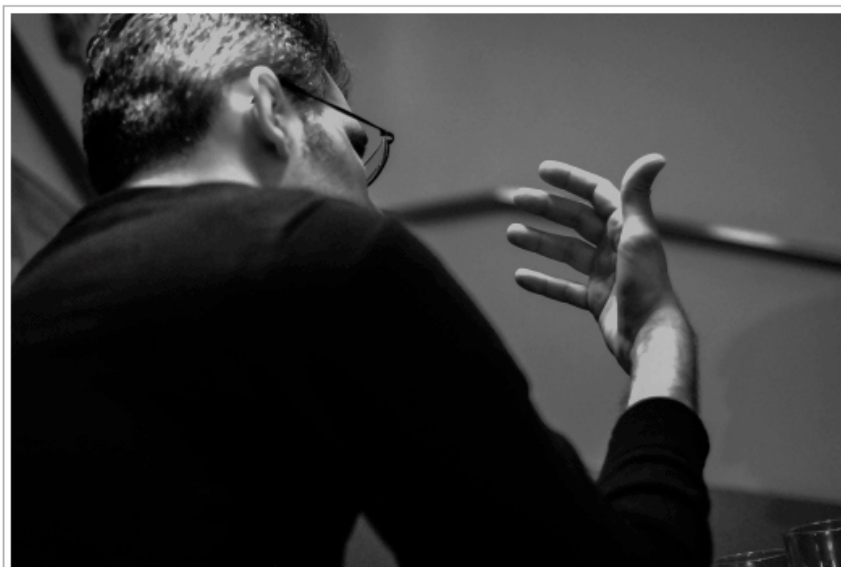
24 avril 2013. 21h. Paris 20e, Le Bouillon St Stef, rue de Ménilmontant. « Écoute, j’crois c’est une première dans l’histoire quand même, parce que c’est ma troisième bière, donc j’pense que ce sera la première interview où je suis bourré ! » me déclare Pascal Bouaziz dans un éclat de rire que je ne lui connaissais pas, asseyant une silhouette bonhomme que je ne lui connaissais pas. Faut dire qu’il s’est écoulé 5 ans entre l’album qui nous réunit aujourd’hui, *Mendelson*, attendu le 6 mai, et le précédent, *Personne ne le fera pour nous*.

A l’époque, on s’était vu à l’Entrepot’s, quelques mètres plus bas. Son quatrième album, double, venait de sortir en digital. C’était la première fois qu’on se rencontrait. Et j’avais senti une grande solitude en cet homme, elle semblait là, au cordeau, dans ce grand corps longiligne, ces sourcils froncés, ces orbites profondes. Ce côté avion furtif. On sentait que cet homme était parti hors des radars et qu’il n’en était pas encore tout à fait revenu. Il en était encore ombragé, convalescent, dans les limbes. Une grande solitude que cet homme.

On sentait surtout une grande force chez lui, qu’il était (passé) de l’autre côté, qu’il avait ce côté Jim « Mort y sonne », mais sobre, laser, bien d’ici. Un porte-avion, insubmersible. Un beau souvenir : on avait bien échangé, un peu grave, sous-marin. Ce *Personne* c’était quelque chose. Mais quand j’ai écouté ce triple, *Mendelson*, j’ai eu envie de remettre ça : à côté, le double, déjà bien long et noir d’il y a 5 ans, on aurait dit de la lavasse. Le petit homme en mousse. Je voulais d’un grand entretien qui relègue l’autre au rang de rigolade.

Cinq ans donc. Et toujours dans le coin. Il a failli le quitter. Ces dernières années, « comme tout le monde », il est allé à Montreuil, « une belle maison à prix cassé, côté Rosny », mais a vite déchanté, retour à la case départ, quand le loyer est passé de 1000 à 1450 euros CC. Oui, on parle un peu de sa vie, de la vie, du quotidien. Lui ne parle que de ça : des gens. De « *que font les gens ?* » comme le chante Murat (« Nu dans la crevasse »), seule phrase qu’il me dira sauver de *Mustango* (sommet et dernier bon de Murat). Un dur cet homme-là.

**« JE SUIS PRESQUE DANS UN REGISTRE
OÙ JE DEVRAIS DIRE : LA CHANSON
FRANÇAISE C’EST DE LA MERDE »**



Bonjour Pascal. Tu sors donc ton nouvel album, le 5e de Mendelson, un triple dans deux semaines. Tu as déjà commencé à donner des interviews ?

Oui, j'en ai déjà donné une à un vieux de la vieille du *Nouvel Obs* qui s'appelle Bernard Loupias. Mais c'était très chouette parce qu'il est arrivé avec une approche complètement transversal. Il m'a parlé beaucoup de littérature, de musique contemporaine et de free jazz. Parce que lui, la première fois qu'il a entendu parler de nous, c'était par Daunik Lazro et Joëlle Léandre et tout ça. Et j'ai aussi été interviewé par *Pop News*. J'étais scié, ils me disaient que ça faisait 13 ans qu'ils existent.

C'est vrai que *Pop News* c'est un peu des pionniers en matière de site internet sur pop musique. Leur charte graphique en témoigne. Elle est d'époque !

C'est pas faux !

A part ton déménagement que s'est-il donc passé de concret et signifiant pour toi depuis la sortie de ton précédent album ? Sa sortie remonte à fin 2007, c'est ça ?

La sortie digitale, oui. Et l'enregistrement c'était 2004, donc il est sorti très longtemps après. Et puis il est sorti en magasin en 2008. A cette époque j'étais déjà sur les textes du nouveau. Et là, j'ai fait l'inverse du précédent. Le précédent, tu te souviens c'était de la musique très improvisée, sur laquelle j'avais posé des textes écrits plus ou moins rapidement, qui venaient de périodes différentes. Là, j'ai pris des textes que j'ai écrits presque entièrement avant de me poser la question de la musique.

Tu n'avais jamais fait ça avant, de prendre les textes comme point d'ancrage des morceaux ?

Si, mais pas à ce point. A une autre époque j'écrivais des textes et on faisait les musiques avec Olivier (Féjoz - nda), le premier mec avec qui j'ai bossé, mais c'était toujours un peu concomitant. Là, y'avait que pendant très longtemps y'avait vraiment que du texte. Et puis on s'est mis à bosser avec Pierre-Yves (Louis - nda). Il a chopé une boîte à rythmes un peu par hasard, et on savait pas du tout s'en servir. C'est une boîte à rythmes un peu spéciale, avec des sons de synthés, et on a commencé à jouer avec, on improvisait comme ça à quatre mains sur la boîte à rythmes. Et quand on trouvait un truc qui semblait correspondre aux textes, où j'entendais les phrases sonner, le phrasé, on enregistrait et je posais rapidement les voix. On avançait comme ça, mais chaque fois c'étaient des sortes de mémos, de croquis. Avec ça, je réécrivais petit à petit les textes, je les fixais. C'était pas mal de boulot. On en a fait une vingtaine. Et après on est entré en studio, on s'est mis tous ensemble dans la même pièce et l'idée c'était de prendre ces croquis et leur voix témoin, d'improviser par-dessus, d'enlever la boîte à rythmes et de refaire la voix. Mais finalement on a gardé beaucoup de boîte à rythmes parce que je trouvais que ce mélange était vraiment très intéressant.

Quand êtes-vous entré en studio ? Tu arrives à dater ?

L'enregistrement, c'est 2011. Mais les textes ont été très très longs à écrire. Les premiers doivent dater de la fin du mixage du précédent album, 2006. Donc tu vois c'est cinq ans d'écriture. Généralement mes textes viennent de plusieurs périodes, mais là ils datent tous de la même période, j'ai pas réutilisé de vieux textes, c'est que des textes qui sont tous venus à peu près ensemble et que j'ai un peu travaillés les uns par rapport aux autres. Quand je voulais en laisser reposer un, je me mettais sur un autre. C'est pour ça qu'à mon avis c'est assez cohérent.

Comme s'il y avait un chapitrage ?

Ouais, c'est presque ça.

Et comment en es-tu arrivé à ce découpage en trois albums ?

Bah quand on a sorti les croquis avec les voix témoins, ça faisait cinq CDs.

Ah ouais ? Donc en plus t'as jeté des trucs...

Ouais, parce que y'a des morceaux qui n'ont pas marché quand on les a emmenés en studio, des morceaux que j'adorais, que je voulais absolument sur le disque mais où la boîte à rythmes s'avérait bizarrement arythmique, c'est-à-dire qu'on pouvait pas jouer par-dessus, des trucs comme ça. Ou un morceau de 20 min en cinq temps avec des trous, que les batteurs n'arrivaient pas à tenir...

Ton précédent album a-t-il quelque part amené ce nouveau projet, plein de longs textes, sur trois disques ? Est-ce sa suite naturelle, en plus décomplexé ? Parce que *Personne ne le fera pour nous*, c'était déjà un double album, qui comportait de longs morceaux comme « 1983 », qui a plu. T'es-tu donc surpris à voir que ce genre de choses pouvaient plaire ?

Oui. Alors un truc est certain c'est que chaque album est une nouvelle proposition et que naturellement sur les trucs qui marquent et où j'ai le plus de retours, c'est presque bêta à dire, mais je me dis : « *Tiens, là y'a peut-être un truc dont j'étais moins conscient que ce que tout le monde me dit* », tu vois ? C'est le truc du mec au bar qui sort un truc et d'un coup les gens écoutent. Il s'en souvient et se dit : « *Tiens, les gens écoutent.* »

A quels moments t'es-tu donc senti étonnamment écouté sur le précédent album ?

Ben par exemple François Gorin a écrit un article (dans *Télérama* - nda) où il parle de l'album et il parle de « *Barbara* » (« 1983 » - nda) et du sentiment de honte que j'y aborde, et il dit que là il se passe un truc qu'il n'a jamais entendu ailleurs. C'est le genre de choses qui te fait réfléchir. En fait, moi avant j'avais un producteur, Vincent, qui avait ce rôle-là. C'est-à-dire qu'au tout début, j'étais très jeune donc je savais pas trop qui j'étais. Où plutôt je savais pas trop là où j'étais bon. Et lui il a été très fort, et peut-être aussi très influent parce qu'il me disait : « *Nan mais écoute, ça c'est sympa, mais bon d'autres le font beaucoup mieux que toi, et toi ce que tu fais d'unique c'est ça.* » Donc d'un coup ça te libère, bien sûr, tu prend conscience d'un truc et c'est très intéressant. Donc il y a eu ça. Mais d'un autre côté, à la réécoute du disque, il y a un truc qui moi m'a déplu et que personne ne m'a signalé c'est que je présente une image très vulnérable... Enfin...

Par vulnérable, tu veux dire que dans la noirceur du propos il restait encore trop d'émotion, que le narrateur c'était trop toi ?

Ouais, y'avait un truc qu'était bien, qu'il fallait laisser passer, mais j'avais aussi pas trop envie de jouer sur cette corde tu vois ? J'ai vraiment une horreur des gens qui refont sans cesse la même chose, même s'ils le font très bien. Moi j'aime beaucoup la chanson française par exemple, mais parmi d'autres choses, justement, y'a autre chose, y'a pas que ça. Mais par exemple, Souchon bon il arrive quand même à être séduisant, mais je me dis : « *Merde, quoi.* » Ou Cabrel ! Putain, le mec il a une formule, à chaque album les mêmes musiciens, le même format, le même son de voix, la même manière de chanter, tu te dis : « *Putain, merde !* » Alors bien sûr des fois ça marche encore mais... Ou Murat, Murat tu te dis : « *Combien d'albums il va sortir, par an ?* »

Oui, par an ! Avec la même mollesse...

En même temps, ça fait longtemps que j'ai pas écouté mais j'avais plus la curiosité parce que c'est trop systématique. Et donc moi je voulais pas ça, donc j'ai été contre ça. Et puis il y a eu aussi un petit documentaire très chouette de Guillaume Morel qui s'appelle « *Moindre Poésie* », un joli titre, et je l'ai revu récemment parce qu'on en a reparlé (on y entend Pascal Bouaziz raconter son histoire et l'histoire de Mendelson - nda), et à un moment je dis : « *Moi, le prochain album sera très noir. Et très court.* » Bon, j'ai rempli la moitié du contrat (rires) !

En effet (rires) !

Et ça, ça date de 2008 ou 2009, donc j'étais déjà bien parti dans mon truc.

Et finalement t'as fait long parce que en te fixant comme « dogme » de faire un truc très noir, sans complaisance, t'as mis le doigt sur une mine, c'est ça ?

Oui, peut-être... Ou alors... j'étais vraiment très très déprimé quand le précédent disque n'as pas trouvé de distributeur, de producteur, de partenaire. J'étais vraiment dans un truc très très noir. Et à l'inverse, juste après, quand il a commencé à avoir un succès, bon tout relatif, mais pour nous un succès important...

Oui parce que quoi, il s'est vendu à 5000 exemplaires, c'est ça ?

Oui.

C'est pas mal.

Oui, c'est presque autant que le dernier Jane Birkin (*Enfants d'hiver* - nda) donc...

Ça a trouvé son public, ça a répondu à quelque chose qui n'existait pas.

Donc la rencontre de ce truc très noir et de ce succès, ça te libère, mais tu restes dans quand même cette humeur noire. C'est ça le truc.



Et qu'est-ce que ça t'a fait en tant que musicien de te confronter d'abord aux textes à ce point ? Parce qu'en France quand on fait du rock ou de la pop, par tradition anglo-saxonne de la chose, c'est mal vu de commencer par le texte, c'est faire son petit français qui met la musique au service du texte, sépare le son du sens. Là l'idée c'était de lever ce tabou, de dire : « Bah non, moi je prends les textes d'abord et fuck » ?

Bah moi, je suis pas un mélodiste déjà...

Oui, mais est-ce que tu t'es dit qu'il y avait un truc à faire là-dedans, que justement c'était comme un tabou, un terrain en friche ?

Ah oui, euh... (Silence) En France, en France, moi les choses qui me touchent et qui me touchent depuis toujours, c'est les textes. Barbara, Brigitte Fontaine, Léo Ferré, Michel Cloup : c'est des gens qui ne peuvent pas se supporter écrivant n'importe quoi. Et donc ils sont très exigeants. Et moi c'est ça qui me fait de l'effet. Une belle mélodie, je m'en fous complètement ! Des mélodies, j'ai l'impression que les gens en pissent au kilomètre, on s'en fout, ils peuvent chanter en anglais, en turc...

Oui, c'est le règne de la marchandisation de la pop devenu jingle pub, de la mélodie générateur de temps de cerveau disponible.

Oui, exactement. Avec la mélodie tout le monde sifflote, tout le monde oublie qu'il est misérable (rires) ! Moi, c'est pas du tout mon truc.

Oui, j'ai vu (rires) !

Donc y'a ça, et puis y'a peut-être aussi le fait qu'on m'avait commandé quelque chose pour le projet un peu hybride *Fantaisie Littéraire* (chroniqué à l'époque sur Parlyhot - nda), où là j'étais parti d'un texte d'Olivia Rosenthal, j'avais presque remonté le bouquin entier pour en extraire que 15 minutes et là, du coup, c'était vraiment le texte et des bruits. Et je trouvais que c'était assez fort. Enfin pour moi, à le faire et à l'entendre, y'avait vraiment un truc qui était...

Du plaisir ?

Peut-être. Mais même à l'écoute, il s'en dégageait un truc très libre dans le ton. Donc c'est là peut-être que je me suis dit : « *Tiens, y'a un truc.* » Mais d'une manière générale, si y'a pas un texte, c'est même pas la peine. A la limite, le seul qui me fait me dire : « *Tiens, si y'a pas un texte, j'écoute quand même* », c'est Wyatt (interviewé par mes soins ici - nda)...

Parce que son chant semble si extraterrestre, que c'est une écriture en soi...

Oui, oui, il peut chanter n'importe quoi.

C'est marrant car quand j'étais en plein lobbying pour tenter d'écrire quelque chose sur ton nouvel album dans *Gonzai magazine*, et avant que Thomas ne finisse par définitivement décliner mon offre au motif que « c'est vraiment trop inécoutable sur la longueur », il me disait que pour lui c'était « une sorte de *Metal Machine Music* de la chanson française »...

Ouais...

Et je trouvais sa comparaison intéressante parce que je la trouvais à la fois fausse et vraie : fausse dans le sens où sur ce disque de Lou Reed il n'y a pas de texte, que de la guitare qui parle, et bruisse comme un long dérushage, et vraie dans le sens où en fait chez toi on pourrait presque dire que c'est le texte qui tient ce rôle fleuve, « pysché », mais au niveau des mots, de la pensée cette fois, comme si tu assumais et avais compris que nous notre guitare, si on veut partir en vrille, faire sauter le caisson, c'est le langage...

Ouais...

Donc tu fais des soli de mots...

Ouais. Ouais, ouais...

C'est là qu'on peut être « rock ».

C'est là qu'on est fort, oui, c'est là qu'on est puissant. Ouais, c'est sûr. C'est pas faux que, si on veut s'aligner sur les américains niveau guitare, on a 30 ans de retard.

C'est une cause perdue, un faux combat.

Ouais. Mais bon, ceci dit y'a quand même de la guitare dans l'album. Y'a quand même de la musique.

Ouais. Bien sûr. Y'a même un sacré travail d'ambiance...

Oui, y'a des ambiances, on pousse les trucs, on va chercher...

Par exemple l'atmosphère de « Ville nouvelle » développe un truc spectral malsain dur à supporter ! Un truc paranormal entre le vertige d'angoisse et le voyage astral...

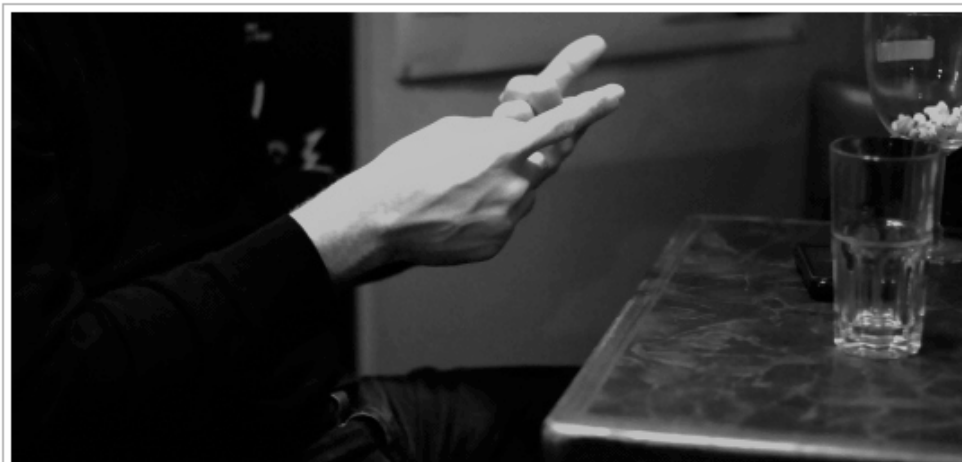
Ouais, ouais...

Comment vous faites pour créer quelque chose de si fin et abstrait ? Vous parlez ensemble de l'ambiance qui irait bien sur tel et tel texte ou vous vous laissez vraiment aller à improviser, vierge de tout, sur les croquis et la voix témoin ?

Aucune indications, c'est ça qu'est bien avec ce groupe hein... Bon, je sais pas si ça va durer mais aujourd'hui, on est dans la même pièce, on lance le truc, tout le monde joue, y'a aucune indication et on a des moments magiques. J'avais déjà vécu des moments un peu magiques - je déteste dire « un peu » comme tout le monde - par exemple sur « La Honte » sur le précédent disque. Personne n'avait jamais joué la musique ni entendu le texte, je ne l'avais jamais chanté et je savais pas ce que j'allais jouer. On se lance, « record », et ça marche. Et là tu te dis que y'a quand même un truc assez fort...

Qu'il vaut mieux pas analyser !

Pas analyser et surtout pas retoucher. Faut pas se dire : « *Tiens, elle était pas mal celle-là, y'a qu'à essayer de la refaire.* » Non, non, non, laisse tomber, on va plutôt bosser sur ce morceau. « *Ah oui, mais c'est un peu faux à cet endroit.* » On s'en fout (rires) ! Donc y'a des moments qui sont très surprenants. C'est comme sur « Les Heures »...



Oui, attardons nous un peu sur « Les Heures ». Parce que ton nouvel album n'étonne pas seulement par sa nature de triple album comportant des morceaux de 12 minutes, il l'est aussi parce que son CD2 ne comporte qu'un morceau de plus de 54 minutes. Tu cherches à entrer dans le Guinness Book des Records ou quoi ?!

Écoute, j'espérais (sourire mutin - nda) et puis j'ai vu que les Flaming Lips ont fait ~~un morceau de 6h~~. Ils ont même fait un morceau de 24h donc non. Mais, c'est pas parti aussi bêtement que l'envie de gagner un concours, non, c'est vraiment parti du personnage de la chanson « Monsieur », sur le deuxième album (*Quelque part*, sorti en 2001 - nda), je savais pas ce qu'il était devenu et il me restait en tête, et voilà j'ai refrappé à sa porte et c'est pour ça que je commence par « *Tu crois que tu te souviens de moi ?* ». C'est parti comme ça. Et c'était surprenant, même pour moi parce que...

Tu te fais littéralement happer dans ces moments-là ?

Oui, tu plonges et puis ça fonctionne aussi par association d'idées, et ça n'en finit pas. Et j'ai beaucoup coupé encore. J'ai beaucoup coupé parce qu'il faut savoir couper, c'est le plus dur. C'est la seule règle de Faulkner là, c'est : « *Kill your darlings* », « *Tue tes petites chéries* ». Et c'est le plus dur, parce que des fois la petite chérie c'est la phrase qui a déclenché tout le texte, c'est le truc qui te fait le plus plaisir mais c'est peut-être pas forcément le truc le plus important; Peut-être que tu te fais plaisir et qu'en te faisant plaisir tu casses le truc...

Et là, maintenant que t'as fini cet album, tu arrives à avoir un regard extérieur sur ce que tu viens de faire, tu as la satisfaction du produit fini ?

Non, pour l'instant je suis plutôt dans le mode un peu stupéfait qu'on ait réussi. On a tellement lutté sur certaines chansons, notamment sur « *Une seconde vie* »... Avec le mec avec qui on a fait l'album et le mixage, on a dû la reprendre 4 fois depuis le début avant de la réussir.

Et comme les morceaux sont très longs ça doit être usant de tout reprendre x fois depuis le début...

Ouais, là tu remets tout à plat et c'est très très long. Mais dans « *Une Seconde Vie* » y'avait un truc qui était beaucoup plus difficile que dans « *Les Heures* » - du moins il me semble - c'est que y'avait une grosse pression acoustique, presque physique, et c'était dur de pas perdre le texte et que les deux fassent sens ensembles. Donc moi pour l'instant je suis plutôt satisfait, je suis dans le truc : « *On y est arrivé.* » Et ça marche encore, j'écoute les morceaux et je suis encore surpris, je me dis : « *Oh, ça, c'est pas mal ça.* » Donc je suis un peu comme un gamin à dire : « *Ah, on est bon ! Il est beau mon disque !* » (rires)

Et comment fais-tu pour mémoriser des textes aussi longs ?!

Pour la plupart des textes, j'ai pas de problème. J'ai même appris le texte de 15 minutes d'« *Une Seconde vie* ». Y'a que pour « *Les Heures* » que j'y arrive pas.

Tu les apprends comme un acteur apprend son texte ?

Oui, par cœur comme les poésies à l'école hein.

Oui, sauf que toi c'est pas rimé et c'est plus long !

Les acteurs, leurs textes sont plus longs et ils y arrivent. Je prends le temps qu'il faut, mais « *Les Heures* » j'y arrive pas. Comment on dit en anglais pour « le flot de pensée » ?

Le stream of consciousness ?

Oui, voilà, exactement. Et donc ce stream of consciousness là, je peux en enchaîner les 10 premières minutes mais après je rentre vraiment dans le texte et ça pars ailleurs.

Tu improvises ?

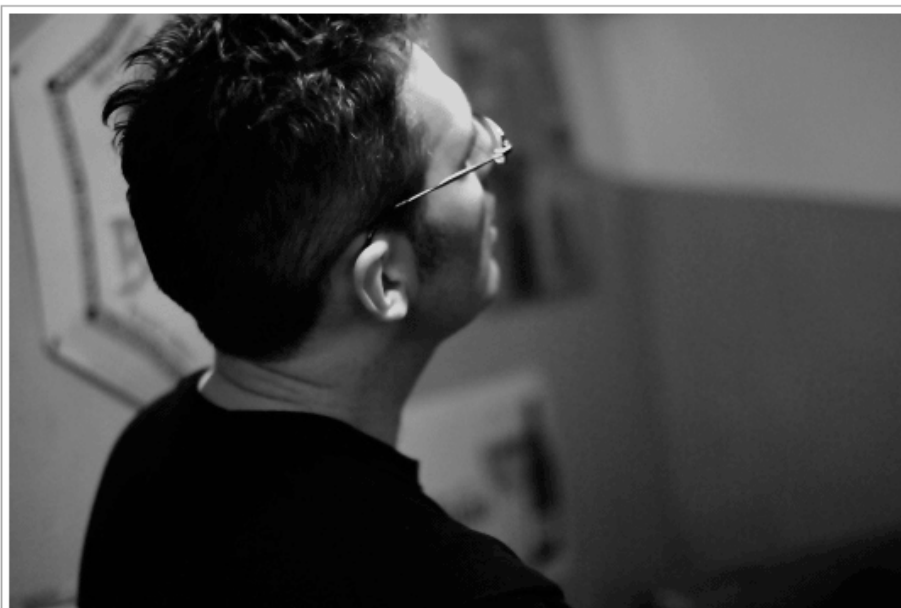
Je perds le truc et je fais un autre raccourci, tu vois ? Je peux pas respecter le truc. Pour le respecter vraiment, à mon avis, faut être un acteur et avoir beaucoup plus... Enfin j'ai déjà pas mal d'usage mais là j'y arrive pas. Donc sur scène on trouvera une idée. Mais bon j'ai déjà vu des concerts navrants avec des chanteurs qui chantaient des chansons de 3 minutes avec des prompts et ça dérangeait personne.

J'en ai vu aussi ! Et pour ce qui est du placement de la voix, pour cet album tu as essayé plusieurs trucs pour ne pas tomber dans un truc slamé ou à côté de la plaque au niveau de l'émotion ?

Bon, déjà je commence à avoir un peu - pas un peu - je commence à avoir pas mal de bouteille, je sais ce que je peux faire et à quel moment ça bascule dans un truc un peu pas terrible. (Tu enlèveras tous les « *un peu* », s'il te plaît. Je supporte pas ça ! C'est insupportable, c'est un tic de *France Culture*, j'ai envie de les assassiner quand je l'entends et moi je me retrouve à l'utiliser aussi. C'est horrible.) Donc presque naturellement j'entends ce qu'on a trouvé avec Pierre-Yves, je sais quel texte je vais mettre dessus, je sais spontanément que ça va marcher. Après je le fais, et je le fais pas 4 fois. Si j'arrive au bout c'est que ça suffit. Et si je trouve un ton intérieur qui correspond à la musique et au texte, et qui est fluide et qui est vraiment fidèle au texte, qui tire pas le texte ailleurs, je sais que c'est bon. Donc généralement, je le fais au bout de... je sais pas, si tu lances record, je commence et au bout de 30 secondes je dis : « *Nan, allez on s'arrête.* » Mais c'est vrai que la plupart des prises voix de studio sont bien meilleures que les voix témoins quand même. Le fait d'écouter beaucoup les voix témoins pour bosser, pour jouer dessus, pour enregistrer fait que quand tu fais la vraie prise bah y'en n'a pas eu 15 millions quoi. La vraie prise elle va se souvenir de toutes les idées que tu as eu... Mais je pense que y'a que moi qui l'entend. Mais à la limite c'est moi le plus important.

On est toujours son premier auditeur.

Oui et je pense que j'entends l'écueil beaucoup plus vite que les autres. Parce que là où ils vont mettre 3 ou 4 écoutes à se dire : « *Là y'a un truc qu'est pas bien* », moi je vais l'entendre tout de suite.



Tu parlais du stream of consciousness. Cette expression m'est précisément venue en écoutant l'album car j'ai eu la forte impression que c'était comme une coupe transversale d'une certain état de la France d'aujourd'hui que tu mets à jour comme le gros dérushage d'un malaise ambiant, que tu le rendais visible...

Oui, oui.

Tu te le formules un peu comme ça ?

Bah, hum...

Le malaise des classes moyennes, une sorte de France d'en bas et de force du bad qui serait un peu partout !

Bah moi je me défends d'avoir un quelconque discours militant...

Oui, pas militant...

Mais j'ai le souci de ne pas, non plus, euh... Encore une fois je reviens à ce qui me plaît moi, ce qui me touche, c'est « Comme à la radio », c'est « Il n'y a plus rien », c'est... Dans « Comme à la radio », Brigitte Fontaine fait une coupe de l'année 68, avant que ça échoue et d'un coup elle trace la ligne, elle dit : « *Voilà, il fait froid dans le monde.* » Y'a des feux qui s'allument partout mais il fait froid dans le monde. Je... De toute façon quand on écrit beaucoup et qu'on a le souci de pas écrire des bluettes ou des chansons d'amour, enfin moi en tous cas c'est mon souci, ça transpire, et moi je l'accueille alors voilà. Et puis je lis beaucoup de choses, qui n'excluent pas la vie telle qu'elle est, tu vois ? Je veux dire... Enfin, je lis tout donc... Mais bon, depuis le début j'ai... C'est pas une volonté, c'est pas un truc...

C'est de parler de ce qui reste, de ce qui est important...

C'est pas une volonté mais j'ai l'impression que y'a peu de gens qui le font. C'est pas un discours social ni sociologique parce que la chanson engagée est navrante, je suis loin de penser comme les Béruriers Noirs. Je suis pas du tout dans ce truc-là mais...

A quoi ressemble la vie des gens aujourd'hui ?

Voilà, quoi, la vie normale, la vie des gens, à quoi ça correspond ? Par exemple, moi, je prends le métro, 2h par jour, et je suis abîmé par la même chose donc je le ressens très fort et comme je le ressens très fort ça transpire et puis je l'exclue pas.

Ouais et ça te fait du bien de sortir ce genre de choses ?

Quand je le trouve, quand, comme dans « Ville nouvelle », je trouve une manière de raconter une histoire - je me méfiais beaucoup d'innover parce qu'on a l'impression d'être déjà passer par là - mais j'étais tellement happer par cette femme que je pouvais plus m'en détacher et je pouvais pas ne pas mener le truc au bout. Je le lui devais, tu vois ? Je m'attache beaucoup aux personnages des chansons.

Je vois ça puisque certains reviennent frapper à ta porte. Y'en a d'autres d'ailleurs qui sont revenus te voir et qui figurent dans cet album ?

Euh...

Qui reviennent te voir comme un médecin qui reçoit des patients !

(Rires) Non, alors la femme de « Ville nouvelle » elle est nouvelle, je la connaissais pas avant. « Monsieur » est revenu. Probablement que le narrateur de « Pinto » reviendra. Je sais pas dans quel état, le pauvre. Et puis après y'a tous les alter ego beaucoup plus évidents qui reviennent : le personnage qui chante « Katherine Hepburn », celui qui chante aussi « Une seconde vie », tu vois y'a des...

Y'a des manteaux comme ça ?

Oui, c'est Kundera qui dit qu'on n'écrit jamais qu'à partir de possibilités d'être.

Il y a une sorte de panthéisme du narrateur ?

Voilà, c'est ça, donc je peux être tous les personnages et je suis tous les personnages, tous les narrateurs des chansons à des moments.

Il est fort Kundera...

Oui, mais lui il a poussé le truc plus loin, maintenant il fait presque l'histoire des gestes. Ça c'est un truc qui m'a marqué : il fait l'histoire des gestes. Finalement les hommes c'est rien, mais les gestes, voilà ce qui reste. Dans un de ses romans, je sais plus lequel (*L'Immortalité*, sorti en 1990), il voit une vieille dame qui prend un cours à la piscine et qui fait un geste de toute petite fille à son maître-nageur, enfin pas de toute petite fille, de pré-ado, et il se dit : « *Ce geste, d'où il vient ? Il est beaucoup plus jeune qu'elle et en même temps il est beaucoup plus vieux.* » Moi c'est un truc que je vois beaucoup. Tout le monde dit que chaque être est unique. Mais moi je crois pas que les gens soient uniques (rires) ! Je crois qu'on est très banal !

On est que traversé par des trucs ancestraux qui nous gouvernent...

Oui, et ça c'est un truc que j'ai pas encore exploré.

Il y a un truc presque chamanique dans le fait d'être peuplé de personnages inspirés du quotidien, qui viennent frapper à ta porte et que tu libères par flux de pensée...

Oui, je pense pas qu'il y ait un écrivain qui puisse s'isoler du monde pour écrire. Tout le monde dit : « *On s'isole du monde pour écrire* », mais ça c'est dans un deuxième temps. Moi je peux pas écrire si je ne me rends pas disponible. Alors toi tu dis chamane mais..

Toi tu dirais éponge ?

Voilà, éponge ! Notamment par les films, les lectures, les rencontres, et c'est aussi pour ça que tout ça prend beaucoup de temps. Quand on n'est pas dans la répétition de ce qu'on a déjà fait on est obligé de laisser du temps pour se laisser nourrir sinon on fait effectivement la même chanson, continuellement, avec les mêmes mots. Là, par exemple, je lisais dans un article : « *Nan mais là Kent il a tout bouleversé, il a tout révolutionné...* »

Son dernier album est beau (*Le Temps des âmes*, sorti en 2013)...

Je l'ai pas écouté (rires) ! Mais le mec fini son truc en disant : « *C'est un piano-voix.* » Tu me dis que ça révolutionne tout, que ça bouleverse tout alors que c'est un piano-voix ! C'est bon, la révolution elle est cheap quand même (rires) !

Mais toi, tu aimes quand même la chanson française à texte.

J'aime entre autres choses la chanson française. Je précise parce que je suis presque dans un registre où je devrais tenir un discours inverse. Je devrais dire : « *La chanson française c'est de la merde.* »

Parce qu'il n'y a pas si souvent de la bonne « chanson française » donc ce qu'on entend par là est souvent mal connoté.

Oui, et puis quand on est dans une démarche un peu difficile, différente, dire qu'on aime la chanson française c'est comme si on trahissait la cause. Mais moi j'aime Joe Dassin par exemple. Joe Dassin me bouleverse. Et il écrit pas ses paroles et il a un costume ridicule donc ça fait beaucoup hein. Mais quand il chante j'entends qu'il comprend ce qu'il dit, et c'est beaucoup. Excuse-moi j'ai oublié ta question.

C'est normal, je ne te l'aie pas posée ! Je me demandais si justement à un moment, quand tu as fait ce disque, tu avais ce sentiment que la chanson française n'avancait plus et que tu aimerais la faire avancer ?

Ah oui, ah oui. Bah c'est un rêve du premier album ça (*L'Avenir est devant*, sorti en 1997 - nda).

Conjurer cette sorte de « fin de l'histoire » de la chanson française ?

Oui, peut-être oui, mais moi en écrivant ce premier album j'avais l'impression - et j'en étais loin pourtant - d'être révolutionnaire. D'une manière très fine, très bizarre, très à côté de la plaque. Mais dans l'écriture, déjà, j'avais l'impression que voilà c'était bon, on pourrait plus écrire comme avant après ça, tu vois ?

Après moi, le déluge ?!

Ou après moi, une nouvelle vie quoi.

Que des toi !

Par exemple (rires) ! Mais je voyais bien qu'à l'époque avec Diabologum et Dominique A, comme on partageait le même label (Lithium, 1991 - 2004 - nda), y'avait un truc musical qui se passait et que j'en faisais partie. Y'avait d'autres qui allumaient des feux, comme dit Brigitte Fontaine. Maintenant, j'ai plus tellement cette impression.

Mais justement, Diabologum n'est plus, le dernier Dominique A est bien mais pas révolutionnaire et Bashung est mort. Est-ce que toi à un moment tu te dis pas que ça ronronne ?

Non, je me dis pas ça comme ça, je peux pas, je me dis pas : « *Tiens, faudrait que je foute un coup de pied dans la fourmilière* »...

Mais tu le fous quand même.

Oui, mais alors ça c'est... (Silence.) Y'a une partie qui est assumée, totalement, et y'a une partie qui est... Purement du plaisir, c'est : « *Qu'est-ce qui va se passer ? Qu'est-ce qu'on va trouver ? Ah, là, on n'a jamais fait !* » Surtout : « *Là, on n'a jamais fait.* »

Un kif d'explorateur ?

Oui, oui, un truc de : « *Ah, tiens, merde, qu'est-ce qui va se passer ?* » Alors que si j'étais là en train de me dire : « *Bon, j'ai ma guitare classique à la maison, mon texte, alors Leonard Cohen il fait comme ça, Dylan il fait comme ça, j'ai qu'à faire entre les deux...* »

Tu te demandes donc ce qui s'est pas fait, ce qu'on peut encore oser faire.

Oui.



Photos par Johanne Chabal du site [Bruitalize Me](https://bruitalize.me)

24 avril 2013. 21h45. Paris 20e, bar Le Bouillon St Stef. « *Moi, une quatrième, je vais pas y arriver !* » estime Pascal quand je lui propose « *la même* ». Ça fait trois quart d'heure qu'on parle de Mendelson, le 5e album (triple) de son groupe, Mendelson, qui réuni autour de lui, sa gratte, ses textes, son stream, Pierre-Yves Louis (guitare), Charlie O (claviers), Sylvain Joasson (batterie) et Jean-Michel Pirès (idem), une vraie matière musicale, comme en témoignera leur concert du 23 mai au Cabaret Sauvage (entre les Doors et Godspeed, s'il fallait vraiment situer). Trois quart d'heure qu'on roule, roule, et on n'est pas rendu.

On a encore de la route, assis dans l'arrière salle déserte et baignée de rouge du Bouillon. Encore des choses à dérouler seul à seul au sommet de cette table surélevée par une petite estrade, genre red room à l'abri des regards. J'ai dans mon sac quelques babioles en guise de balises GPS, au cas où : *La Solitude* (Ferré), *Matrice* (Manset), *L'imprudence* (Bashung), *La Route* (Cormac McCarthy) et le *Libé* du 2 avril où Houellebecq, sale gosse gueule cassée fait la Une pour la sortie de son 3e recueil de poèmes, *Configuration du dernier rivage*, et lâche, roublard, que « *Le monde n'est plus digne de la poésie...* ») Je garde ça sous cape.

On avance, on avance, mais on est qu'à mi-chemin alors Pascal, dans un réflexe jésuitique (Manséen ?), Pascal qui n'est pas le leader des National (se définissant volontiers comme « *un mauvais conducteur qui emprunterait des heures et des heures durant la mauvaise direction sans jamais l'admettre* » comme il l'a dit à Lyonel du magazine *Magic*), Pascal, qui est un mec carré, un mec qui file droit tant qu'il peut, décline le « *refill* » pour mieux gérer l'essence. Il veut « *rester conscient jusqu'au bout* ». (« *Prends-moi un verre d'eau, on dira que c'est de la vodka.* ») Oui, c'est mieux. Surtout que c'est l'heure du « *shoot* ».

Johanne vient d'arriver et c'est mon atout photo sur cette interview. On s'est jamais vu. On est entré en contact y'a peu via Facebook. Johanne c'est une journaliste d'aujourd'hui. Une journaliste qui fait plein de choses dans le monde du rock indé, d'autres choses avant celle d'écrire. Elle a créé un site, *Brutalize Me*, où elle fait du live report et des photos de concerts, mais elle est surtout tour manageuse de groupes plutôt punk rock. Oui, elle est dans le camion avec eux, « *embedded* », s'occupe de l'hôtel, du merchandising... Et Pascal ça l'intéresse. Parce qu'elle est jolie sans doute. Et que lui aussi s'occupe de tels groupes.

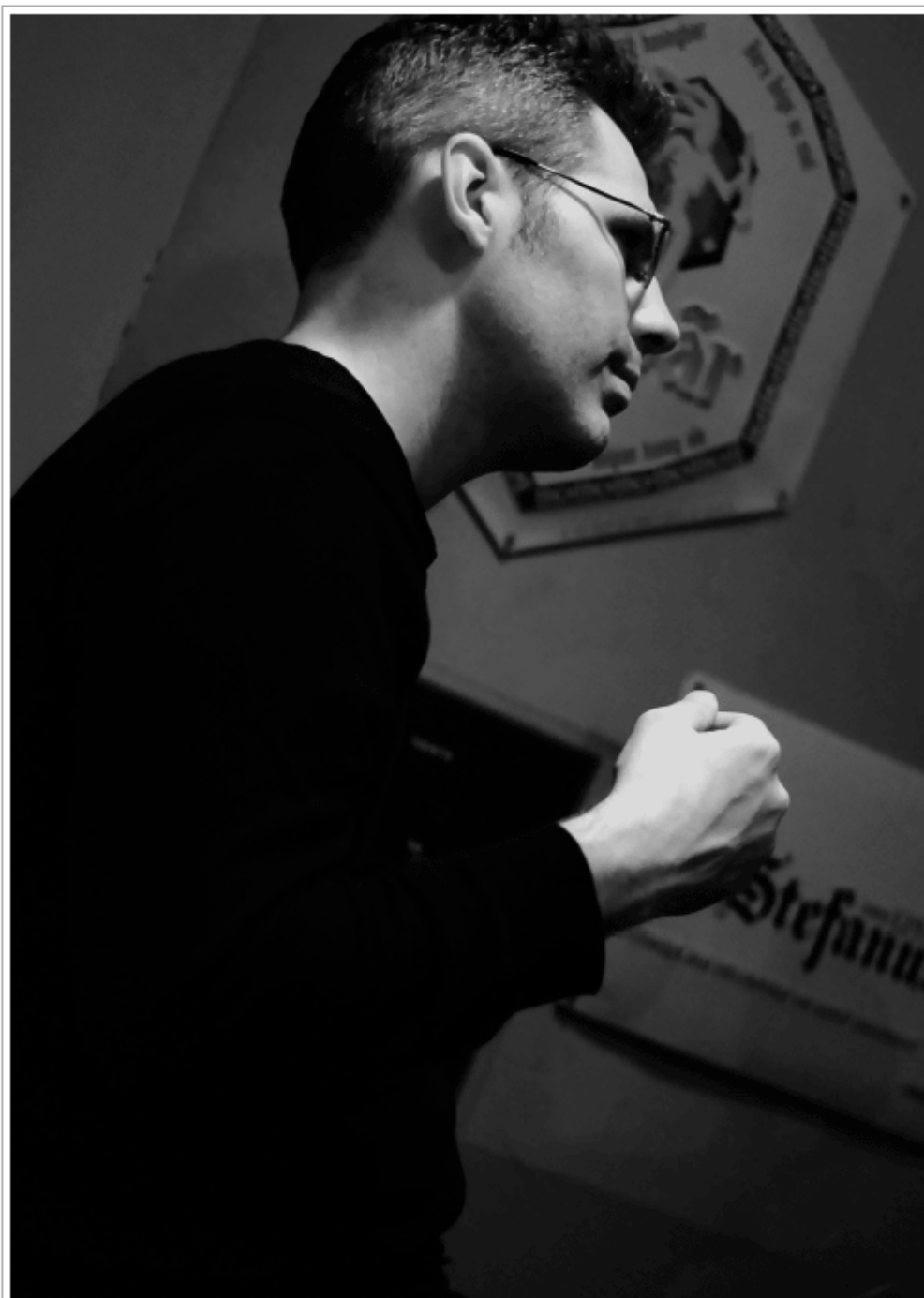
Il bosse une partie de l'année sur la prog du Festival BBmix, qui se tient chaque automne depuis 2005 à Boulogne-Billancourt. Un festival en marge à tous points de vues (temporel, géographique, musical), puisque par exemple l'édition 2012 avait Spain, Ty Segall et Beak en guise de têtes d'affiches. Mais c'est bien beau la musique quand elle est pure, radicale, en marge (on en parlera encore tous trois après l'interview, s'en fumant une sur le trottoir, de celle des autres, Bowie, Pavement, *Bill Callahan*, etc.), c'est bien beau, mais ça nourrit pas son homme. Alors le restant de l'année Monsieur Bouaziz Pascal a un taf alimentaire.

« *Ça me prend forcément beaucoup de temps et d'énergie*, confiera-t-il, sans le nommer, à ce cher Lyonel Sasso de la revue pop *Magic*, *mais je ne saurais pas dire si cette situation altère ma création. A une époque je pouvais être mentalement disponible pour la musique pendant des journées entières. Ce n'est plus le cas. Mais je mange à ma faim et je nourris ma famille, c'est déjà pas mal. Et dans le monde du travail, tu rencontres des parcours et tu recueilles des témoignages. C'est brut et essentiel. J'ai raconté tout ça dans « Pinto »* (ndlr. un morceau extrait de l'album *Quelque Part*, 2000), *un type qui existe vraiment.* »

Pour lui, « *la valeur travail* » n'est donc pas une entrave : « *Par exemple Pessoa a travaillé consciencieusement toute sa vie, ce qui ne l'a pas empêché d'être extrêmement prolifique et de créer des doubles de lui-même. Et d'un autre côté Springsteen a signé les plus belles chansons sur le travail, la misère sociale et le chômage sans avoir jamais vraiment bossé en parallèle. De toute façon, on fait toujours des procès ridicules. Cendrars, on l'accusait de décrire des endroits dans lesquels il n'était jamais allé. Moi, je ne suis jamais allé en Amazonie par exemple mais je connais l'endroit grâce à Manset et Claude Lévi-Strauss.* »

Tout est là : « *Comment un homme peut-il se réjouir d'être réveillé à 6h30 du matin par une alarme, bondir hors de son lit, avaler sans plaisir une tartine, chier, pisser, se brosser les dents et les cheveux et se débattre dans le trafic, se faire chier à se trouver une place de parking pour un job où il produit essentiellement du fric pour un autre type qui en plus lui demande d'être reconnaissant d'avoir cette opportunité ?* » disait Bukowski. Il peut pas. « *Il faut apporter sa propre lumière dans les ténèbres. Personne ne le fera pour nous* » dira Pascal, citant lui-même le poète, sur son précédent disque. Allez, retournons à la mine.

« QU'ILS VIENNENT. QU'ILS VIENNENT, JE SAIS ME BATTRE »



MARTINGALE

Promo indé – Jean-Philippe Béraud – 06 12 81 26 52 – jp@martingale-music.com

Bon je sais, c'est un peu con de formuler ça comme ça mais le dernier album à avoir fait avancer le schmilblick de la chanson en France, musicalement, textuellement, c'était *L'Imprudence* (il acquiesce - nda), parce qu'après, artistiquement, Bashung a rétrogradé avec *Bleu Pétrole*. Et en écoutant ton album, en tant que journaliste et passionné de chanson rock, j'ai titlé, et je me suis dit : « *C'est comme s'ils faisaient l'album crescendo que Bashung n'avait pas pu faire après L'Imprudence, dans la noirceur, dans le texte et dans le spectre musical.* »

(Il acquiesce à nouveau d'un petit signe de tête - nda) Alors ce qu'est rigolo c'est que *L'Imprudence* je l'ai pas écouté à l'époque. Je l'ai écouté que la semaine dernière. Il a été tellement encensé au moment où il est sorti que, je sais pas pourquoi... Mais je suis tellement snob aussi que des fois ça me joue des tours. Mais quand je l'ai écouté, j'ai senti ce que tu dis, j'ai senti que...

Ce disque avait imposé un tel respect...

Il avait une telle liberté ce mec-là... J'ai été très triste quand il est mort parce que je l'ai jamais croisé et que - j'aime pas dire du mal des gens - mais qu'il est fini son album avec...

Gaëtan Roussel...

Ouais. Je trouvais ça triste. Bon, pas forcément pour lui ni Gaëtan Roussel, pour eux c'était peut-être super, mais pour moi, pour moi, je me disais : « *Mais merde, putain, pourquoi j'ai pas fait, pourquoi pas fait la démarche, pourquoi j'ai pas exprimé clairement...* »

Y'aurait peut-être eu un truc à faire...

Oui, ou ne serait-ce que le rencontrer, ne serait-ce que lui dire... Donc... J'ai été très triste quand il est mort. Mais à la limite il aurait pas eu besoin de faire *L'Imprudence* pour que je fasse cet album. Déjà, *Play Blessures*, déjà *Novice*, les deux me suffisaient à faire cet album. Par exemple les textes de mes deux premiers albums, je les écrivais en écoutant *Novice* en boucle. Je pouvais pas écouter autre chose et ça m'aidait tout simplement à... J'écrivais les textes en écoutant sa musique. Donc il avait pas besoin de faire *L'Imprudence*. Mais je l'ai écouté et ça ma scotché un peu quand même. C'est peut-être lié aussi au moment où j'en suis dans ma vie, à des trucs, des histoires très personnelles, mais y'a là des chansons qui ont un écho, une force. C'est une puissance très particulière. Et puis il a un phrasé, une liberté dans le phrasé...

Qui est fort, oui. Mais sur certains de tes nouveaux morceaux j'ai trouvé que ton phrasé se rapprochait parfois de celui qu'il a sur *L'Imprudence*, que tu y as aussi trouvé ta manière de dire les choses en avançant dans le vide, un fantomatisme, notamment sur « Une Seconde vie », je crois que là j'ai pensé à « Faisons envie »...

Écoute, oui, c'est marrant parce que « Faisons envie » c'est une de celles sur lesquelles je suis resté accroché. Mais ma préférée c'est la dernière de l'album, qui est la reprise de la première...

« *L'Imprudence* » finale qui reprend à l'harmonica le « *Tel* » inaugural, genre Dead Man titubant sous les astres...

Oui, là il fait un truc qui n'a pas été fait : c'est Talk Talk avec un texte en français.

C'est exactement ça. Jean-Louis Piérot qui a travaillé sur *Fantaisie Militaire* m'a dit que c'est ce qu'il avait en tête dès *Fantaisie Militaire* : partir dans la direction de *Spirit of Eden*...

Bah il a réussi. Il a réussi vraiment d'une manière... Mais il était... Oui, donc effectivement quand je fais des albums c'est à eux que je parle, c'est à Bashung, c'est à Ferré, c'est à Brigitte Fontaine, à Barbara, à Dylan, à Leonard Cohen. C'est très prétentieux mais en tous cas c'est à eux que je parle, c'est pas - avec tout le respect que j'ai pour Dominique et même Katerine dont j'ai adoré *Robot après tout* - c'est pas à eux que je parle, c'est aux aînés.

Je vois. Ça va peut-être t'étonner mais quand j'ai écouté ton album, je n'ai pas pensé qu'à Bashung ou à ces aînés, j'ai aussi pensé à Sébastien Tellier. Il y a quelques temps, je crois que c'était durant la promo de *Sexuality*, il disait qu'il voulait faire un album sur la morosité et la standardisation presque sectaire que lui inspire les lotissements des villes nouvelles. Il n'a jamais fait cet album et une nouvelle fois je me suis dit : « Bah voilà, cet album c'est Mendelson qui l'a fait. » Vois-tu ton album ainsi, comme un projet sur la dépression de ces gens, de cette France-là...

Oui, la résignation.

Vu sa musique et son orientation freak depuis *Politics*, je ne vois pas trop comment Tellier aurait fait ça, surtout qu'à mon avis, comme on l'a vu, c'était moins une question de musique que de texte et de stream of consciousness...

Peut-être, je sais pas, j'ai toujours du mal à parler des autres parce que je les écoute très peu, c'est navrant. Mais le peu que j'ai entendu me rend curieux de ce qu'il pourrait faire là-dessus... Hier ou avant hier, un mec me parlait de Houellebecq et de son album avec Burgalat...

Ah oui, *Présence Humaine*, tu l'avais écouté à l'époque ?

J'avais écouté un ou deux morceaux et dans un premier temps je me disais : « C'est quand même dommage que Houellebecq soit allé voir Burgalat et qu'il ne soit pas venu nous voir nous. » Et en même temps je pense que ce côté easy listening c'est précisément ce qu'il cherchait pour que ce soit encore plus pervers, tordu. Comme de la musique d'ascenseur pour des gens qui vivent isolés dans des ascenseurs. Donc Tellier pourquoi pas, ouais. Mais... c'est quand même bizarre que quelqu'un d'aussi talentueux aille faire l'Eurovision. Je me dis : « T'as pas autre chose à foutre ? » Parce que le mec il a l'air d'avoir du talent. J'ai vu un extrait sur scène : il a beaucoup d'humour, de décalage, il a l'air très fort...

Oui, mais justement son talent c'est aussi son personnage, sa façon d'être donc il a besoin des médias de l'image pour le faire valoir, ça fait partie de sa musique, de son univers, de sa démarche, donc cette télé, il pouvait pas refuser...

Oui, mais pourquoi cette image ? En fait voilà : j'attends l'album dépressif de Tellier.

Bah il l'a fait.

Ah bon (rires) ?

Oui, son premier album, *L'Incroyable Vérité*, était très noir, instrumental, perché. Il parlait de deuil, d'enfance, de filiation, de la famille...

Ah ouais ? Bon bah faut que je revienne en arrière. (Silence.) Mais c'est pour ça que l'album *Robot après tout* est très très fort, parce que là il arrive à combiner les deux (l'humour de la forme et la noirceur du fond - nda) d'une manière complètement dingue. C'est un album qui m'a fait énormément de bien.

Oui, je me souviens que tu m'en avais parlé à l'époque de *Personne ne le fera pour nous*. Y a-t-il a nouveau des choses qui t'ont plu et stimulé à ce point quand tu faisais ce nouvel album ?

Alors euh... J'ai énormément écouté Wilco mais je pense pas que ça ait eu plus que ça un impact sur moi. Je vois beaucoup de concerts mais j'en ai vu qu'un seul qui m'a vraiment retourné c'est le concert des Swans...

Les Swans ? C'est pas un groupe un peu post rock ça ?

Oh, non, non, c'est du rock très lourd, très bruyant, très gothique, avec un truc très désagréable pour moi parce que ça ne tient absolument pas compte du spectateur mais dans la radicalité, dans la liberté qu'ils s'octroient, c'est très libérateur. Tu vois, je suis toujours entre les deux moi. Les mecs qui prennent énormément de liberté, je trouve que c'est très très agréable, et en même temps y'a toujours un côté un peu je-m'en-foutiste qui m'énervé.



Justement, comment gères-tu ça dans ta propre musique ? Parce que chez toi, c'est pareil, il y a cette liberté radicale. Quand j'ai écouté ton album, je me suis demandé : « *Mais il a conscience qu'il va vraiment miner le moral des gens là ?* » Parce qu'on n'est pas dans la mélancolie là, le spleen, on est dans le cafard d'un ici-bas fermé à double tour ! La tartine de merde. Te demandes-tu comment tout ça va être reçu, la place que ça pourra prendre dans la vie des gens ? Moi j'ai écouté ton album deux fois mais voilà, moi je bosse dessus, c'est différent...

Ouais. Moi personnellement je peux lire Faulkner et Faulkner ça me fait un bien fou. Je peux regarder *Dodes'kaden* (film d'Akira Kurosawa sorti en 70 qui raconte la vie de marginaux autour d'un bidonville - nda), le revoir et le revoir et moi ça me plaît. Les œuvres noires me font du bien. Parce que j'ai l'impression qu'elles correspondent à ce que je ressens. Et du monde tel qu'il est, j'ai l'impression qu'elles ne font pas l'impasse. Moi ce que je ne supporte pas, et ce qui me mine, c'est quand je tombe sur des livres ou des disques qui font l'impasse. Là, des fois, ça me met même en colère. A une époque je parlais beaucoup des nouveaux chanteurs français et - ça se trouve je te l'ai déjà dit la première fois qu'on s'est vu - je disais que c'était Maurice Chevalier sous l'occupation quoi. Vraiment, j'ai cette sensation-là très souvent et je me dis (il tape du poing sur la table - nda) : « *Mais merde quoi !* »

« **Qu'est-ce que tu apportes, pourquoi tu t'exposes ?** »

Et puis surtout : « *Tu collabores avec l'ennemi quoi !* » Je veux dire, en faisant de la ritournelle - pour reprendre un titre de Tellier mais sans parler de Tellier hein - tu collabores avec l'ennemi ! Tu participes à l'anesthésie générale et à l'euthanasie générale en ne parlant pas des choses qui se passent réellement donc voilà, c'est juste du temps de cerveau disponible et toi tu participes à la petite piqûre quotidienne qui fait que bon bah tout va bien. Comme la télé, les jeux vidéo, la radio...

En gros tu es en train de dire que dans le monde dans lequel on vit la pop, ou ce qu'on appelle la pop, c'est devenu un truc de collabo.

Pourtant la pop ça a été un mouvement de révolution.

Mais maintenant ?

Mais maintenant c'est pour vendre du Kiri. A une époque c'était pas ça. Les Beatles c'était de la grande pop musique mais ils véhiculaient autre chose, ne serait-ce que par leur allure, et la manière de chanter de Lennon, révolutionnaire, très violente. Moi, c'est ça que je préfère écouter, donc je vais pas me mettre à faire autre chose que ce que j'aime moi, tu vois ? (Silence.) Mais comment je vis ce que je fais ? En sachant que c'est assez douloureux mais que ça me fait aussi un effet. Peut-être aussi qu'à force, avec les albums, je deviens un petit peu drogué et qu'il faut que j'augmente à chaque fois la dose.

Oui.

Peut-être que c'est ça.

Le précédent était déjà noir mais celui-là l'est tellement qu'à la réécoute, à côté, *Personne ne le fera pour nous* c'est de la rigolade, « Le Petit bonhomme en mousse » quoi. Jusqu'où vas-tu aller ? Je veux dire, là c'est serré. D'ailleurs cet album n'a même plus de titre, il s'appelle juste *Mendelson*, comme si ça y est, la boucle était bouclée. Est-ce le cas, est-ce la fin d'un parcours ?

C'était conçu pour. Ça fait 5 albums, comme les 5 doigts de la main et comme la fin de quelque chose, oui. Pour moi, la dernière chanson - enfin une interprétation qui pourrait être la mienne - c'est que le mec il meurt quoi. Il disparaît.

Oui, mort qui s'éternise avec un certain faste comme dans « *A mon enterrement* » de Ferré, mais en plus drôle là, avec un sens de l'absurde, de la poupée qui se détraque, pathétique...

Oui, oui, voilà et il sera plus là après. J'espère... Dans la bio du disque, Stan Cuesta, le journaliste qui l'a écrit, dit : « *On voit pas bien où il pourrait aller après à moins qu'il se condamne à la lumière* ». Et j'aimerais bien...

La lumière ? Ça me fait penser au dernier album de Dominique A, qui en parle dans plusieurs morceaux, à commencer par le single...

Oui, « *Rendez-nous la lumière* »... Là on est quand même pas loin de Jean-Louis Aubert, de Bénabar ou de Sinclair, non ?

C'est un chouilla pop démago... La lumière, pour toi, ce serait quoi ?

Faire des haïkus par exemple.

Partir carrément à l'opposé.

Oui, dans le très très court, et dans ce qui essaie de faire entrer un peu de lumière. Mais y'a encore des textes là (il se tapent sur la tête - nda)...

T'as pas fini cette vidange ?

Oui, y'a encore des textes et des personnages qui sont là à demander...

A sortir...

Ouais.

Et donc tu ne voulais de titre pour cet album ?

J'ai hésité. Au départ chaque disque avait un titre et puis ça m'a semblé un peu vain, j'avais pas envie que les gens disent : « *Ah bah moi je préfère tel album et tel album ou j'isole l'un de l'autre.* » Donc non : *Mendelson*, 1, 2, 3.

Je t'avouerai que j'isole le CD2 et sa chanson de 54'25 » parce que c'est dur de se dire qu'on va lancer un truc qui va durer tout ce temps non stop. J'aime le format album, mais cette chanson fait peur parce qu'il y a cette idée du « pas de pause », presque du « pas de fin ».

On m'a déjà fait cette remarque mais je pense que tout le monde va décrocher si je fais une pause au bout de 20 minutes. Si y'a une chance pour que les gens restent jusqu'au bout, faut pas que ça s'arrête (rires) !



Et après, comment vois-tu la vie de cet album ? Des concerts sont-ils encore envisageables ? Te propose-t-on des dates ?

Oui, là on va faire la Villette Sonique. Et je pense qu'il y aura des dates à la rentrée. On en a trois d'ici là. De toute façon, ça a toujours été très dur de trouver des concerts.

T'en fais combien généralement en un an, après la sortie d'un disque ? Tu sais ?

Une petite vingtaine. Comparer à des groupes qui tournent, c'est rien. Avec ça, tu ne fais pas une intermittence.

Tu ne vis pas de ta musique ?

Non, mais longtemps j'ai essayé.

Quand as-tu arrêté d'essayer ?

Depuis... 2005. Donc c'est récent.

Tu penses que c'est ce qui fait aussi ta force ?

Pfff j'aimerais croire que j'ai pas besoin d'avoir un boulot pour être libre dans ma pratique, j'aimerais le croire. Mais probablement que si... Là, j'ai pas de contraintes commerciales, j'ai pas un directeur artistique qui me dit ce que je devrais faire ou pas... Tu sais, un des morceaux les plus longs et les plus beaux de Dylan c'est « Highlands » (qui dure 16'32 » - nda), sur un des ses albums d'il y a 10 ans (*Time Out of Mind* sorti en 97 - nda). Dylan, il avait 65 ans (en fait 56 - nda), et y'a quand même un DA qui lui a dit : « Ah, « Highlands », elle est super : tu l'aurais en version courte ? » A Dylan, ils sont encore en train de lui demander ça.

Faut oser.

Donc effectivement, moi je n'ai strictement aucune contrainte si ce n'est la contrainte que le morceau me transmet. Mais malgré tout, Stéphane Grégoire, le patron d'Ici d'ailleurs, qui m'a signé avant que l'album soit fini et à qui je l'ai envoyé le premier parce qu'il avait collaboré à la sortie physique du précédent, lui il prend le truc et il dit : « *Ok, je le prends en entier, c'est fort comme ça.* » Il dit pas : « *Écoute, la chanson d'une heure on va la mettre en streaming gratuit sur le net.* » Non, non, et je pense que c'est pas de la philanthropie de sa part, je pense que ça lui fait de l'effet et qu'il se dit - parce que malgré tout il vend des disques, c'est son métier - « *Là, il y a quelque chose qui peut trouver son public.* » Donc moi après je lui fais confiance, mais je me fais aussi confiance parce que l'album est à disposition. Plein de gens me disent : « *J'arrive qu'à la moitié* » ou « *Je l'ai écouté une fois, je le réécouterai jamais, c'est vraiment trop dur* » mais il est à disposition, il est là, voilà.

Oui, et j'imagine que c'est déjà quelque chose pour toi de te dire que cet album existe et qu'il est à disposition des gens.

Oui, oui, oui. Par exemple, récemment j'ai reçu un message sur Facebook - je comprends absolument pas comment ça fonctionne mais on m'a transmis le message. C'était une fille qui était dans sa voiture, elle avait entendu un morceau de l'album sur Jet Fm, une radio de Nantes. Elle s'était arrêté, elle l'avait écouté jusqu'au bout, elle était bouleversé. Donc il y a beaucoup de gens qui vont dire : « *Non, pas moi.* » Et y'a des gens qui vont dire : « *C'était mon morceau.* »

Je crois que c'est ce qui s'est notamment passé avec « 1983 » sur *Personne ne le fera pour nous*. Il a tellement touché les gens que c'est devenu un morceau un peu à part de ton répertoire. Le morceau « chouchou ».

Ouais, ouais. Mais je pense qu'il y aura moins de retours de ce genre pour celui-là...

Quand j'ai découvert « 1983 » à la sortie digitale du disque, j'étais encore pas mal dans le dernier album de Dominique A, *L'Horizon*, sorti un an plus tôt. Et « 1983 » me rappelait un des morceaux de son disque, « *Rue des marais* ». C'était aussi un long stream of consciousness sur le thème de l'enfance vu par l'homme qu'on est devenu. Comme un retour brumeux sur les lieux du crime. Je le trouvais très beau (je lirai plus tard sur le site de *Voxpop* que Dominique A considère que c'est là son meilleur texte) mais dans le même genre ton morceau allait plus loin, à tous les niveaux.

Je connais pas ce morceau, faudrait que je l'écoute (je lui enverrai quelques jours plus tard, il me dira que « *ça faisait longtemps* » qu'il n'en avait « *pas entendu une belle de lui* » et qu'à l'avenir il faudra qu'il « *fasse plus attention* » - nda)

C'est comme un paysage, un film qui s'ouvre sur le souvenir presque reconstruit, fantasmé, songeur, d'un homme qui se revoit évolué enfant, comme s'il enquêtait sur ses origines, la véracité de sa mémoire, de ses souvenirs. Mais voilà, là où Dominique A reste sous la barre des 7 minutes, toi tu outrepasses les 11...

Dominique... il a toujours voulu tout contraindre. Je pense qu'il a un souhait profond de faire de la musique pour les gens et en même temps il a un truc qui le retient et ça l'empêche d'être aussi fort que ce qu'il pourrait être.

Ah oui, tu penses ?

Ouais.

Et toi, qu'est-ce qui te prémunirait de ça ? De cette envie de plaire un minimum ?

Bah je pense que ce qui me prémunit de ça c'est que contrairement à lui moi j'ai pas de maison de disques, je tourne pas beaucoup, j'ai pas une entreprise Dominique A à faire tourner...

Je sais pas si tu avais lu ça mais ce que tu dis là me rappelle l'article qu'avait fait le magazine *Voxpop* sur le business de Dominique A au moment des 20 ans de *La Fossette* et de la sortie de *Vers les lueurs* (« *Dans les poches de Dominique A* », *Voxpop* de janvier 2012). Ils avaient parlé argent avec lui, décryptant ce que ça génère quand il sort un album entre les ventes d'albums, les concerts, etc. Je me souviens qu'une fois j'en avais discuté avec une amie musicienne (Agnès Gayraud de La Féline), elle avait lu l'article et elle m'avait dit en gros qu'elle était étonnée qu'il ne se serve pas de l'argent qu'il gagne pour monter une structure et produire d'autres artistes. Ça m'avait fait un peu cogiter cette histoire. Devrait-il le faire ? Non. Mais en même temps s'il ne le fait pas, qu'est-ce que ça dit de lui ?

Alors s'il ne le fait pas, je sais pourquoi. C'est lié à sa position auprès de notre génération et plus encore auprès de celles qui ont suivi. Je suis arrivé 3 ans après lui, sur le label (Lithium - nda), et déjà c'était un aîné. Moi je l'ai vu à son premier concert parisien et là aussi, ça a été un personnage très libérateur. Donc moi je suis arrivé dans une position où il était déjà à abattre. Presque, presque (rires) ! Et j'avais beaucoup d'amour pour lui mais quand même, c'était à lui qu'il fallait se confronter. Et je pense qu'il en a beaucoup souffert parce que lui il avait pas l'impression d'être un aîné, lui il avait l'impression qu'il galérait comme moi. Mais y'a pas que moi, tout le monde était après lui !

Oui, mais ça c'est aussi lié au fait que la presse musicale de l'époque, *Inrocks* en tête, le dressait en nouvelle égérie du rock littéraire.

Oui ! Donc pourquoi il ne produit pas, pourquoi il aide pas les groupes ? Je pense que c'est tout simplement parce qu'il en a marre de se prendre des groupes plein la gueule. Il en a marre d'être considéré comme le boss. Il a envie d'être peinard.



Et toi, est-ce que tu ne pourrais pas devenir un jour l'homme à abattre ? Suite à je ne sais quel engouement miracle, à je ne sais quel magazine - *Télérama* ? - qui t'aurait mis en avant comme nouvelle égérie du rock littéraire, tout ça faisant boule de neige, on ne sait jamais, ça pourrait arriver...

Qu'ils viennent.

Comment ?

Qu'ils viennent (rires) ! Je sais me battre (rires) ! Nan, mais par exemple là on va faire la première partie d'un groupe qui a un lien très fort avec ses fans, Fauve...

Ah oui ? C'est marrant ça parce que la première fois que je les ai écoutés je me souviens de m'être dit qu'ils me faisaient l'effet de Diabologum ou de Mendelson de la génération Y, tu vois ?

Oui. Et on m'a aussi parlé d'un autre groupe qui s'appelle je sais plus comment, genre l'Usine ou l'Entreprise (peut-être pense-t-il à Blind Digital Citizen - nda) et un ami m'a dit : *« Hé, il faut que tu sortes ton album parce que là y'a des mecs qui sont en train de marcher sur tes plate-bandes ! »*

Oui, ils te concurrencent sur ton créneau si on peut dire que tu as un créneau... !

C'est ça, c'est comme si j'avais une boutique (rires) ! Donc il fallait que je sorte mon produit. Mais bon, j'ai encore jamais écouté un truc où je me disais...

Que tu serais obsolète si tu sortais après.

Oui, et pourtant quand j'ai écouté un titre de Fauve, honnêtement - et ça met en colère mes fans - j'ai trouvé ça 1000 fois mieux que dix milliards de trucs que j'écoute en ce moment toute la journée...

Ils disent des choses émouvantes et fortes, sur leur génération, sur l'époque...

Et puis le mec il pose sa voix sans affectation, c'est touchant, moi j'aime ça, bien sûr. Et puis tout le monde dit : *« C'est scandaleux que vous fassiez leur première partie ! »* mais s'ils étaient pas là, je pense pas qu'on aurait eu ce concert. Parce qu'ils attirent plus de monde que nous.

Oui, j'avais voulu les voir sur scène début janvier à L'International, c'était une de leurs premières vraies dates, attendues, et y'avait tellement de monde que c'était invivable, absurde, à devenir agoraphobe. Vive le buzz !

Ouais. Mais qu'ils viennent, moi ça me dérange pas. Et puis honnêtement, je pense pas être si imitable que ça. Et si je suis imitable c'est peut-être comme Diabologum qui a été beaucoup imité dans ses défauts mais pas dans le truc vraiment révolutionnaire qu'ils ont eu. Des gens ont retenu les gimmick, oui, les trucs un peu ridicule qu'ils pouvaient avoir, et ça, ça tient jamais, ça tient jamais. Regardes, dernièrement un truc m'a frappé : je suis retombé sur un vieil article sur nous dans un très vieux journal qui s'appelait *L'Indic*. Je l'ai relu et aucun des artistes dont ils parlaient n'est encore en activité.

Ils n'ont pas eu un grand flair.

Oui, et ce que je veux dire c'est que ce qui est beau pour moi avec Michel (Cloup, ex membre du duo Diabologum - nda), au-delà de notre relation d'amitié et de travail en commun, et c'est que voilà, on dure. Bon gré mal gré, on sait pas pourquoi mais on est toujours là.

Oui, le temps fait son œuvre et à partir d'un moment, les gens qui sont encore là, on se rend compte qu'ils n'y sont pas pour rien. C'est les plus fort, et passionnés, parce qu'ils ont tenu, évolué. Michel Cloup, je l'ai vu en concert il n'y a pas si longtemps...

En duo ?

Oui, avec son batteur (Patrice Cartier) au Batofar, et ce concert m'a euphorisé parce que déjà, ça jouait vraiment, ils construisaient le morceau à deux sur le fil du rasoir, sous nos yeux, avec juste une guitare, une batterie et quelques pédales de samples. Ça disait des choses et même si c'était des choses noires, pas jojo, de les voir combattre, faire tenir le truc devant nous, ah ! c'était jubilatoire.

Bien sûr, bien sûr.

Et pour moi y'a pas beaucoup de chanteurs qui, comme lui, disent des choses qui soulagent (je pense à des morceaux comme « Le Cercle parfait », « Cette colère » et « Plusieurs fois cet après-midi » sur *Notre Silence*, son dernier album, sorti en 2011), qui soulagent parce qu'elles vont chercher loin en nous, tu sais, comme le papillon quand on jouait à Docteur Maboul ?

Oui (rires) !

Et ça, ce soulagement et ce sentiment de combat et de fraternité retrouvée est assez spécifique à cette chanson rock, on ne peut pas l'avoir si fort dans les livres parce qu'il n'y a pas cette co-présence de la voix et/ou de scène...

Oui, et y'en a peu qui font ça et donc moi ça me fait beaucoup de bien qu'il existe Michel. On a eu tous deux un peu de succès avec nos derniers albums mais lui il a aussi beaucoup tourné, alors tu te dis : « *Ah, c'est encore possible ?* » même si on ne tournera jamais autant que lui, parce que lui il a vraiment enchaîné, enchaîné. Il remplit les salles, les gens reviennent, et c'est bien ce qui fait, alors tu dis : « Ah merci ! »

Et donc, quel comportement adopterais-tu face aux médias si jamais ils en venaient à te voir comme le nouveau big guy de la chanson française ? Face au vide actuel de nouvelles grandes figures dans la chanson rock ça peut arriver, surtout que tu as aussi un physique à la fois sobre et marquant. Quand je t'avais vu en concert au Divan du Monde en 2008, je m'étais dit ça : « *Ah ouais, Pascal Bouaziz il a une belle stature Gaullienne...* »

Gaullienne ?

Ouais, grand. Et ténébreux aussi, un peu Jim Morrison.

Ah ouais, d'accord (rires) !

C'est important !

Le jour où Michel Drucker m'invitera (rires) !

Oui, mais je crois qu'en fait c'est fondamental, que y'a un truc inconscient qui se joue là, fait écran. Bashung, lui, avait une stature Mitterrandienne. Je crois que j'ai toujours fait l'analogie. Que je l'ai toujours vu comme ça. Pour incarner son époque, un chanteur rock doit donc aussi avoir un certain corps, un certaine gueule. C'est, in fine, ce qui le rend vraiment présidentiable. Et voilà, toi, à mes yeux en tous cas, tu as ce côté Gaullien, et tes chansons parlent de la France moyenne, qu'en chie, c'est ton : « *Je vous ai compris* » !

Faudrait donc que je fasse gaffe à pas me choper l'attentat du Petit-Clamart... Nan, mais je ne rêve plus à ce genre de choses, c'est quelque chose qui m'a beaucoup aidé à dormir, l'imagination du succès...

Mais plus maintenant ?

Oui, encore moins dans le monde dans lequel on vit. Ce serait vraiment aberrant. En même temps, tout le monde a adoré *le Robot après tout* de Katerine alors qu'il est très noir donc bon... Je suis pas anti succès hein, si le succès arrive avec beaucoup d'argent, beaucoup d'amour, je saurai prendre sur moi.

Et les remercier dans la foulée avec un album épanoui, Bisounours ?

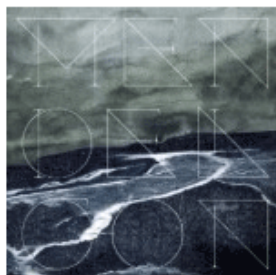
Oh non, oh non, je commencerai juste « *à vendre mon désespoir comme du savon à barbe* » comme disait Léo Ferré.

Merci Pascal.

De rien, un plaisir.

Les Heures – Mendelson

[BENOIT](#) le 11 JUIN 2013 · [LAISSER UN COMMENTAIRE](#) · [CHANSON FRANÇAISE](#), [ROCK](#)



Coup de Coeur

Plus de cinq ans après l'excellent double albums *Personne ne le fera pour nous*, **Mendelson** revient cette fois-ci avec un triple qui repousse viscéralement les frontières de la musique.

Monumenta artistique, Everest musical, cette oeuvre s'aborde par différents chemins, par différentes pistes, qui petit à petit nous permettent d'en dessiner le contour, d'en prendre progressivement toute la mesure. Aucun doute, 2013 sera marqué par **Mendelson**, mais parions que les années futures également, lorsque *Mendelson* (le triple album) sera devenu culte.

Orientons-nous directement sur la voie Nord, penchons-nous sur *Les Heures*, morceau totalement hors norme de 54 minutes, enregistré en une prise, qui à lui seul représente le CD #2. Une voix grave, sombre, calme vous parle de vous, vous décortique morceau par morceau. Chaque mot, chaque phrase, chaque vers est un coup de couteau terriblement puissant qui lacère votre ego, vos certitudes, votre vie jusqu'à ne plus rien laisser. Une descente obscure, radicale et malsaine au fin fond de la noirceur humaine.

A l'image d'un *Orange Mécanique*, d'un *American Psycho*, *Les Heures* est une oeuvre absolue infiniment fascinante. Il y a eu un avant cet album, il y a maintenant un après.

Ajouter ce morceau à votre bibliothèque sonore : [Amazon](#)

Informations complémentaires

- Titre: Les Heures
- Durée: 54min 25s
- Artiste(s): Mendelson
- Album: Mendelson
- Label: Ici d'Ailleurs
- Date de sortie: Mai 2013



Mendelson

Mendelson
2013 - Ici, d'Ailleurs
★★★★★

Faites tourner l'info :    

 Ajouter un Commentaire

Sortie d'un nouvel opus signé des mains de **Pascal Bouaziz**; un triple, qui fait suite à un double (**Personne ne le fera pour nous**, 2008), et voit l'inspiré musicien faire...du **Mendelson**, lettré, en y adjoignant le jouissif fracas de guitares noisy (*La force quotidienne du mal*, excellente ouverture avec ses dix minutes outrepassées entre quiétude, distinction du verbe et scories bruitistes du plus bel effet).

La force de Bouaziz est entre autres d'allier prestance littéraire de tous les instants et déviance sonique ajustée, expérimentation exigeante mais jamais par trop excessive. S'ensuivent des morceaux magnifiques, troublés et troublants (*D'un coup* -tendu sans rompre- et toute la suite de ce premier volet, dont un second long format intitulé *Une seconde vie*, sombre et doté de percussions qui ajoutent à son côté jouissance bruyant). De tout cela se dégage une impure beauté, *Pas d'autre rêve* achevant cette première partie d'album de façon plus épurée, ce qui ajoute à l'énorme pouvoir d'attraction de l'opus.

Vient alors *Les heures*, épopée ébouriffante de presque une heure lors de laquelle Pascal Bouaziz met des mots sur les maux avec la verve qu'on lui connaît, le tout dans un écrin sonore aux variations qui suivent ses textes et oscillent au rythme de ce qu'ils expriment. Splendide, ce morceau réhausse encore le niveau d'une oeuvre unique, qui risque fort de faire date dans l'histoire musicale du pays. Obscur à l'image de l'ensemble dans lequel il s'inscrit, il prend fin dans un bain de guitares noisy et fait déjà de ce triple l'un des musts d'un genre décalé, jamais conventionnel, tout en permettant à son génial auteur d'innover dans la continuité de son registre habituel.

Il reste alors le troisième cd, tout aussi âpre et fourni, qui débute par un nouveau format étendu, *Ville nouvelle*, puis un autre, *Une autre histoire*, en créant un contraste appréciable entre le fracas du premier et la côté plus "pur" du second. Captivant, l'album évoque entre autres *Diabologum*, dont le #3 est ici surpassé -c'est dire-, et consacre un musicien singulier, précieux, dont la mise en mots et en sons d'instant de vie éprouvants génère un rendu sans égal.

Par A good day for a trip, le 16/06/2013 - muzzart

Mendelson - Mendelson

album de la semaine du 05/06/2013, par **Hugues Blineau, Benoît Crevits et Guillaume Delcourt** |

Albums | [f](#) [t](#) [g+](#) [o](#) | [permalien](#)

Une langue atone, morte le plus souvent, perdue au milieu de tant de références littéraires, se mariant si mal avec la rythmique du rock et ses recettes formelles. Une langue qui s'adapte mal aux contraintes de la chanson et qui, au contraire, aurait besoin de temps et d'espace, pour saisir et accompagner l'auditeur de sa (superbe) complexité et de ses allitérations. Moins immédiate, moins accrocheuse mais aussi plus profonde, brûlant de mille feux - il est des mots qui font sens et perforent ceux à qui ils sont adressés -, déroulant un récit abrasif. Une langue qui, surtout, dit l'absence au monde comme à soi-même. Regarde un peu la France, chantait Christophe Miossec.

Combien de disques, avant ce triple album de Mendelson, ont su produire, en français, un tel effet dévastateur sur ses auditeurs ? Combien ont su conjuguer une telle exigence, nue et sans filet, marier une telle puissance littéraire - au delà du raisonnable -, et une expression musicale qui jamais ne la dessert mais au contraire l'appuie (et appuie toujours là où les mots font mal) ? Un alliage à haut risque, que seule l'équipe de Pascal Bouaziz semble être capable de maîtriser. A sa manière, Mendelson invente un post rock que lui seul sait jouer.

Il y eut "#3" de Diabologum en 1996 et "L'imprudence" d'Alain Bashung en 2001, figure tutélaire que Pascal Bouaziz cite dans l'interview qu'il nous a accordée il y a quelques jours. Rares déflagrations dans un paysage déserté par les mots. Des disques faits de bruits entêtants, d'absolue noirceur, à l'ambition littéraire immense. Seuls disques qui en deux décennies soutiennent la comparaison avec le triple album des franciliens. Libéré des formats qui en réduiraient le champ d'action (le temps d'élaboration de l'oeuvre en est l'un des signes, plusieurs années et un enregistrement au long cours), Mendelson malaxe ici toutes sortes de matières musicales (voix doublées ou réverbérées, instruments qui semblent s'accorder, boîtes à rythmes,...) et pousse ses chansons aux limites de ce qu'elles peuvent porter.

*Chronique en trois parties : **Disque 1, Disque 2 et Disque 3***



Disque 1

Il faut du courage pour sortir un disque comme "Mendelson", ce cinquième album de ce groupe si atypique qu'est Mendelson. Du courage, il en faut aussi pour l'auditeur car il faut s'immerger dans ce triple album, dans ce fatras de sons et de textes convoquant des dragons noirs, une immersion dans la psyché de personnages qu'on n'aimerait pas (trop) fréquenter. Ce qu'on y trouve n'est pas forcément joli-joli mais il y a quelque chose de merveilleux à rendre beau cette raclure des bas-fonds de l'âme, à en faire du Dostoïevski musical.

Disons-le de suite, entrer dans "Mendelson" est éprouvant. Peu arriveront sans doute à s'y retrouver mais ceux qui y parviendront feront une expérience intime profonde. Longs textes à la fois déserts et contrôlés, minimalisme formel et improvisation, richesse des détails et de la production dédiée au façonnement du son : on ne rigole pas vraiment à l'écoute de cet album.

"La Force Quotidienne du Mal", en ouverture, reprend les choses un peu là où on les avait laissées avec "1983 (Barbara)". Si l'épopée nostalgique, voyage homérique d'une enfance en banlieue, nous faisait pleurer à chaudes larmes, ici, on se prend un vent glacé en pleine tronche et on plonge directement dans le Coccyte. Stridences électroniques, voix d'outre-tombe qui égrène la présence au monde du mal : peut-on vraiment se remettre d'une chanson comme ça ? Peut-on vraiment écouter ce genre de truc-là ? À vrai dire, on n'a pas vu pareille geste depuis la plongée de Scott Walker dans sa dernière trilogie. On apprécie l'économie de la musique, tout en violence rentrée, contenue comme les coups de boutoir de la batterie, ou comme les irrutions de guitares bruitistes (Pierre-Yves Louis en métallurgiste fondeur). Noir c'est noir, il n'y a plus d'espoir ? Pourtant, sur la fin, guère gaie, se présente une éclaircie musicale, le beau clavier de Charlie O, qui, comme une trouée lumineuse dans un ciel plombé, vient ramener un peu d'air frais dans tout cela.

Aux antipodes du titre et du disque, on trouve : "Pas d'autre rêve", peut-être le seul dernier semblant de format chanson qui habite l'album, avec un palimpseste de refrain qui donne un tour léger au titre, en forme de remède musical. S'agit-il enfin de l'émétique à la mélancolie mendelsonnienne qu'on attendait depuis cinq albums ? Peut-être est-ce d'ailleurs le seul texte vraiment autobiographique de Pascal Bouaziz et on le gardera longtemps en tête pour se protéger des coups du monde, voire de certains coups au bas-ventre reçus en traître à l'écoute de ce triple album.

"Il n'y pas d'autre rêves. Il n'y pas d'autre monde au réveil. Pas d'autre histoire à raconter. Que celle de vivre et de continuer."

Dépressifs de tous les pays, réjouissez-vous : le nouveau Mendelson est arrivé.

C'est aussi le seul titre qu'on puisse réellement chanter car finalement les titres de Mendelson n'appartiennent qu'à Mendelson, et il est difficile d'imaginer quelqu'un reprenant les textes de Bouaziz, à part peut-être Michel Cloup, lointain cousin sudiste, dont le beau disque gris clair "Notre Histoire" accompagne en joli camaïeu les gris sombres de "Mendelson".

Entre ces deux titres, le sprechengesang de Pascal Bouaziz fait des merveilles. Sur "D'un coup" : "Je ne sais pourquoi-je te supportais mieux- les jours où je te-mentais. Les mensonges-ce sont des sortes de souhaits". On se coule dans ces flots de mots malsains, portés par les vagues de guitares presque surf, entre une batterie organique et synthétique (les batteurs Joasson et Pirès, fabuleux) jusqu'à la tempête finale, l'emballlement rythmique, le déchaînement des guitares.

C'est raide quelquefois ("Une seconde vie", écho de Lacanau) et il faut savoir accepter le rythme particulier de la diction de Bouaziz pour comprendre la mélodie qui habite ce qu'on a du mal à appeler des "chansons" mais qui le sont pourtant. Il faut aussi, peut-être, penser à la méthode de conception/d'enregistrement de ce disque (textes et boîtes à rythmes comme base puis improvisation collective) pour pouvoir l'écouter : il faut se mettre en position de réception, d'écoute active comme on dit dans les cercles des fans de musique improvisée.

Ainsi s'engouffrer dans le tunnel de "Une seconde vie" n'est pas aisé. Vous qui entrerez dans ce titre dantesque, laissez toute espérance. On est parfois renversé par le flot des mots doublés par les vagues ondulantes et à défaut d'être accompagné dans cette descente aux enfers par un sympathique Virgile pop, on ne peut se raccrocher qu'à quelques éléments comme cette double batterie terrible, martiale et menaçante, presque métal. Dieu qu'on aimerait voir ça en concert !

D'ailleurs, les **quelques bouts de vidéo** qui ont émaillé l'imminence de la sortie de l'album nous ont mis l'eau à la bouche : on adorerait visionner les séances de cet enregistrement épique et on s'étonne presque que ce monstre d'album ne soit pas accompagné, encore, d'un DVD !

Enfin, on retrouve des morceaux fabuleux, vraiment inouïs dans le champ de la musique de France. Ces jeux de voix qui vont et viennent dans le mix sur un squelette de musique hantée, de paysages mortifères qui rappellent l'énorme "Ghost Tropic" de Songs : Ohia mais chanté en français. Et quel chant !

Citons, entre autres perles noires, sur l'explosif "Avant La fin" :

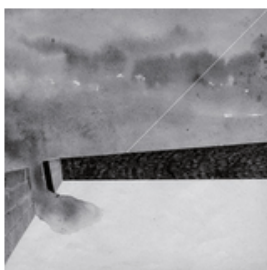
"Vivre l'affront de la vie. Réapprendre à se taire. Le monde qui s'éparpille comme des tessons de verre." ou encore "Je sais que je dois disparaître. Avec tout ce que je porte en moi de mal. Comme une peste."

On aimerait que cette peste-là contamine (tout) le monde. Enfin. Ya pas d'autre histoire à raconter.

Guillaume Delcourt

Avec l'aide de celle qui fait partie du peuple de Mendelson, Johanna D.

MARTINGALE



Disque 2

"L'avenir est devant", 1997. Des chansons simples, courtes et froides nous arrivaient de chez Lithium : la Cité Youri Gagarine, Combs-la-Ville, une certaine "Marie-Hélène" brossait déjà le tableau d'une vie pleine d'espoir. Après l'écoute de "Les Heures" à l'allure gargantuesque, indigérable, le cadre n'a pas forcément beaucoup changé, la forme assurément : on est à la limite de la nausée comme dans un film de Gaspard Noé. Tout est à vomir, à l'image de cet être-fantôme et de Dieu-Bouaziz infiltré dans la tête de ce pauvre garçon, ayant un avis sur tout, jugeant, scrutant le cerveau de cet homme passant sa vie dans des wagons "Alstom", scrutant les cours des pavillons avec ces murs sans soleil, trop près des voies mais pourtant inabordables pour lui, pour toi. Lisant la presse gratuite à l'envers, commençant toujours par l'horoscope. On ne sait pas ce que pourrait nous préparer la journée : la vie est tellement pleine de surprise.

Une petite vie comme on dit. Pas tout à fait le néant puisqu'il y a les séries américaines, le streaming, le zapping, le Petit Journal. Pourtant, subrepticement, après le déclic d'une vie perdue, morte-née, après l'auto-flagellation, une once de lumière s'immisce. Un avenir peut-être. La vie aurait pu être tellement plus simple si on y avait pensé plus tôt. "Les heures" une chanson ? Un IRM. Qu'est-ce qu'une vie réussie ? JJ Cale, une bière bouteille, la séance du dimanche soir. C'est tellement simple.

Benoît Crevits

Disque 3

Après "Les Heures", titre qui occupe à lui seul l'unique plage du deuxième disque, le dernier et troisième volume de cette oeuvre-monde s'ouvre par "Ville Nouvelle" et son long crescendo étouffant. Un précipité de solitude contemporaine. Il y est à nouveau question de la vacuité d'une vie passée sans être vraiment vécue. Un morceau d'une force inouïe, avec cette batterie qui fraie son chemin de manière insensée. Entre tous, quelques mots terribles nous imprègnent durablement : Sans l'idée que revienne un jour l'envie d'avoir un destin / Une vie plutôt que des vacances / Dans ces déjà très vieilles villes nouvelles peuplées de vies en ruines. A sa suite, le mid-tempo de "Une autre histoire" prendrait presque les allures d'une ballade si son final ne livrait pas lui aussi quelque vérités assénée sur les fragiles moments que nous ne faisons que traverser. Puis "Le Jour où", faussement cynique, dans lequel Pascal Bouaziz évoque son hypothétique mort tragique, laisse filtrer une ironie mordante. Rire jaune, aussi. La face cachée de Mendelson se révèle, un peu. Puis nous échappe dans le bruit et la fureur d'instruments que seule une coupure de courant pourra arrêter. Au ralenti, ravivant quelques fantômes cold wave, comme ceux de Seventeen Seconds, "L'Echelle Sociale", nous fait alors glisser dans le noir le plus total. Piano délaissé, tintements, vertiges synthétiques, et puis les mots qui s'articulent plus nettement dans la bouche de Bouaziz, dont le flux s'amenuise (à rebours du disque 2), pulsations qui s'étirent pour disparaître, une dernière étape avant le silence. Le disque aurait pu s'arrêter là, mais un dernier titre plus court, "Je serais absent", clôt l'oeuvre de manière paradoxale, vaguement apaisée. Ses auteurs semblent nous dire qu'il nous faudra aussi savoir lâcher prise. Dernières volontés, au plus près des monstres qui nous habitent ou ceux extérieurs à nous-mêmes, qui font face. Dernières volontés avant que le quotidien reprenne ses droits, pas le nôtre non, mais celui de nos proches. La mort en somme, et puis les derniers moments arrivent, percussions légères qui reviennent, bruits indifférents et lointains, un signal. Et le silence.

Hugues Blinneau

mendelson / s/t

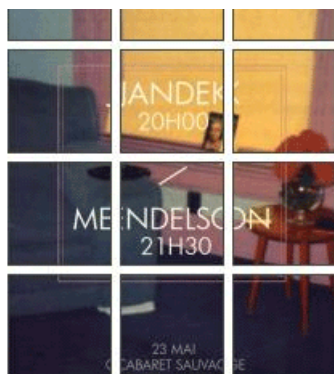
[ICI D'AILLEURS/RUE STENDHAL]

mardi 4 juin 2013, par **denis**



A l'heure où certains poursuivent encore les chimères d'un succès fugace grâce à un gimmick en guise de sésame ouvrant les voies de la synchronisation, d'autres bien peu nombreux dessinent un chemin autrement plus singulier et passionnant. Parmi ces artistes francs-tireurs, Mendelson fait figure de guide clairvoyant. Un discours, une posture intransigeante qui forcent le respect et inspirent la

confiance aveugle, même si la forme comme le fond ne peuvent pas être plébiscités. Ce triple album (!) est en effet, de par son ton et son monolithisme, bien trop exigeant pour remporter les suffrages populaires. Le pèlerin égaré cherchera ici les accroches mélodiques et les formules racoleuses. Pourtant Pascal Bouaziz déclame d'une voix habitée des pensées qui inspirent la réflexion selon le fil narratif parcourant ses compositions hors normes. Inutile de tenter de citer telle ou telle phrase, l'exercice sera aussi réducteur et incongru que d'extraire quelques citations d'une œuvre littéraire qui se dévoile progressivement. Car si ce cinquième album s'étire sur trois volumes (on pourrait même dire "se développe en trois tomes"), ce n'est pas pour se démarquer au prix d'un vil effort mercantile. Ce n'est pas non plus pour faire sensation à l'heure où la majorité des albums se résume à un voire deux singles accompagnés d'une poignée de chansons remplissant péniblement la demi-heure. Ces gars-là sont bien loin de ce genre de raisonnement et ce groupe reste hors des modes. Et étant donné ce qu'ils ont à exprimer, il fallait bien que la forme s'accorde au fond. Alors, l'instrumentation est particulièrement austère et la production sèche – exception faite du lumineux *Il N'y A Pas d'Autre Rêve*. Il faut appréhender cette œuvre en courbant l'échine, faire amende honorable pour s'être gavé de musique futile et légère. Bien sûr, il serait présomptueux d'affirmer qu'on écouterait chaque jour ce disque, mais cela ne rend pas moins indispensable cet ouvrage précieux dans lequel on sait qu'on peut puiser la force de s'élever à l'âge adulte. Pascal Bouaziz ne prêche pas et ne défend aucune chapelle. Pourtant, en évoquant le quotidien, Mendelson nous montre une nouvelle fois le chemin qui mène à la lumière.



» ACCÈS ARCHIVES

Tweeter 2

J'aime 4 +1 0

- Mai 2013
- Toutes les archives
- Même mois
- Mois précédent

Paris, Cabaret Sauvage - 23.05.2013

» COMPTE RENDU

le 28.05.2013 à 06:00 · par Gaël P.

Pour qui était venu voir **Jandek**, américain originaire du Texas, dont la discographie a débuté à la fin des années 1970 (dans le sillage creusé par l'unique album, home-made également, de **Kenneth Highney**, *Attic Demonstration*) et qui depuis a cultivé l'art de la discrétion sinon du plein mystère, l'événement de ce premier soir du week-end Villette Sonique - apparemment son premier concert en France - ne fut pas à la hauteur des espérances. En entrant dans le chapiteau du Cabaret Sauvage, tout juste à l'heure, il me fallut d'abord quelques temps avant de discerner, tapi dans l'ombre, le chapeau vissé sur la tête, la silhouette de **Jandek** aux côtés d'autres musiciens (une partie du **Lune Argent Ensemble**). La première interrogation qui me vint à l'esprit fut celle de la nécessité de ce collectif : était-ce l'homme de Corwood Industries qui avait demandé à être accompagné ou bien était-ce un pari de la part des organisateurs ?

Toujours est-il que, une fois quelques morceaux lentement égrenés, il fallut bien se rendre à l'évidence, les applaudissements se faisant d'ailleurs très discrets : l'alchimie ne prenait pas du tout, notamment parce que le chant d'Emmanuelle Parrenin était trop peu convaincant (presque hésitant) et en raison d'une ligne de basse trop éloignée du jeu de distorsions et autres effets de **Jandek**. Pourtant, les autres musiciens savaient bien avec quelle pointure ils jouaient (ils se tournaient d'ailleurs très régulièrement vers l'américain pour bien indiquer leur révérence et, en quelque sorte, leur mise à son service) mais on était bien loin, très loin même, de l'intensité des concerts de blues rock décharné de Glasgow avec Richard Youngs à la basse et Alexander Neilson à la batterie (se procurer *Glasgow Friday* et *Glasgow Sunday* pour comprendre). Certes, le genre musical était bien différent (une sorte de rock languissant lorgnant par moments même vers le dub) mais la fonction de **Jandek** au sein de ce quatuor ne revenait seulement qu'à celle d'un bon guitariste d'accompagnement. Une fois le set achevé, on se prit à rêver d'un retour sur scène de l'américain, seul avec sa guitare, histoire d'entendre quelques unes de ses plus belles plaintes, mais malheureusement c'en était fini. Immense déception.

Pour autant, la soirée n'était pas terminée et le groupe suivant - pur produit de ce que l'on fait de mieux dans l'hexagone en matière de rock - prit la relève sur l'étroite scène du Cabaret Sauvage. **Mendelson** venait défendre son dernier album éponyme très largement acclamé par la critique (lire la chronique de Sébastien D. dans nos colonnes [ici](#)) et il ne me fallut d'ailleurs pas longtemps pour comprendre qu'une grande partie du public était en fait venu voir le groupe français plutôt que **Jandek**. Le nombre de déçus de la première partie n'était donc peut-être pas très important.

Toujours endin à quelque ironie, le chanteur et parolier Pascal Bouaziz souligna, par quelques mots prononcés en introduction, que **Mendelson** c'était "*le pays de Candy après Jandek*". Pourtant, ce soir-là, c'est bien la bande à Bouaziz qui fit le plus bel éloge de la noirceur, démarrant son set par *La Force Quotidienne Du Mal* et ses paroles loin de tout optimisme. Dès les premiers morceaux, c'est bien le caractère dense et fouillé de l'instrumentation qui rendit compte le plus fidèlement possible des importants efforts effectués sur le dernier album et l'écart manifeste avec le genre, bien trop étroit pour eux, de la chanson française. Chaque musicien pratiquant d'ailleurs plus d'un instrument, cela rendit certains passages du concert pleinement imprévisibles. N'hésitant pas à s'aventurer hors des chemins battus, le groupe se targua même d'un long passage d'expérimentations avec ambiance drone et spoken words en avant au risque de perdre une partie des spectateurs les moins avertis.

Néanmoins, sachant manier fort bien le clivage des émotions et des sentiments, **Mendelson** revint, sur sa fin de set, vers des climats plus apaisés avec, d'une part, l'aérien et épique *Il N'y A Pas D'Autres Rêves* sur lequel Bouaziz donna dans le profil guitar hero et, d'autre part et *in fine*, en guise de rappel, le nostalgique *1983 (Barbara)* (sommets du précédent album *Personne Ne Le Fera Pour Nous*) magnifiquement interprété ici avec un progressif emballement du synthétiseur et de la batterie après un début dépouillé et minimaliste. Moment étonnant ainsi que cette soirée où **Mendelson** fit oublier - voire rendre presque banal - un musicien important de l'histoire du folk-rock américain.

MENDELSON - FAUVE Le Grand Mix (Tourcoing) samedi 11 mai 2013



Alors oui, l'affiche ce soir là était quelque peu particulière.

Mais si vous voulez bien, laissons pour le moment ces histoires et évoquons d'abord le seul souvenir que l'on veut garder : ce soir là, on a vu **Mendelson** en concert.

Groupe rare tant sur scène qu'en qualité, c'est leur deuxième concert depuis 2009. "Autant dire que c'est exceptionnel" comme l'introduit **Pascal Bouaziz**, chanteur, guitariste, homme des mots du groupe.

Et animateur de la soirée qui ne croit pas si bien dire. L'opportunité de cette venue, c'est la sortie de leur dernier album,

éponyme et triple, à la force pour ainsi dire indicible (voir la [chronique parlante de Cédric Chort](#) en ces pages).

Dans la vie sur ses albums, Mendelson, c'est surtout une voix en avant. Douce dans sa texture, dure dans ses mots, sans cruauté que celle du quotidien, un quotidien de l'usure, du désenchanté, où le bonheur et l'innocence ne sont qu'a posteriori, passés, dépassés sans que l'on sache. Où parfois la bonté émeut au point qu'on veuille la détruire. C'est une relation intime parce que pas fière et touchante.



Dans la vie sur la scène, on retrouve ça. Et c'est différent bien sûr. Mais à tel point, c'est une joie. Déjà la voix est là, mais l'homme est là. Qui présente poliment, amuse éloignement, "Est-ce que vous êtes froids ?... Tant mieux".

Seul, debout, entouré de quatre musiciens assis en arc de cercle, il occupe l'espace en voix sans effets. Il suffit des premiers mots du premier titre (premier du triple également) : "La force quotidienne du mal..." et boum, coup de poing

sourd, on restera sonnés jusqu'à la fin.

Mais c'est aussi l'homme qui à la fin des titres tripote un peu des pédales qu'il semble découvrir, un petit carnet pense-bête à la main, aux croquis illisibles. Tellement accessible à la fin du concert, désarmant de gentillesse. Intelligence des émotions.

Autre étonnement fantastique : ici la musique prend presque le dessus. On la savait riche, elle devient impressionnante de l'ordre de l'empreinte, une pression. Sur certains titres, deux batteries à chaque extrémité de la scène, c'est d'une force copieuse, appuyée, et les guitares électriques en apothéose. C'est le "bruit", la perturbation autour des mots qui prend corps, et ça bouscule, c'est ça le mieux encore que ce que les concerts ont et Dieu sait ce qu'ils ont.



Encore ? A part le traumatisme de tout ça réunit, que dire ? Qu'il y a des projections vidéos en fond de scène ? Des barbelés en rouages ensanglantés, des boucles sur voie sans issue, des courants d'eau – qui illustrent *Ville Nouvelle* dans cette version toujours aride mais plus urgente –.

Que Mendelson ne vit pas que dans nos cerveaux et nos tripes, ils sont sur scène excellemment, et le 23 mai au Cabaret Sauvage pour Vilette Sonique. Qu'attendez-

vous ?

Mais il faut recontextualiser un peu, pour que le récit soit complet.

Deux groupes partageaient l'affiche en vérité : pas de première ni de seconde partie, dit-on, toujours est-il que Mendelson jouait avant Fauve. Collectif de jeunes gens aux pratiques professionnelles un peu cloisonnantes, un peu chiqué, un peu "produit". Certes, le public présent est très majoritairement là pour eux (moyenne d'âge à peine pubère faisant foi). Certes, c'est le "phénomène" du moment, et il est sans doute bon qu'il en existe, mais quel étrange enchaînement.



Pour être honnête : deux petits bouts de titres et pas plus auront suffi : le premier concert veut subsister un peu dans nos oreilles, et ce jeune homme qui mitraille sa prose en arpentant la scène, intranquille, dispersé, peu compréhensible, la musique peu variée, peu riche, pardon mais pas ce soir. Evacuez le trop plein, grandissez, il y a de quoi laisser mûrir, sans doute, l'intention est louable, mais le contraste est trop brusque, trop maladroit.

On préfère remercier le bar du Grand Mix, sponsor officiel de nos calamités groupiesques, et dire encore à Mr Bouaziz, que c'est bien ce qu'il fait, putain.



Crédits photos : Cédric Chort ([Toute la série sur Taste of Indie](#))

Marion Gleizes

> Interviews



22 mai 2013 /

Mendelson

L'interview, Partie #1

réalisée par François Joncour

François Joncour : Six années séparent votre précédent disque, Personne ne le fera pour nous, de ce cinquième et nouvel album éponyme, pourquoi ?

Pascal Bouaziz : Plusieurs raisons à cela. J'ai pris un travail à côté, j'ai donc moins de temps... Surtout, j'ai voulu écrire tous les textes d'abord. Je voulais faire l'inverse du précédent album : on avait alors improvisé des musiques sur lesquelles j'avais ensuite écrit les textes. J'essais à chaque fois de trouver une nouvelle manière de travailler. Or écrire me prend beaucoup de temps. Ça me prend du temps parce que je n'ai pas du tout envie d'écrire deux fois la même chose. Chose que l'on a tendance à faire naturellement. Je ne sais plus si c'est Murat ou Souchon qui dit que l'on a trois ou quatre chansons en soi et que, par la suite, on ne fait que se répéter. Je me bats vraiment contre ça. Certains font ça très bien, ils sortent un album par an et puis les gens sont contents. Je n'y arrive pas. Aussi, ils sortent un album par an parce qu'ils ont des contraintes de tournées, ils doivent gagner leur vie avec leurs albums, ce n'est pas mon cas, ce n'est plus mon cas : j'ai un autre rythme. C'est un peu prétentieux de dire ça mais j'ai une autre exigence : quand on sort un album, il faut qu'il soit aussi bien qu'il peut l'être dans l'absolu et, après, une fois que c'est sûr, une fois qu'il est aussi bien qu'on pouvait l'imaginer, l'espérer, on le sort. Il n'y a pas une maison de disque qui me dit "Eh ben là coco, les gens sont en train de t'oublier, il faut sortir un album..."



François Joncour : Cette contrainte liée au travail que vous avez dû prendre semble féconde...

Pascal Bouaziz : La vie fait que je n'ai pas le choix. Après, je trouve une manière de trouver ça bien... En même temps, c'est intéressant pour moi de travailler, de rencontrer d'autres gens, de prendre le métro. J'ai deux heures de transport par jour, ça permet de lire, de penser, de voir les gens, d'être avec les gens. Je n'écris pas des chansons d'amour inspirées du XVIIIe siècle. Mon univers et les choses qui m'intéressent, c'est la vie de tous les jours. Je me verrais mal être sur une plage avec une maison à Noirmoutier et écrire sur ce que j'écris. Tout s'accorde pour dire que, le travail, c'est pénible mais, en même temps, ça me donne de la matière. Non pas que je croie qu'il faille absolument travailler pour écrire sur les gens qui travaillent mais, quand même, ça m'aide.

François Joncour : Des ombres littéraires planent sur ce disque...

Pascal Bouaziz : Je lis beaucoup, énormément, par goût et aussi parce que j'ai le temps. Je suis quelqu'un du monde des livres. Je passe mon temps à lire, plusieurs livres à la fois. Les premiers albums étaient très inspirés par d'autres chansons, par l'univers des disques. J'écoute autant de musique mais je suis moins dans le monde imaginaire de la musique, je m'en suis éloigné. À une époque, je pouvais être inspiré par une chanson des Smiths, de Mansuet ou de Sly Stone. J'ai l'impression que cette source d'inspiration est épuisée. Du coup, je vais chercher ailleurs ma nourriture : dans les livres d'anthropologie, la poésie japonaise, un roman russe, etc.

François Joncour : Les ambiances développées dans ces disques sont très sombres et pourtant, jamais déprimante. On y trouve une tension permanente, une énergie revigorante...

Pascal Bouaziz : De toute façon, pour écrire, et pour espérer être entendu, il faut beaucoup d'énergie. J'ai en moi deux personnalités : une très sombre qui porte sur le monde tel qu'il va, et sur l'être humain, un regard désespéré. Une autre partie de moi est énergique et veut en parler, communiquer son ressenti, l'échanger, en faire quelque chose. Les deux parties sont tout le temps en balance. Je crois que c'est le cas de tous les artistes, d'être à la fois dans le ressenti et la contemplation et, en même temps, dans l'énergie et le mouvement, l'action. S'il n'y a qu'une partie, on devient bûcheron et s'il n'y a que l'autre partie, on devient dépressif et on prend des médicaments. Chez les artistes, il y a toujours cette ligne et l'on bascule constamment d'un côté ou de l'autre, et on avance comme ça entre les deux... J'ai l'impression...



François Joncour : La Force Quotidienne du Mal, morceau inaugural du triple album, part d'une ambiance très sombre pour aller vers quelque chose qui s'apparente presque à une lumière éblouissante ; aussi bien dans le texte que dans la musique. Est-ce une remontée des enfers ?

Pascal Bouaziz : Plutôt que « remontée des enfers », je dirais qu'il y a un côté « acceptation » des choses. Il y a un constat très noir au début du texte et puis il y a un moment où l'on se dit que c'est comme ça et qu'il faut l'accepter. C'est plutôt un soulagement par l'acceptation... C'était induit dans le texte mais Pierre-Yves Louis, avec qui j'ai beaucoup travaillé en amont sur les musiques avant de les proposer aux autres membres du groupe, et moi-même avons senti ce mouvement dans la chanson... C'est comme un trou dans les nuages : la réalité est toujours là mais, tout d'un coup, il y a un mini-rayon de soleil et, sans vraiment savoir pourquoi, ça change tout. Mais pour autant, ce n'est pas une fin d'espoir, c'est bien une fin d'acceptation... Je ne sais pas comment dire autrement.

Crédits Photos crédits Emmanuelle Bacquet



23 mai 2013 /
Mendelson
L'interview, Partie #2

réalisée par François Joncour

François Joncour : Comment la musique a-t-elle été composée ?

Pascal Bouaziz : Pierre-Yves Louis avait acheté une petite boîte à rythme dont on ne savait pas se servir. Pour essayer de faire quelque chose que l'on n'avait pas déjà fait, on s'est dit qu'on allait improviser à partir de cette boîte à rythme. J'avais les textes à côté de moi et je me disais : "Sur ce rythme-là, je pourrais poser tel texte". Il y avait aussi des sons dans cette boîte à rythmes, des choses bizarres et là, je me disais : "Tiens, ce son-là, il peut s'accorder à tel texte". On faisait donc des trames, des croquis qu'on enregistrerait. Je posais ma voix et, par-dessus, on ajoutait quelques instruments. Tout cela avant d'aller en studio où l'on s'est tous mis dans la même pièce. On écoutait au casque ces croquis et l'on jouait par-dessus. Voilà la méthode pour ce coup-ci. On change à fois pour éviter de sortir toujours le même disque.

François Joncour : Ce disque fait la part belle aux percussions, aux bruitages, aux sonorités électroniques...

Pascal Bouaziz : Dans les textes, il y a beaucoup de paysages dans lesquels des personnages évoluent. Ils marchent dans des rues, des villes nouvelles. Par les sons électroniques et les bruitages, on obtient des correspondances plus fortes, peut-être, que si l'on avait simplement deux guitares acoustiques. Il y a presque un travail de mise en son cinématographique. Après, on fait quand même de la musique, on ne fait pas de l'expérimentation sonore, mais il y a, c'est vrai, ce goût de proposer quelque chose de différent. Là, c'est passé par cette boîte à rythme particulière qui est tombée au bon moment, au bon endroit. Elle nous a aidé à aller plus loin, à construire des paysages. Par exemple, dans la chanson "Ville nouvelle", on n'est pas du tout dans la construction harmonique, on est vraiment dans la construction d'un espace.



François Joncour : Le travail sur les textures sonores et la mise en espace des sons est également très impressionnant...

Pascal Bouaziz : C'est la première fois qu'on travaillait avec un ingénieur du son depuis 2001. On est tombé sur Stéphane Blaess, un super mec qui a notamment travaillé à New York avec Brian Eno et au Nigeria avec Fela Kuti. Il a fait en sorte que chaque son fasse sens par rapport à l'autre mais qu'il ait aussi son indépendance et conserve sa nature, sa beauté propre.

François Joncour : L'album convoque beaucoup d'images à la fois littéraires et cinématographiques. Y-a-t-il des réalisateurs auxquels vous êtes particulièrement sensibles ?

Pascal Bouaziz : Je vais dire des banalités mais, oui, Bergman, Kurosawa... Mais c'est des banalités... Si quand même, Dodeskaden de Kurosawa a sûrement eu un impact sur mes textes. Mais bon oui, c'est banal quoi...



François Joncour : Personnellement, j'ai pensé aux films d'Andréi Tarkovski en écoutant le disque...

Pascal Bouaziz : Oh oui ! Pardon, j'ai oublié Tarkovski... (rire). Oui, Tarkovski, très très important... Parce qu'il est totalement libre malgré la censure et les conditions techniques difficiles. Il arrive à faire quelque chose qui ait sa propre vie. Il se moque presque de la perception - ce qui n'est pas tout à fait mon cas - parce qu'il cherche quelque chose et il va le chercher jusqu'au bout, en espérant trouver non seulement quelque chose de nouveau mais quelque chose de fort, qui est hors-format. Quand on regarde un film de Tarkovski, on n'est pas du tout dans le storytelling, on ne se demande pas "C'est qui le bon ? C'est qui le méchant ?". On n'est pas du tout dans un univers Walt Disney. Univers que j'ai l'impression de voir partout maintenant...

Partie #1

Crédits Photos crédits Emmanuelle Bacquet

.....
— <http://www.icidailleurs.com/>

CONCERTS - ROCK - CHANSON FRANCOPHONE

Mendelson



Le 23 mai 2013

[> Achetez vos billets](#)

Note de la rédaction :

T Pas vu mais attirant

Note des internautes :



(aucune note)

La formation emmenée par Pascal Bouaziz dénote dans le paysage rock français. Son exigence musicale, quelque part entre Sonic Youth, Kat Onoma et Einstürzende Neubaten, et sa poésie parlée, qui semble reléguer le chant au second plan, en font une créature sonore à nulle autre pareille. Et si Mendelson, qui a récemment publié un triple album, n'est pas facile d'accès, une fois qu'on a pénétré son univers, on y flotte bien.

Frédéric Péguillan

TAGS : [Rock](#) - [Chanson francophone](#)

LIEUX ET DATES

Cabaret sauvage

parc de la Villette 75019 Paris

 [Les bonnes adresses du quartier](#)

Porte de la Villette - Ligne 7

[> Achetez vos billets](#)

Le 23 mai 2013 - 19h30

Prix : de 12 € à 16 €

Groupe rare dans tous les sens du terme, Mendelson met fin à un trop long silence avec un triple album sans titre et monumental, contenant notamment un morceau de 54 minutes et 25 secondes, "Les Heures", dont on ne ressort pas indemne. On pourrait parler de disque monstre (cinq autres morceaux dépassent les dix minutes) si cette cinquième œuvre en seize ans n'était pas avant tout d'une terrible humanité. Il y a quelques semaines, nous avons longuement conversé avec Pascal Bouaziz, la voix (essentiellement parlée) et plume de Mendelson. Voici la première partie de cet entretien.



Ce nouvel album marque une certaine radicalisation à tous les niveaux (longueur des morceaux, noirceur des textes, minimalisme des musiques laissant une large place aux silences). Était-elle là dès le départ ?

Pascal Bouaziz : Un gars qui s'appelle Guillaume Morel avait tourné un documentaire sur la tournée de l'album précédent, et je crois me souvenir de lui avoir dit que je pensais que l'album suivant serait plus noir, mais aussi plus court. La promesse n'a donc été qu'à moitié tenue... (sourire) La longueur n'a jamais été un enjeu, j'ai toujours l'impression que ce n'est pas moi qui décide, mais plutôt la logique interne du texte, l'histoire du personnage, ce que j'ai envie de dire. Idem pour la musique elle-même, ça c'est fait comme ça. Mais c'est vrai que j'ai de moins en moins peur du silence, et que j'aime beaucoup les disques silencieux. Enfin, j'aime aussi beaucoup les disques bruyants aussi...

L'album précédent a été enregistré entre 2004 et 2005. Celui-ci sort en 2013. Pourquoi une gestation aussi longue ?

Le mixage de l'album précédent, le travail de recherche de maisons de disques et finalement l'abandon de cette option pour décider qu'on le sortirait seuls, tout cela a pris beaucoup de temps. Ce fut une période assez noire pour moi, pendant laquelle j'ai commencé à écrire les textes du nouveau disque. Cette fois-ci je voulais écrire les textes d'abord, pour changer, et quand je ne suis pas porté par la musique, cela demande une exigence supplémentaire sur le texte, et comme je n'aime pas écrire de conneries, ou mal écrire, ça m'a pris beaucoup de temps. Et puis le triple album, ce n'est qu'une extraction d'une masse plus importante, il y avait d'autres textes. Cela prend beaucoup de temps parce qu'en plus je travaille à côté... Il y a des gens qui arrivent à sortir des disques tous les ans. Je suis assez admiratif mais ce n'est pas mon fonctionnement, j'aimerais bien mais je n'y arrive pas. Ceci dit, je n'arrive pas forcément à suivre sur la durée des artistes qui sortent un disque tous les ans... (sourire)

Les textes sont essentiellement parlés, tu as quasiment abandonné le chant sauf sur le morceau "Pas d'autres rêves". Je ne retrouve pas non plus une certaine douceur dans les sonorités qui allégeait un peu les albums précédents.

Il n'y a pas beaucoup d'humour non plus... C'est sûr que la période très noire qui a suivi la fabrication du précédent album ne m'a pas incité à être léger, doux et légèrement humoristique, mais il n'est pas dit que ça ne reviendra pas. On retrouve d'ailleurs davantage ce côté-là dans les chroniques que j'ai écrites pour *L'Oreille absolue*, le site de Richard Robert, même s'il y a aussi des choses assez noires. J'avais peut-être justement besoin d'écrire ces textes sur la musique pour compenser ceux faits pour Mendelson, qui sont plus exigeants. Je vois ça comme deux exercices différents.



Tu ne te sens pas trop concurrencé par la sortie concomitante du nouveau Daft Punk ? Plus sérieusement, quelle peut-être la place de disques comme les vôtres aujourd'hui ?

On propose et les gens disposent. Le monde tel qu'il est en ce moment m'incite à parler du monde tel qu'il est en ce moment, plutôt que d'essayer de le faire oublier aux gens. Sinon, je ne connais pas vraiment Daft Punk... Je me pose pas mal de questions sur l'auditeur, le personnage rêvé auquel je m'adresse. Quand je fais des choses, c'est pour lui ou elle, et je me doute que ce n'est pas quelqu'un qui va sortir et s'écarter en boîte...

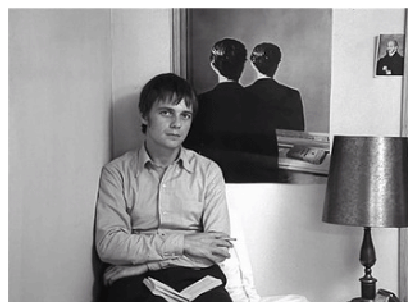
Comment s'est déroulé l'enregistrement ?

Une fois que j'avais vraiment avancé sur les textes, on s'est vus avec Pierre-Yves et on a commencé à travailler avec une boîte à rythmes qu'on ne savait pas vraiment faire marcher... On faisait des séances où l'on découvrait la machine au fur et à mesure, en la manipulant et en la programmant en temps réel. Et à chaque fois qu'on arrivait à un truc qui semblait correspondre à l'un des textes, on enregistrait la piste rythmique, je posais tout de suite ma voix dessus, et puis on passait à autre chose. On a apporté ces bases de morceaux en studio et on a joué tous ensemble dessus, dans la même pièce, sans avoir rien écrit ou préparé. Dans le casque, on avait ces croquis élaborés avec Pierre-Yves, et on jouait sans avoir rien écrit, préparé. L'idée, c'était d'enlever après ces croquis, ces pistes de boîte à rythmes. Mais on en a aussi beaucoup gardé.

Cela a donné un côté à la fois plus structuré, car on était contraints par la boîte à rythmes, et beaucoup plus libre. Ça nous a permis, quand on enregistrait tous ensemble, d'être beaucoup plus aventureux. On était moins obligés de tenir la chanson, elle tenait toute seule et on pouvait construire autour. On a presque toujours gardé la première prise. Les deuxième ou troisième étaient moins bonnes. Ce qui me plaît beaucoup sur ce disque, c'est qu'on entend ma surprise et celle des musiciens face à ce que chacun faisait, il y a un côté surprenant, frais, voire magique. Même "Les Heures", c'est une première prise. Au départ, il n'y avait que ça "tic-tic" et ma voix. Mais c'est vrai qu'on joue ensemble depuis très longtemps, ça aide.

Dans les textes tu utilises selon les cas le "je", le "tu" (ou le "vous" au pluriel) et le "il". Comment choisis-tu entre ces trois personnes ? Le "tu", par exemple, qui me rappelle "Un homme qui dort" de Perec ?

"Un homme qui dort", le livre mais aussi le film qui en a été tiré, est une grande référence pour moi, mais je pense aussi à cette chanson de Dylan qui ouvre "Blood on the Tracks", "Tangled Up in Blue", où il passe constamment du "je" au "tu". Et même à "eux", comme si c'était la même histoire. Cette liberté permet de varier les points de vue. Mais comment je choisis ? Je ne sais pas trop... Le "tu" peut faire penser qu'il y a une mise à distance par rapport à l'emploi de la première personne, mais en fait l'auditeur est davantage harponné parce qu'il a l'impression que je m'adresse à lui. Le "tu", c'est toi, qui écoutes. Enfin, dans "Les Heures", c'est un peu différent, parce que je m'adresse nommément à un personnage : "Tu crois que tu te souviens de moi ?"



Il y a un motif récurrent dans l'architecture des chansons ("La Force quotidienne du mal", "Les Heures") : un tunnel noir répétitif et une sortie mélodique lumineuse. Est-ce que le motif et la "sortie" faisaient partie des démos, et est-ce là-dessus que les broderies ont été pensées et réalisées en studio ?

La fin des "Heures", c'est une improvisation, ce n'était pas du tout prévu, c'est venu comme ça. Je pense qu'on avait besoin naturellement d'une sortie lumineuse. Pour "La Force quotidienne du mal", en revanche, c'était pensé à l'avance. Ces deux passages peuvent se ressembler, même si pour ma part je n'y vois pas du tout la même chose, et s'ils ne sont pas venus de la même façon.

(à suivre)

Merci à Vincent Le Doeuff pour son aide dans la retranscription.

Illustrations, dans l'ordre : Pascal Bouaziz en studio ; la pochette de l'album ; "Un homme qui dort", film de Georges Perec et Bernard Queysanne, d'après le livre du premier.

Mendelson - Interview (2e partie)

28/05/2013, par Vincent Arquillière | Interviews | [f](#) [t](#) [g+](#) [0](#) | [permalien](#)

Suite et fin de l'interview de Pascal Bouaziz de Mendelson (première partie [ici](#)). Où il est question de Bashung, de Brigitte Fontaine, de "Barbara" (la chanson), de Bertrand Blier, de Michel Houellebecq, et du rapport affectif aux fans du groupe.



Quand on évoque Mendelson, on cite souvent Bashung. Pourtant, en écoutant "La Force quotidienne du mal", on entend comme un écho à Brigitte Fontaine (notamment les « à cette heure-ci... » qui font penser à une reprise du final de "Comme à la radio"). Est-ce que le morceau a été pensé comme une (pour)suite de Fontaine ?

Pascal Bouaziz : Tous les morceaux de Mendelson peuvent être vus comme une poursuite de l'album "Comme à la radio" de Brigitte Fontaine (sourire) et de la chanson "Lettre à Monsieur le chef de gare de la tour Carol" : à la fois dans la recherche musicale, dans le placement de la voix, la crudité des textes... La liberté, tout simplement. On peut donc dire que tous les morceaux de Mendelson sont des hommages à Brigitte Fontaine. Mais je n'ai pas spécifiquement pensé à elle pour "La Force quotidienne du mal", un morceau qui vient de loin et pas du tout de ce monde-là, alors que sur notre deuxième album "Quelque part", des morceaux sont des hommages directs à elle. Le fait de travailler avec des musiciens de free jazz pouvait être rapproché de sa collaboration avec le Art Ensemble of Chicago.

L'architecture et la durée des "Heures" fait penser au Bashung du Cantique des cantiques. Est-ce que ça fait partie des pistes qui ont balisé votre enregistrement ?

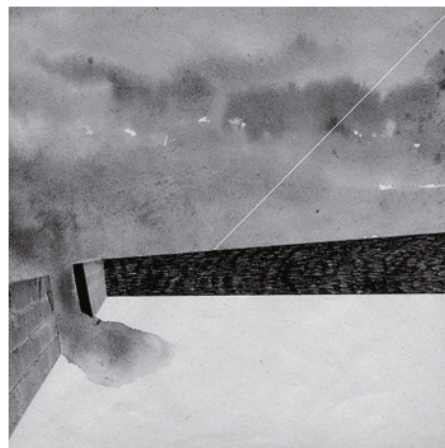
Je ne connais pas ce disque de Bashung, c'est honteux... (rires) Et pourtant, Dieu sait que je suis fan.

C'est une récitation du texte biblique avec Chloé Mons.

C'est drôle, parce qu'il y a un autre album de lui, nettement plus connu, que je n'avais pas écouté jusqu'à la semaine dernière : "L'Imprudence". Pourtant, on m'en avait beaucoup parlé à l'époque, mais curieusement je n'avais pas eu la curiosité de m'y pencher. Alors que quand j'ai commencé à écrire des chansons, j'écoutais "Novice" en boucle. Et rétrospectivement, je pense que "L'Imprudence" aurait pu être une référence évidente. En tout cas, ça ne m'étonne pas qu'il ait eu le courage de faire ce disque-là. Beaucoup de choses me fascinent chez cet homme, et avant tout son courage.

Celui de faire un disque peu commercial comme "Play Blessures" après avoir décroché des tubes, par exemple ?

Oui. Nous, nous sommes assez libres parce que nous n'avons pas de succès (sourire). Mais chez lui, ça relevait vraiment de la prise de risques vu son statut, ce qui me rend d'autant plus admiratif.



« Plus les compositions sont longues, moins elles nécessitent de matériel », disait Morton Feldman. Est-ce que cela faisait partie d'un éventuel cahier des charges ou est-ce que cela a été découvert en studio par la force des choses ?

C'est une vieille découverte, en fait : si tu veux faire une chanson de dix minutes, il faut t'économiser. Sur "Barbara", par exemple, il n'y a que deux accords. Là, tu peux tenir, douze, quinze minutes sans problème. Avec trois accords, tu ne peux pas tenir plus de cinq minutes ! (rires) Alors qu'avec un seul, tu peux tenir très, très longtemps : sur "Les Heures", il n'y a qu'un accord. Donc ce que disait Morton Feldman est vrai (sourire).

Ce que tu racontes dans "Barbara" m'évoque des souvenirs de ma propre enfance. Est-ce que d'autres personnes t'ont dit la même chose ?

Oui, j'ai eu beaucoup de retours de ce type sur cette chanson. Je ne sais pas trop pourquoi, parce qu'elle est exagérément personnelle, mais c'est peut-être pour ça qu'elle touche autant les gens. Ce qui est intéressant, c'est que je raconte la vie dans une cité [en 1982-83, ndlr], mais qui ne ressemble pas du tout aux cités d'aujourd'hui, telles qu'évoquées dans le hip-hop par exemple - même si ces groupes ont peut-être aussi une vision déformée par leur medium. Je crois en tout cas que "Barbara" parle d'un monde disparu, celui de l'entraide communiste, de la liberté venue des années 70, de l'accession aux HLM comme étant un grand progrès... C'est à ce moment que les gens ont commencé à comprendre que c'était sympa d'avoir l'eau chaude, mais qu'il y avait de nouveaux problèmes provoqués par la concentration des habitants. Un moment charnière et donc intéressant. Beaucoup de personnes à cette époque faisaient l'expérience très étrange de grandir dans des barres plutôt que dans des maisons individuelles, avec 150 fenêtres dans le sens de la largeur et dix dans celui de la hauteur... On se construit différemment. Tous les gens qui ont vécu dans ces zones périphériques peuvent s'y reconnaître.

Combien avez-vous vendu d'exemplaires de l'album précédent ? Vivez-vous de votre musique ?

En ce qui me concerne, je suis salarié. On a vendu 4 300 exemplaires de "Personne ne le fera pour nous", soit à peu près autant que le premier, sorti à une époque où les disques se vendaient beaucoup mieux. Comparativement, c'est comme si on en avait écoulé beaucoup plus. Donc c'est un succès, surtout de l'avoir sorti tout seul, d'avoir eu de bonnes retombées critiques... Et on a eu beaucoup de retours de gens qui l'avaient écouté, ce qui est particulièrement important quand on est comme nous dans l'indépendance, l'autoproduction. Les gens nous parlent, nous écrivent, on est dans un rapport presque affectif. Le label Ici d'ailleurs m'avait demandé de dédicacer les premières précommandes du nouvel album. Dans la liste, j'ai retrouvé bien sûr des gens que je connais personnellement, mais aussi des gens que je ne connais que de nom, depuis une dizaine d'années pour certains. Il y avait un type qui m'avait écrit il y a cinq ans, un autre qui avait acheté un disque il y a trois ans ou qui avait laissé un commentaire d'un concert sur un site Internet... C'est très émouvant [il insiste]. Le succès est donc toujours relatif. Une autre anecdote amusante : Jean-Michel Pirès, l'un de nos deux batteurs, qui joue avec plein de monde, était en concert à Lille. Après le concert, les musiciens sont allés chez des amis d'amis, et le type qui leur a ouvert avait le T-shirt de Mendelson avec marqué "J'aime pas les gens". Pour moi, c'est magnifique, que les gens l'achètent, et qu'en plus ils le portent... [sourire]

Les Swans ont aussi fait ça, et le morceau s'appelait "You Fucking People Make Me Sick". Un peu dur à porter, quand même... Pour en revenir au nouvel album, quels sont les films, les livres qui ont pu nourrir sa conception ?

[Il réfléchit] C'est un peu des banalités, mais j'ai dû voir et revoir tous les films de Kurosawa. Ozu, Bergman... Des grands. "Vie et destin" de Vassili Grossman, c'est un livre que j'ai lu et relu durant cette période... "Un homme qui dort", dont on a parlé [cf. la première partie de l'interview] ferait sans doute partie de mes trois bouquins d'île déserte. Et puis Faulkner, que j'ai découvert assez récemment. Voilà, en gros.



Dans un morceau comme "Ville nouvelle", je trouve que ta description du quotidien le plus banal débouche presque sur une sorte de "fantastique social", avec ces espaces vides, inquiétants.

C'est intéressant... L'expression me fait penser aux tout premiers films de Bertrand Blier, notamment ces plans de la station RER déserte de La Défense dans "Buffet froid". On sent une stupeur, comme si la caméra elle-même n'en revenait pas de ce qu'elle était en train de filmer. C'est un sentiment qui m'est familier. Certains films de cette époque, comme "Le Prix du danger" [1983], où Gérard Lanvin participe à une jeu télévisé où il est traqué par des tueurs, préfiguraient vraiment la violence de la société actuelle.

Le chant est de plus en plus éloigné de quelque chose qui peut ressembler à du chant. D'une certaine manière, il n'y a que l'album de Houellebecq avec Burgalat qui présente de vagues similitudes avec ce dernier Mendelson. La volonté de poésie transformée en chansons de Houellebecq, les derniers disques de Michel Cloup ou de Programme, sont-ils de lointains cousins de Mendelson ?

Michel [Cloup], ce n'est pas un lointain cousin ; pour moi, on forme presque une fratrie, on a collaboré sur des morceaux. Je me sens proche aussi de Programme, Arnaud Michniak, tous les gens qui "cherchent". Je citerais aussi Katherine : pour moi, "Robots après tout" est l'un des plus grands disques de la chanson française. C'est un disque qui m'a fasciné, et qui m'a fait beaucoup de bien à une période très noire, où je venais de commencer à bosser pour de vrai... Mais son usage des boîtes à rythmes n'a pas vraiment été une influence, il faudrait plutôt aller chercher vers "Play blessures" de Bashung, ou certains disques de Palace, Arab Strap. En fait, ça s'est fait un peu par hasard : si Pierre-Yves n'avait pas acheté le boîte à rythmes, on aurait trouvé une autre idée.

Quant à Houellebecq... Je suis tombé sur une interview de lui à la radio hier, et j'éprouve toujours des sentiments très mélangés à son égard. Ce qui me fascine, vraiment, c'est son humour ravageur. Le disque qu'il avait enregistré avec Burgalat, j'ai dû l'écouter une fois. En fait, il aurait dû le faire avec nous, même si ce que fait Burgalat, c'est très bien par ailleurs. Mais ça le faisait peut-être rigoler de froter sa poésie à une musique plutôt easy listening. Par ailleurs, en l'entendant à la radio, j'étais surpris par sa foi en l'humain, qui m'est totalement étrangère.

C'est bien la première fois que j'entends ça à propos de Houellebecq...

Il disait par exemple qu'il était contre la démocratie représentative et pour la démocratie directe. Il faut vraiment avoir une très grande foi en l'être humain pour accepter de confier son sort à ceux qui nous entourent, aux supporters de foot, aux gens qui font des manif ces derniers temps... Personnellement, je n'ai pas du tout cette confiance, je suis à mort pour qu'il y ait des filtres entre la volonté du quidam lambda et le pouvoir qu'il peut exercer... [sourire] Bref, Houellebecq croit plus en l'homme que moi.

Pour finir, une question simple mais compliquée : que faire après un tel disque ?

Au départ, ce disque était pensé pour être le dernier de Mendelson, et je pense que ça se sent. Mais j'ai quand même envie de continuer à faire de la musique, peut-être sous une forme différente. C'est vrai que là, je me verrais plutôt écrire des haïkus. Du "sludge" avec des haïkus... Sinon, je pense à un album de reprises, avec des chansons anglo-saxonnes qui me touchent, et que je traduirais en français, en travaillant sur les correspondances. J'ai récemment traduit pour un ami, Jean-Jacques Nyssen, une chanson de Leonard Cohen, "I Can't Forget", et je pense avoir trouvé dans cette traduction quelque chose qui me fait envie. Ça prendra le temps que ça prendra... malheureusement [sourire]

Merci à Vincent Le Dœuff, Guillaume Delcourt et Hugues Blinneau pour leur aide, respectivement pour la retranscription, les questions et les idées d'illustrations.

Illustrations, dans l'ordre : Pascal Bouaziz en studio ; l'une des pochettes du dernier album ; une œuvre de Claude Lévêque.



13 mai 2013 /

Mendelson

La Carène Brest, 10 mai 2013

réalisée par Greg Bod

Trépasser d'impatience, n'en plus pouvoir d'attendre...Voilà ce qui me trottait dans la tête...

Deux Dates en forme de fixette, le 06 et le 10 mai 2013.

Le 06 mai car sortait ce jour-là le triple album de Mendelson 6 ans après un magistral "Personne ne le fera pour nous".

Le 10 mai car La Carène, salle des musiques actuelles à Brest à la programmation souvent défricheuse proposait une affiche marquée sous le sceau du Label "Ici et d'ailleurs" mais aussi celui de l'excellence. Excusez du peu, Matt Elliott et Mendelson pour leur premier concert inaugural suite à la sortie de l'album.

Ce sont deux écoles d'une certaine sublimation du désespoir. Une certaine idée d'un désespoir romantique au sens littéraire chez Matt Elliott et du côté de Pascal Bouaziz, celle du quotidien, du citadin et du maintenant.



Matt Elliott arrive sur scène, s'assied, lance sa guitare et nous fera un set magistral mais court, fait de loops, de sifflements avec aussi une reprise improbable de Lee Hazlewood et Nancy Sinatra, Bang Bang. Pour l'essentiel, l'ex Third Eye Foundation jouera le dernier album, The Broken Man.

Hors scène, il nous confirmera la sortie d'un album déjà mixé à paraître en octobre ou novembre prochain, album sur lequel je reviendrai à sa sortie...



"Tu crois que tu te souviens de moi Ça fait longtemps que je ne suis pas venu"



C'est ainsi que Pascal Bouaziz ouvre le morceau "Les heures", ce fameux morceau de 54 minutes qui a déjà fait couler pas mal d'encre numérique. Je savais peu de choses de cet album avant le concert, peu de choses hormis ce voyage éprouvant que forme "Les heures" et ces rumeurs d'énorme album. J'arrivais donc presque vierge d'informations... Prêt à découvrir à la source cette œuvre.

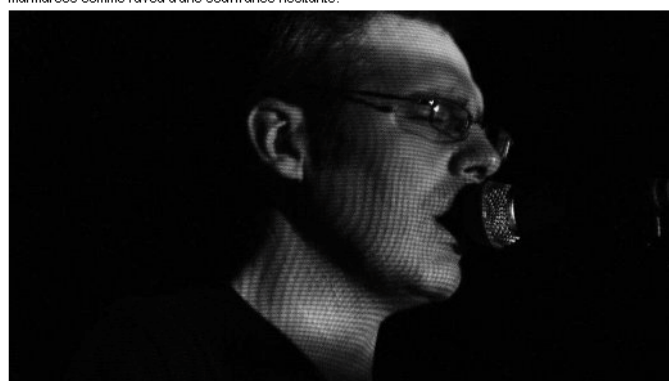
Je ne pourrai pas chroniquer ce monument qu'est ce triple album, d'autres en ces pages l'ont déjà fait mieux que moi et de toute façon, je ne l'ai pas encore digéré comme "L'imprudence" de vous savez qui ou encore Remué. Je sais juste que cet album et ce concert resteront en moi comme des moments forts on l'on a conscience de participer à quelque chose d'important, de vital !



C'est dans une semi-pénombre parfois monochromisée par des visuels discrets que l'on retrouve sur l'album que s'installe cette ambiance... Très vite, on tombe dans une torpeur attentive, pas de ces torpeurs synonymes d'ennui mais plutôt de celles qui marquent l'anticipation du coup reçu et des coups on en prendra...

Mendelson se montre concentré, on les sent concernés, parfois oui il y a quelques hésitations mais qui augmentent un certain sentiment d'urgence. On a le sentiment de vivre une expérience, un événement. Un événement qui marque les esprits et les corps.

Le public se clairsème à force de coups infligés et ceux malgré les merci de Pascal Bouaziz comme des "excusez-moi de vous mettre face à ces vérités que l'on cache habituellement". Ces vérités frontales murmurées comme l'aveu d'une souffrance hésitante.



Avec Mendelson, il n'y aura pas les rituels habituels des concerts. Il y aura juste ce désespoir, cette radicalité.

"Et tu te sens si triste et si vide
si atrocement banal
que tu aimerais faire atrocement mal
à n'importe qui là au hasard
rien que pour te sentir vivre
vivre et souffrir avec lui
Etre quelque chose pour quelqu'un
Même être le pire
Avoir enfin prise sur une vie
Une autre vie que la tienne"

Petit à petit, le public devient silhouettes immobiles sans substance, ombres aquatiques qui ne sont que le reflet d'une angoisse scandée et sublimée, des formes frémissantes et fragiles comme groggy, épuisées, K.O mais heureuses...

"Tu es toujours quand même au théâtre
à l'admirer de détester de toutes tes forces
sans public dans cette salle
ta chambre déserte
tu aimerais tellement édifier
l'idée que les autres devraient
se faire de toi-même
et si tu grimpes si souvent sur ta croix
C'est seulement encore dans
l'espoir qu'on t'y voit
C'est seulement pour qu'on t'admire
Encore à chaque fois
...

Relève-toi maintenant tu encombres le passage"

— <http://www.icidailleurs.com/>



MENDELSON

Mendelson (Ici d'ailleurs) mai 2013



Si fort. Dès la première écoute, pas d'espoir d'y échapper. En pleine face. Face à face. Massif. Monstrueux. Gigantesque. Impossible. Beau. Terrifiant. Magnifique. Le sens ? Mieux que cela : l'expression. Poétique. Sombre. Introspective. Bien plus immédiat. Bien en-deçà. De l'analyse. Du discours rationnel. En tutoiement doux-amour. Doux-amer. Larmes d'acide. Si fort. L'hypnotisme d'une voix. Le rythme d'un martèlement. Les craquements d'un manche griffé de cordes, saturées. Parfois si fort. Cela suffit. Arracher

les masques. La grotesque mascarade. Logorrhéique. Fascination. Récitation. Essoufflée. Affolée. Au sens propre. Cracher. Vomir. Les mots jusqu'à ce qu'il n'y ai plus de mots. Dire. La vie. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de vie. Si fort. Si vide. Si absurde. Si lâche. Toutes les petites. Bassesses. Médiocrité. Mieux encore que face au miroir. Tu es à toi-même ton propre miroir. Un disque en bande originale de ton propre reflet.

Mendelson. Nouvel album de **Mendelson.** Projet de **Pascal Bouaziz.** Triple album. Sidérant. Ne l'ai écouté qu'une seule fois. Avant même sa fin, acquise la certitude. Se tenir là face à un disque culte. Monstre musical. Songer à *Ferré, Lautréamont, Miller, Cloup, Callaferte, The Cure* – à qui l'on veut. À Mendelson. Sans rapport musical, on n'avait pas entendu si fou, si fort, depuis *Ego:Echo (Ulan Bator, 1999)* ou *III (Absinthe (Provisoire), inédit de 2009)*. Avant la fin, la bouche ouverte, le bec cloué. Il faut se taire. Il faut écrire. Si fort. Que le monde sache. Dès la première écoute. On pourrait creuser. Mais on pourra creuser. Pendant des années. Patiente plongée. Eaux troubles. Noires. À quoi bon attendre. On ne dira pas mieux. Loin de là. Incroyable.

A lire aussi sur Froggy's Delight :

[La chronique de l'album Seul au sommet de Mendelson](#)

[La chronique de l'album Ville Nouvelle / Nouvelle ville de Pascal Bouaziz / Michel Cloup / Patrice Cartier](#)

En savoir plus :

[Le site officiel de Mendelson](#)

[Le Myspace de Mendelson](#)

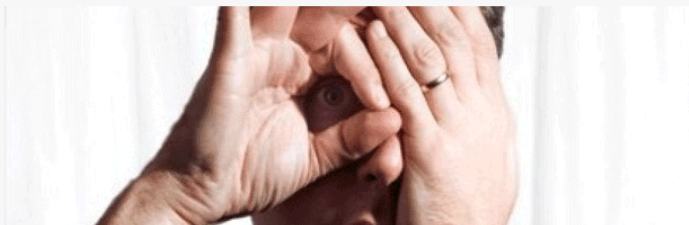
[Le Facebook de Mendelson](#)

Cédric Chort

no format

Mendelson : Les vivants

Le 06 May 2013 — Par [Starsky](#)



En cinq albums, Mendelson a déployé des ailes de géant, révélant par sauts successifs un horizon pour le rock français que l'on n'osait pas espérer. Les titres des deux précédents disques le disent d'ailleurs très bien : ils sont tout seuls au sommet et personne ne s'est amusé à gravir les derniers mètres à leur place.

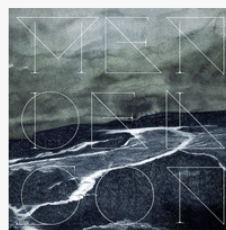
Au fil des rencontres et des disques, la musique de [Mendelson](#) peu à peu a quitté terre, s'est libérée comme le jazz du même nom. Elle a abandonné tous les formats possibles, s'est étendue, ouverte petit à petit, jusqu'à exploser littéralement dans le dernier (triple) album où figure entre autres une chanson de cinquante-quatre minutes et vingt-six secondes enregistrée d'une seule traite. Une chanson dont l'écoute est une expérience à elle toute seule, qui cristallise la force sidérante des compositions textuelles et sonores du duo devenu collectif protéiforme.

► [Mendelson - Tout refaire](#)

Les textes de Pascal Bouaziz forment une œuvre à part entière, qui témoigne d'une recherche littéraire, poétique, qui va bien au-delà du périmètre habituel de la chanson. Des histoires simples, racontées à la première et à la deuxième personne du singulier. Des phrases tantôt trouées tantôt bégayantes où campent les ordinaires, les disgracieux, ceux qui sous nos yeux restent invisibles. On ne sait pas bien d'où ils viennent ces *losers* pas du tout magnifiques, ces moins que rien qui sont capables du pire, ces pauvres types qui ne font rien de mal, ni ces monstres terrifiants, ceux du dernier album. Mais peu importe, Pascal Bouaziz les aime, un peu. En tout cas il les considère et c'est déjà beaucoup la considération. À chacun, la musique qui se dépie, grossit, respire, s'amenuise et les mots qui n'ont l'air de rien donnent corps. Pas pour les sauver non, pas pour les excuser. Pour nous montrer encore et encore que le vrai scandale ça n'est pas la mort, mais la vie elle-même. La vie qu'on partage avec les fous, les mal finis, les voisins un peu fades, les tortionnaires, les travailleurs, les conjoints. La vie qu'il faut bien vivre. La vie des souvenirs ensoleillés, trop rares. La vie « qui abîme les vivants ».



Si Mendelson était un bon groupe de rock, il nous aurait laissé un chef d'œuvre par disque. C'est à ça qu'on les reconnaît les bons groupes, non ? Pas forcément un tube, mais une bonne grosse claque, un truc qu'on n'oublie pas de si tôt. Mais Mendelson ne joue pas dans cette cour-là. Les chefs d'œuvre (on parle bien des chansons qui vous ravagent, qui vous secouent, qui vous changent) ils nous les offrent par brassées. Il y a « 1983 (Barbara) » bien entendu, qui, en replongeant dans la pureté obsédante d'un amour d'enfance et ce qu'il y a autour, fout à genoux tous ceux qui sont nés entre 1970 et 1975. Mais pas que. De « L'Ardèche » et ses rêves mal barrés, de la rupture à peine digérée de « Café tabac », du machisme de petit garçon boudeur de « Marie-Hélène », de la baignoire tragique de « Bienvenue à Lacanau », de l'ami perdu de « Par chez nous », de la justesse hystérique de « J'aime pas les gens », des « heures » qui n'en finissent plus et qui mènent au pire, on ne se remet pas non plus.

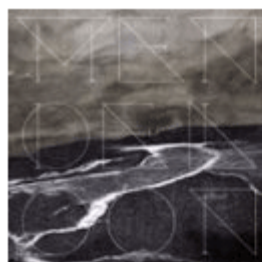


Il faudra sans doute une année entière pour finir d'explorer le nouvel album du groupe, sécher avec lui quelques larmes résiduelles, poser deux ou trois nuits une face sur la platine et se laisser flotter, hypnotisé, terrifié, asphyxié. On n'inventera pas de nouveaux superlatifs, ce serait ridicule et un peu indécent. On se taira sans doute.

Une chose est sûre : on n'a jamais entendu ça. Tant d'ambition et de simplicité réunies. Tant de liberté. Tant d'horreurs.

En attendant, il faut aller voir jouer Mendelson à La Villette Sonique, le 23 mai au Cabaret Sauvage. Parce que c'est rare, Mendelson en concert. Parce que rien de tout ce qui vient d'être dit n'est seulement le fruit de séances d'enregistrement un peu magiques bien planquées en studio. Parce que sur scène le groupe et ses chansons sont plus immenses encore et que Pascal (dont le « salut, on est les Louise Attaque » d'un concert fort ancien à Montauban m'a marqué à jamais) est parfois, aussi, très drôle.

Les places pour le concerts sont en vente sur le site de la [Villette Sonique](#)
Le nouvel album est en précommande chez [Ici et d'ailleurs](#).



6 mai 2013 /

Mendelson

"Mendelson" (Ici d'ailleurs)

rédigé par Gérald de Oliveira

13 votes
(9/10 - 13 votes) notez cet album

T'as l'air malin toi le scribouillard du net, toi qui ponds des chroniques comme un coq disperse ses fientes sur un sol qui n'est que le reflet de sa propre existence. T'as l'air malin le de Oliveira face à ce disque que tu attendais comme on attend l'espérance face à l'autel, il est face à toi, debout, droit, haut, massif, tellement tout cela que l'ombre qu'il produit, interdit les rayons du soleil de te réchauffer.

Alors t'es là, comme le type des « heures » t'es là mais pas tout à fait car pour le coup tu as peur, tu te fais presque dessus.

Tu n'as pas ta petite mélodie du bonheur pour masquer la vacuité de tes propos habituels sur telle ou telle référence, jouant avec les mots avec la grèce d'un buffle. T'as pas ta structure aussi pratique que la cuisine hi tech que tu r verais d'avoir pour  pater plutôt que pour offrir du bonheur. T'es presque à poil, et le disque te déshabille complètement, lac rant ta peau, touillant tes viscères. Et tu y retournes sur ces chansons (morceaux, monstres, histoires de chute) tu te les infliges, il y a quelque chose de presque religieux, presque christique, et pourtant à la base tu ne vas pas bien en ce moment mon grand, mais tu as quelque part cette force quotidienne de tenir debout.

Ce n'est pas une traversée du désert, c'est donc un chemin de croix, dans des contrées arides et froides, l'humanité a foutu le camp car elle s'est mentie à elle même. Ces ont des maxi-fictions, des histoires qui te parlent hein toi le chroniqueur qui a sa dose d'engelures dans la tête. Le bonheur n'a pas le droit de citer, car quand on parle d'amour les couteaux et l'odeur de la mort ne sont pas loin, mais toi le chroniqueur tu n'es même pas voyeur, t'inquiètes, la gangrène c'est aussi une façon de se consommer, comme l'amour se consomme, et cette gangrène n'est pas contagieuse.

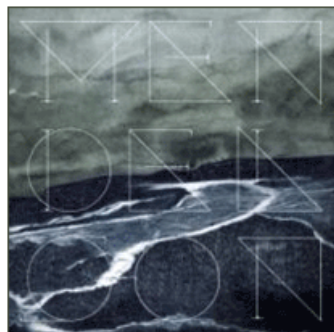
Mendelson, Mendelson Mendelson Mendelson Mendelson, Mendelson Mendelson Mendelson Mendelson, Mendelson Mendelson Mendelson Mendelson, Mendelson Mendelson Mendelson Mendelson, Mendelson Mendelson Mendelson Mendelson, Mendelson Mendelson Mendelson Mendelson, et tu le r p tes comme pour te laver, t'enlever ces chansons qui au final t'inquiètent, hein faut bien te l'avouer t'en a peur de ce disque maintenant, il te fait pas rire une seconde. Quand tu l'écoutes tu vérifies que personne n'est dans la pièce, tu as peur que l'on te confonde avec ces histoires sans faim, sèches, qui ne nous nourrissent pas, elles nous mangent de l'intérieur.

Alors là chroniqueur, tu crois que tu donnes envie de toi hein, cela on s'en tape, mais d'écouter ce disque oui, tu pourrais être accusé de ne pas aimer ton prochain, être accusé de cela car on n'écoute pas ce disque, il rentre en nous, et les dégâts pourront être irréversibles, merci pour nous. L'oxygène va se raréfiée, le constat va être terrible, nous sommes tous en perdition, car l'amour est un champignon qui pourrie après sa prolifération.

Allez chroniqueur dis le que t'as peur, t'as peur de l'écouter mais tu l'écoutes, t'as peur d'en parler alors tu me laisses aller au casse pipe et expliquer l'insupportable, cette invention du disque des vies, d'un roman musical au style froid, martiale, une œuvre de dissection clinique réalisée dans une cave sans la moindre connaissance en médecine légiste. Si tes lecteurs cherchent le bonheur dis leur d'aller ailleurs, Pascal Bouaziz n'offre qu'un moment souriant, ou plutôt empathique, quand il dira « sur les gentils ». Sinon tout est brisé et pas que le verre. Les vies s'écrasent, se fracturent sous nos yeux, dans nos oreilles, la seule alternative valable étant la mort. Personne n'y échappera, même le courage ne suffira pas, mais vous appuierez sur le bouton de cet ascenseur qui s'enfonce au plus prêt de la lave. Comme il est dit, sur le morceau le moins cram  « Il n'y a pas de rêve », des cauchemars.

Mais l'espoir est là, peut être que celui est d'ailleurs le nom de ce nouvel album (est ce un album, n'est il pas autre chose ?), et des questions tu n'as pas fini de t'en poser toi le scribouillard du net, toi dont les heures sont parfois plus longues que des vies. Mendelson vient de te donner le coup de gr ce, il vient de te donner à tout le monde, je, tu, nous sommes assommés. Rien ne sera pareil, et toi le chroniqueur tu pourrais maintenant essayer de reprendre tes esprits, et conclure. Vas y je te laisse la main.

La musique vient de perdre un groupe qui vient d'inventer autre chose, la poésie compte dans ses rangs un des plus grands de ses auteurs.



MENDELSON

Mendelson

(Ici D'ailleurs) - 2013

» CHRONIQUE

le 29.04.2013 à 06:00 · par Sébastien D.

Pascal Bouaziz a écrit, beaucoup écrit, jeté aussi. Beaucoup de temps est passé aussi. Sur ce triple album qui sort ce printemps, plus encore que sur les quatre précédents, il laisse ses textes respirer, s'exprimer comme pour converser avec nous, muets. Les formats et l'écriture ont explosé, l'atemporalité comme seule arme pour affronter cette modernité à la fois âpre et confortable.

» TRACKLISTING

Disque 1

01. La force quotidienne du mal
02. D'un coup
03. Une seconde vie
04. Avant la fin
05. Il n'y a pas d'autre rêve

Disque 2

06. Les heures

Disque 3

07. Ville nouvelle
08. Une autre histoire
09. Le jour où
10. L'échelle sociale
11. Je serais absent

Les textes sont noirs, très noirs, comme jamais ils ne l'ont sans doute été chez **Mendelson**. Le noir de la modernité, de la solitude, de l'ennui, de la misère des relations sociales, de l'impossibilité d'exister, là, comme ça. Des histoires d'hommes défaits, perdus, incapables de se reconnaître en eux-mêmes. Des histoires d'amours morts, douloureux, prédestinés à l'échec. La mort partout. La mort par asphyxie, par noyade, jamais par accident. La mort violente aussi, toujours fantasmée, jamais consommée.

La haine aussi, et la cruauté, une ironie cruelle, comme sur *D'un coup*, sans doute le plus beau morceau jamais écrit par **Mendelson**. L'introduction nous emporte presque par effraction dans un film de Marc Recha, sec et chaud, et nous voilà, malgré nous, spectateur naufragé d'un couple en délitement : « et je rêvais de couteaux, je rêvais doucement que je nous tuais, et y a comme ça de beaux moments bien tranquilles, où je nous voyais morts, et tu me souriais... ben tu vois, que je pense encore à toi, je pense à toi quand même ». La cruauté aussi dans ce texte, *Les heures*, incarné, pendant plus de cinquante minutes, par cette voix souterraine qui égrène les heures de la lente agonie de cet homme, les heures qui le rapprochent irrémédiablement de son apocalypse intime, telle une journée qui commence, mais qui n'a jamais vraiment fini. Le ton y est dur, accablant, une lucidité destructrice : « Tu n'arrives plus à te raconter d'histoires », « ta personne et ton image, ton tout petit personnage, soudain tu l'aperçois comme un têtard nageant dans un crachat, ton personnage comme une larve dans une flaque qui se noie », « il faut du talent aussi pour perdre », « même pour en finir, il faut une certaine volonté ». Son chant de Maldoror à lui, une plongée dans l'eau saumâtre, où végète cet homme. Ces textes dans lesquels on préfère reconnaître les autres. Cet homme, si éloigné, si absent, si résigné. Ne nous racontons pas d'histoires ! De le voir démolir ainsi écoeure et effraie. Cet homme, une part de soi.

Et on attend la fin définitivement tragique de cette histoire, résigné, et puis, à force d'humiliations quotidiennes, cet homme parvient à trouver l'énergie pour s'extirper de lui-même, transformer le « tu » en « il », échapper au pire, entamer *Une autre histoire*. Une lueur d'espoir ou *Une seconde vie*, une soumission réinventée ? Comme réponse, le vacarme du monde autour qui s'effondre ! Si espoir il y a, c'est ce sursis accordé au monde avant la fin, ce parfum d'apocalypse dans l'air, à l'image de ces paysages crépusculaires sur les trois pochettes. « Il n'y a pas d'autre rêve, il n'y a pas d'autre monde au réveil, il n'y a pas d'autres histoires à raconter, que celle d'être né, que celle de vivre encore, pas d'autre histoire que celle de vivre et de continuer » (Il n'y a pas d'autre rêve). Regarder en face et dire la vérité de ce monde. Avis de défaite comme ce message d'absence sur le répondeur de nos illusions (*Je serais absent*). Fuir ou hurler.

Presque rien ne pousse ; les paysages brûlés par le froid, les corps décharnés. La musique ne fait que glacer encore davantage cette atmosphère dévastée. Réduite souvent à l'épure, elle se fait abstraite, cernée par cette boîte à rythmes au tempo ralenti et ces bruits synthétiques (*La force quotidienne du mal*, *Les heures*, *Le jour où*). Batteries, guitares et claviers, qui font le corps de **Mendelson**, creusent souvent les extrêmes, tantôt apothéoses ou respirations organiques (*D'un coup*, *Il n'y a pas d'autre rêve*, *Une autre histoire*), tantôt amas sonores anxiogènes (*Une seconde vie*, *L'échelle sociale*). Une musique qui se sait ravie d'avoir gagné autant de liberté, toujours encouragée.

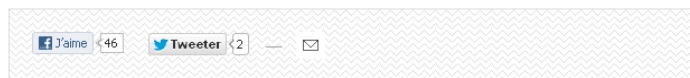
A travers ce triple album, sans doute encore mal digéré, **Mendelson** réussit à nouveau à nous détourner, pour des années.

 Mendelson


HUMEURS

FAUVE ET MENDELSON, LES GRANDS FRISONS

Le symbole $\neq$. C'est ce qu'ont choisi Fauve pour signifier leur différence. Pourtant, on peut leur trouver des ressemblances avec quelques autres groupes, notamment Mendelson. Deux formations qui pèsent leurs mots, en français dans le texte, et qui provoquent la même forme de fascination. On tord le noirceur qui nous entoure comme on tordrait un vieux chiffon plein de suie, pour en faire dégoutter l'espoir. Ils sortiront en mai un EP pour les premiers et un triple-album pour les seconds. Portraits croisés à l'occasion de leur concert commun au Grand Mix de Tourcoing le 11 mai, en contre-jour.



Fauve et Mendelson (photo) ont choisi de parler, parce qu'il faut « Parler pour affronter la nuit, parler comme vaccin contre la mort, parler comme rempart contre l'ennui, parler encore » (extrait de **Cock Music Smart Music** de Fauve. Et puisque c'est de nous tous qu'ils parlent dans leurs morceaux, on a décidé de parler d'eux.



Beaucoup l'ont dit avant nous, Fauve est un projet collaboratif avançant plus ou moins caché, articulé autour de quatre musiciens et un vidéaste, et qui intègre parfois des participations extérieures (sur leur **blog** par exemple). « Fauve est une quête, et la narration de cette quête », déclare le chanteur dans une mini-présentation audio pour les Inrocks. Fauve, bêtes sauvages en cavale, qu'on suit sans réfléchir dans leur fuite en avant.

Leur patte ? Des chœurs et des guitares d'une belle douceur, qui laissent briller un phrasé incisif et délicieusement irrégulier. Des morceaux pensés comme des exutoires, qui recomposent des passages obligés pour nous permettre d'avancer. Métro, boulot, soirée, dodo, ces images et ces histoires, ce sont aussi les nôtres. Et puis Paris, si belle et si froide, « Paris qui, petit-à-petit, entraîne dans sa chute des fragments de nos vies » (extrait de **Saint Anne**).



Fauve dessine le mal-être d'une génération en quête de sens, prenant à partie le blizzard, la honte, la mort. En live, ils disent vouloir « faire sauter le clivage bizarre qui sépare groupe et public », et ce ne sont pas que des mots. On avait déjà pu s'en rendre compte lors de leur concert bondé à l'**International** en janvier, qui leur avait d'ailleurs valu un joli papier dans **Le Monde**, entre autres. C'était aussi bondé au Duplex à Niort pour le **Festival Nouvelles Scènes**, mais finalement, c'est peut-être ça, un concert de Fauve. Une foule qui se serre les coudes, et qui vibre à l'unisson. On en ressort un sourire aux lèvres, avec ce mélange étrange de mélancolie et de courage extraordinaire au creux du ventre. Le goût de la liberté ?

On vous conseillerait bien d'aller à leur concert au Bataclan du 7 juin, mais il est déjà complet, tout comme chacune de leur **Nuits Fauves à la Flèche d'Or** – où, cerise sur le gâteau, ils s'entourent d'autres groupes talentueux comme **Apes & Horses**. Mais lisez donc cet article jusqu'au bout, jeunes gens.



Les **Mendelson** sont eux dans le circuit depuis plus de dix ans, et c'est leur cinquième album qu'ils sortiront en mai chez **Ici d'Ailleurs**. Aucun risque de grand succès commercial de leur côté avec ce nouvel effort puisqu'il s'agit d'un triple-album avec des morceaux qui durent dix minutes en moyenne (avec un record remarquable de 54 minutes et 26 secondes pour *Les Heures*, piste unique du deuxième disque). Mais justement, ce choix courageux de continuer à fournir au public des propositions artistiques audacieuses, à contre-courant, rend leur musique encore plus belle.

Pour l'instant, on a **trois teasers** qui présentent trois extraits des albums. Des morceaux moins immédiats que ceux de Fauve, mais tout aussi intéressants. Dire qu'on se sent frustré qu'ils s'interrompent aussi brutalement est vraiment un euphémisme.



Comme **Arthur H** et **Nicolas Repac** sur leur **« Or Noir »**, recueil de poèmes mis en musique autour du thème de la négritude (et captivants en live, au passage), **Mendelson** puise son inspiration aux quatre coins du monde, dans la musique africaine, des îles. On pense aussi un peu à **Benjamin Biolay**, en plus brut, plus rock, plus électronique. Conteur à la voix grave et hachée, Pascal Bouaziz nous aspire dans un monde sombre et tortueux, avec des mots crus sur l'amour, la mort, sur ce sentiment d'être « plein du manque de quelque chose, quelque chose qui aurait dû remplacer cette sensation écœurante, étouffante, d'avoir trop manqué, comme les autres s'étouffent d'avoir trop mangé » (extrait de *Les Heures*).

Le premier disque de l'album s'ouvre sur *La force quotidienne du mal*, qui annonce clairement la couleur, avec toujours cette orchestration clairsémée et habitée, ces guitares vibrantes, et ces sons qui évoquent des erreurs informatiques. Il suffit qu'un piano apparaisse soudain discrètement en arrière plan et ça y est, c'est le frisson. **Mendelson**, le bug nécessaire ?

Ils seront tous au Grand Mix de Tourcoing le 11 mai prochain, et on vous offre 2x2 places pour y assister. Un mail à concours@sourdoreille.net avant le 25 avril (objet : Fauve et Mendelson au Grand Mix) et vous serez dans la course. On attend vos déclarations d'amour.

Crédit photo : Emmanuel Bacquet



01 : MENDELSON : AVANT LA FIN « TRIPLE ALBUM » ICI D'AILLEURS 2013

Depuis 2007 nous étions plus ou moins sans nouvelle de **Pascal Bouaziz**. Et pourtant il ne chômait pas puisque ce n'est pas un, ni deux mais trois albums qu'il vient de publier. A noter que le second disque comporte un seul titre de 54 mn absolument fascinant. Et d'ailleurs la fascination est le premier terme qui m'est venu à l'écoute de ce projet ambitieux. **Mendelson** a réussi à composer une musique qui ne doit presque rien à personne. Inique, unique et vénéneux, son univers sombre, désenchanté enivre à condition bien sûr d'apprécier l'oppression et le sadisme. Musicalement, **Wire**, **Neubauten** et les **Bad Seeds** rodent autour de l'enregistrement mais sans imposer leur touche personnelle. Bien au contraire, ils restent à l'extérieur, hypnotisés par la force et la qualité de ce triple album. Plusieurs fois j'ai eu l'impression d'étouffer à l'écoute de ces morceaux sans concession, portés par de superbes textes qui m'ont renvoyé à certains écrits de Louis Calaferte. Et à chaque fois, un gimmick, une harmonie ou une phrase m'ont insufflé la force nécessaire pour aller au bout du disque. La vie est toujours aussi laide mais je suis toujours en vie, pourquoi le nier. Une œuvre au noir obsédante !!!!